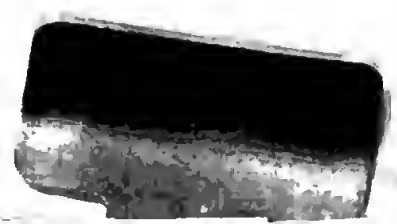
5. h. 120



OEUVRES

COMPLÈTES

DE

P. J. BITAUBÉ.

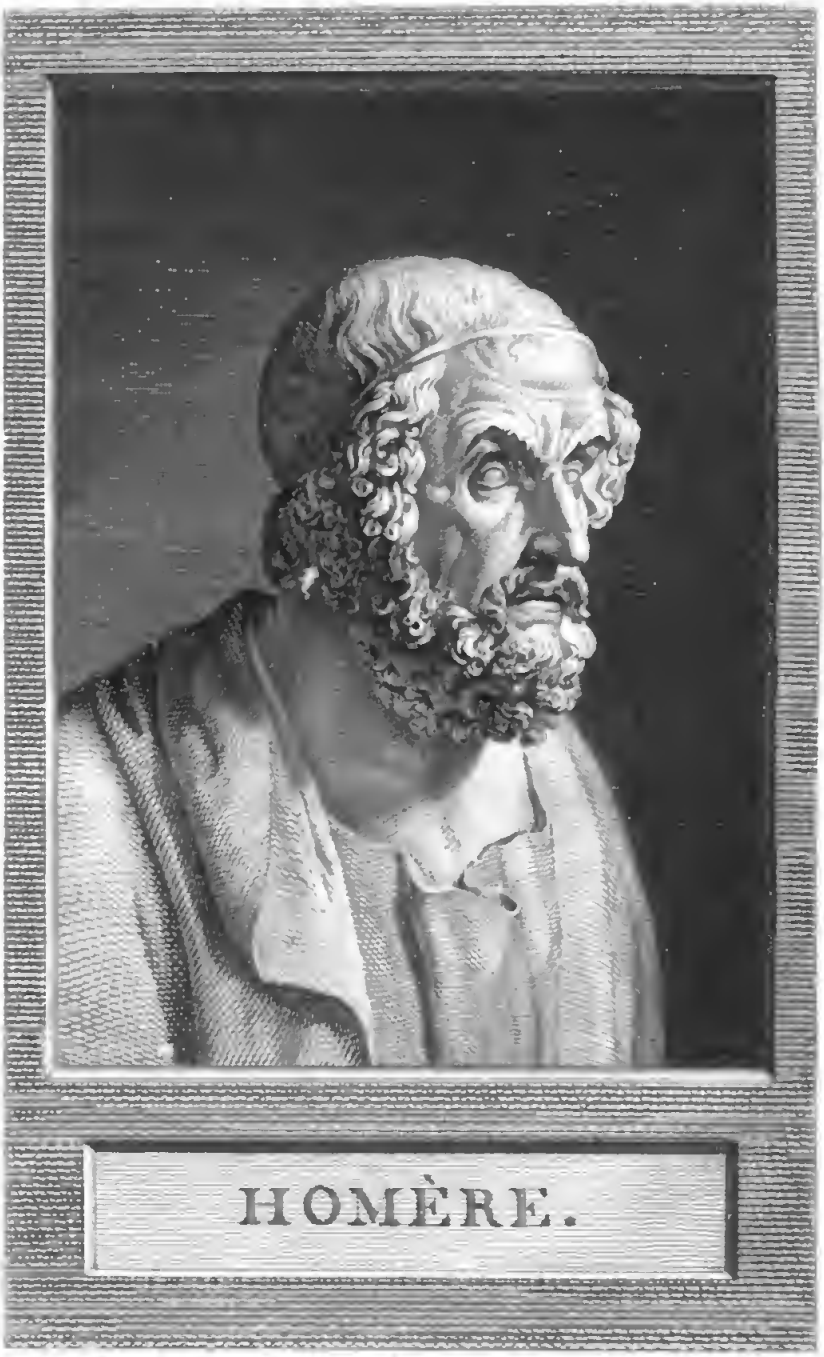
I.

Conformément au traité fait avec M. Bitaubé, je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux, tout contrefacteur ou débitant d'éditions contrefaites. DENTU.

Fautes à corriger dans ce volume.

Page 107, *lig.* 22, On ne m'a pas vu souvent: *lisez* vue.
180, *lig.* 1, Τε ρινῶτας; *lisez* Τετριγῶτας.
316, *lig.* 24, aherd; *lisez* a herd.
403, *lig.* 23, les héros s'avancent; *lisez* les hérauts.

54.110
PH 33158



HOMÈRE.

L'ILIADE D'HOMÈRE,

AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

DE RÉFLEXIONS SUR HOMÈRE

ET

SUR LA TRADUCTION DES POËTES,

PAR P. J. BITAUBÉ,
Membre de l'Institut national de France,
et de l'Académie royale de Berlin.

QUATRIÈME ÉDITION,
Revue et corrigée.

TOME PREMIER.

PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240;
Et quai des Augustins (*ancienne maison* DIDOT), n.° 22.

AN XII. — 1804.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Les éditions de la traduction d'Homère, par M. Bitaubé, étaient depuis long-tems épuisées. En réimprimant cet ouvrage devenu classique, nous croyons satisfaire au désir du public, et particulièrement à celui des professeurs qui, dans divers Lycées, font usage de cette traduction pour faciliter à leurs élèves la connaissance des beautés du plus grand des poëtes Cette nouvelle édition, conforme à la précédente *in*-18, tant pour le fond que pour le style, a cependant sur elle l'avantage d'avoir été revue en entier par l'auteur d'après le texte, avec toute l'exactitude dont il est capable; et ce nouvel examen l'a engagé à faire à sa traduction plusieurs corrections importantes, et des additions à ses remarques.

Les éditions de Joseph, réimprimé tant de fois, et traduit dans les principales langues de l'Europe, étaient également épuisées depuis long-tems. Les corrections que l'auteur a jugées propres à l'embellir encore, sont indiquées dans la préface placée à la tête de ce volume.

Les Bataves, ouvrage donné au public depuis peu d'années, et qui, répandu dans tous les pays où l'on cultive les lettres, est traduit en anglais et dans d'autres langues, présentent avec énergie un tableau fidèle d'une des plus mémorables époques de l'histoire; tableau qui ne peut qu'intéresser les cœurs sensibles, et sur-tout les ames pénétrées des principes les plus sages de la politique et de la morale. Cet ouvrage, auquel l'auteur a fait des corrections considérables, paraîtra dans cette nouvelle édition sous un jour plus avantageux.

La traduction du poëme d'Herman et Dorothée, jointe à un grand nombre de mémoires de littérature, lus par M. Bitaubé, soit à l'Institut national, soit à l'Académie de Berlin, forment le dernier volume de cette collection.

Ne doutant pas de l'accueil favorable que le public accordera à ce recueil, qu'il nous soit permis de nous applaudir du zèle qui nous en a fait entreprendre l'impression, et qui nous porte à offrir aux gens d'un goût solide et à mettre sous les yeux de la jeunesse, une collection d'ouvrages reconnus utiles pour la culture des lettres et pour celle des mœurs.

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.[1]

GRAND ROI, la nuit régnait ; je vis l'ombre d'Homère :
Il tenait d'une main la trompette guerrière,
Et de l'autre tes chants, le code des héros,
Où de l'art des combats tu règles les travaux.
Aux sublimes accens de sa mâle harmonie
On sentait que tes vers enflammaient son génie :
« Du nom de FRÉDÉRIC orne, dit-il, mes chants ;
« Ce nom, comme le mien, doit triompher du tems.
« Que ce prince éclairé t'accorde son suffrage,
« Zoïle, en pâlissant, t'offrira son hommage.
« Jadis on vit ma lyre, au milieu des combats,
« Embraser et ravir le grand cœur d'Alexandre :
« J'oublirai les autels qu'il dressait à ma cendre ;
« Je plais à FRÉDÉRIC, ma lyre suit ses pas.

[1] Frédéric II.

« Que ne puis-je du Styx repasser l'onde errante !
« C'est alors qu'on verrait dans le sacré vallon
« Brûler d'un feu plus beau ma verve renaissante :
« Seul il serait pour moi l'Olympe et l'Ilion ;
« Ou plutôt à ses yeux attentive, muette,
« Ma muse entre ses mains remettrait la trompette.
« Que dis-je ? il la saisit ; vous entendez sa voix :
« Dans ses vers immortels dictant l'ART DE LA GUERRE,
« Il a, sans le vouloir, célébré ses exploits.
« Pleure, ô vainqueur d'Arbelle, une seconde fois :
« FRÉDÉRIC de son siècle est l'Achille et l'Homère. »

RÉFLEXIONS

SUR

HOMÈRE.

Je ne me propose point ici de faire un examen détaillé des ouvrages d'Homère, qui ont été l'objet d'un si grand nombre d'écrits ; mais peut-être que les traits dont je peindrai ce poëte, à mesure que l'occasion s'en présentera, formeraient, s'ils étaient réunis, un portrait assez ressemblant. Mon but principal est de placer le lecteur dans le point de vue où il me semble que l'on doit considérer Homère.

Rien n'est plus connu que ses ouvrages ; rien n'est plus obscur que ce qui regarde sa personne. Homère, le père de la poésie, nous est inconnu. Quoiqu'il aimât tant à raconter, il ne parle point de lui-même [1]. L'historien de la Grèce (car on peut le considérer sous cet

[1] Il est parlé très-peu d'Homère dans les hymnes que, selon les meilleurs critiques, on lui attribue faussement.

aspect) n'a trouvé aucun écrivain [1] qui nous le fît bien connaître : et cependant il paraît qu'il jouissait d'une grande estime, puisque, malgré cet oubli, ses ouvrages ont été transmis à la postérité, et qu'après sa mort une famille décorée de son nom [2] allait de toutes parts chantant ses vers.

L'admiration même qu'il inspira contribua peut-être, dans ce siècle ami du merveilleux, à couvrir de ténèbres les évènemens de sa vie : nous possédons, au lieu de son histoire, un tissu de fables. Il est de leur nature de s'accroître, de s'altérer, et enfin de n'offrir à la curiosité que des traces obscures, à demi effacées.

Des indices nous apprennent qu'il fut engagé dans des voyages assez fréquens, tant pour satisfaire l'ardeur qu'il avait de s'instruire, que pour répandre ensuite ses connaissances parmi ses contemporains, et pour chanter ses vers. Il ne demeura probablement

[1] L'ancien auteur de la vie d'Homère, quel qu'il soit, ne cite aucun écrivain dont les mémoires l'aient guidé sur ce sujet, et il paraît n'avoir compilé que des bruits fabuleux. Selon Pausanias, Clïmène, mère d'Homère, était née dans l'île de Chio. Voyez Phocica.

[2] Homeridæ.

dans sa patrie, que les premières années de sa jeunesse. S'il n'a paru que rarement au même endroit, on a eu le tems d'admirer le poëte, mais non pas assez de connaître l'homme; nouvelle raison d'adopter des bruits populaires et des fables.

Après lui, il paraît que des guerres et des migrations réduisirent les Muses comme au silence, et firent bientôt retomber les lettres dans la barbarie : quelques villes gardèrent le dépôt précieux de ses ouvrages; mais la curiosité que devait inspirer sa personne vint à s'éteindre. Lorsqu'ensuite on rassembla ses ouvrages en un seul corps, sa renommée fut telle, qu'un grand nombre de villes, sorties comme du sommeil, prétendirent avoir été son berceau; rivales l'une de l'autre, elles contribuèrent sans doute par divers récits à rendre la vérité toujours plus douteuse.

Il semble que tout ce qui regarde ce poëte doive être extraordinaire. Dans l'histoire des lettres, nous voyons que lorsqu'il s'élève un grand génie, il féconde, si je puis ainsi parler, son siècle, et bientôt naissent autour de lui d'illustres rivaux : ainsi Corneille eut des émules qui balancèrent sa gloire; ainsi le Dante ne tarda pas à être suivi de Pétrarque

et de Bocace. Homère fait oublier les poëtes qui l'ont précédé, et reste presque seul dans la lice ; entre lui et ses successeurs règne un grand intervalle : et si nous ne disons point avec un historien romain qu'Homère n'eut aucun modèle, on serait tenté d'adopter la pensée du même historien, en avançant que ce poëte ne trouva long-tems personne qui pût l'imiter ; comme s'il avait épuisé tout ce qui pouvait intéresser ses contemporains et plusieurs âges suivans, dans ces grands tableaux où il avait consacré toutes les richesses de la fable, de l'histoire et de la nature.

Un critique [1] a proposé cette conjecture sur Homère. Il trouve une grande ressemblance entre Hérodote et Homère, et de là il conclut que le poëte perfectionné n'avait guère devancé l'historien. Il dit donc que, dans des siècles très-reculés, un poëte appelé Homère a composé l'Iliade et l'Odyssée, mais que s'étant servi d'un style trop ancien et barbare, un certain Cynéthus de Chio changea ces deux ouvrages, les mit dans un autre ordre, et les accommoda au goût de son siècle. Ainsi c'est

[1] Klotz, dans une lettre adressée à Reicheling. Leipsick, 1758. Un savant vient de consacrer sa vaste érudition à former une hypothèse, qui a des rapports avec celle dont il s'agit ici.

Homère revu et corrigé par Cynéthus que nous avons à présent.

Le critique dont je parle prétend confirmer son opinion par le témoignage d'Eustathe et du scholiaste de Pindare. Cette conjecture est destituée de tout fondement. L'auteur de la vie d'Homère, que l'on a cru être Hérodote, et qui du moins est fort ancien, n'eût-il pas fait mention de ce Cynéthus, dont il aurait été presque contemporain, et de ces corrections qui, selon notre critique, doivent être considérables? Les écrivains qui l'ont suivi de près n'en auraient-ils rien dit? Cynéthus, qui aurait eu tant de part à ces poëmes, serait-il demeuré presqu'entièrement inconnu, tandis que l'on connaît le nom d'un Aristarque, et d'autres critiques qui n'en furent que les éditeurs? Les poëmes d'Homère enfin ont-ils la moindre apparence d'ouvrages retouchés? et n'y voit-on pas, au contraire, par-tout l'empreinte d'un génie original? Jamais lime ne toucha ces vers.

Appion, célèbre grammairien, évoqua l'ombre d'Homère, afin de s'instruire de la patrie de ce poëte, et apprit, dit-il, des choses qu'il lui était impossible de raconter. Cette dernière précaution fut du moins sage.

Un anglais, M. Wood, critique d'un grand sens, a, pour ainsi dire, évoqué sur les lieux le génie d'Homère. Il a parcouru la Grèce en faisant une lecture attentive des écrits de ce poëte : voyage intéressant, où l'attention était réveillée tour-à-tour, et quelquefois en même tems, par le peintre et par son modèle, la nature. Il a remarqué que les tableaux favoris d'Homère étaient ceux que lui présentaient les bords de l'Ionie, et il appuie la conjecture qui le fait naître à Smyrne ou à Chio ; conjecture fortifiée par plusieurs anciens auteurs, tels qu'Aristote, Strabon et Pausanias [1].

L'imagination, qui aime le merveilleux, s'est plue à placer Homère dans une condition obscure : élevé par Phémius, maître d'école, il lui succéda, dit-on, dans cet emploi ; plusieurs le représentent aveugle, chantant ses vers, presque sous l'aspect d'un mendiant. Si Homère remplaça Phémius dans cette école, elle était sans doute le berceau de la poésie, et l'on y apprenait à réciter ou à chanter les

[1] Depuis Wood, un savant voyageur, M. Lechevalier, a fait le même voyage, Homère à la main ; et ses observations confirment l'exactitude avec laquelle ce poëte a décrit les lieux qu'il a visités. (*Voyage de la Troade*, 3e. *édit*, 3 *vol. in*-8°. *atlas*. Paris, Dentu).

vers de Linus, de Musée, et d'autres anciens poëtes. Mais s'il consacra beaucoup d'années à voyager, il ne put faire long-tems le métier de pédagogue : d'ailleurs on ne nomme qu'un ou deux disciples qu'il ait formés, et qui n'ont pas atteint à une grande célébrité. Homère ne devait point enseigner, mais créer la poésie, et ouvrir à-la-fois une école à tous les poëtes futurs, en leur laissant un modèle immortel.

Qu'Homère allât chantant ses vers, on n'a pas de peine à le croire, puisque, de nos jours, selon les voyageurs, c'est encore la coutume des poëtes orientaux. Il faut ici nous transporter dans ces anciens tems. Les poëtes avaient été les premiers précepteurs du genre humain, et passaient pour des hommes inspirés par les dieux. On ne peut comparer que d'une manière imparfaite ces poëtes anciens aux troubadours, qui ne chantaient guère que l'amour et le vin, et s'élevaient rarement à quelque grand sujet; tandis qu'Orphée, Linus, selon la tradition [1], chantaient le plus souvent les dieux, la naissance de l'univers, et for-

[1] Diodore, liv. 3.

Θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισιν ἀείδειν.

maient les mœurs de peuples encore barbares. Y avait-il sur-tout des sujets plus intéressans pour les grecs, que ceux des poésies d'Homère? ne devait-on pas l'écouter avec respect, avec enchantement? Nous qui rapportons tout à nos mœurs, nous nous représentons sous un point de vue ignoble ces poëtes errans. La poésie a perdu de ce qui la rendait autrefois si imposante : elle n'est devenue qu'un amusement. Bien loin de croire à l'inspiration des poëtes, nous avons trop appris qu'il s'en trouve parmi eux qui composent de sang-froid [1]. La poésie récitée ébranle plus l'imagination que la poésie lue. Orphée, selon l'opinion commune, accompagnait d'un instrument le chant de ses vers. Long-tems après Homère, lorsque la tragédie vint à naître, la poésie n'était point séparée du chant. Ce chant était sans doute une déclamation très-soutenue, qui devait contribuer encore à donner un air d'inspiration au poëte.

Un critique [2] a dit avec raison : « En lisant

[1] Il est si naturel cependant de réciter ses vers comme s'ils étaient inspirés, que si nos poëtes ne voyagent plus de lieux en lieux pour faire ce rôle, ils voyagent de cercle en cercle pour charmer leurs auditeurs.

[2] Enquiry upon the writings and life of Homer.

« Homère, il faut se rappeler qu'il chantait « ses poëmes ; cela leur donne un grand agré- « ment, que perdent ceux qui les lisent comme « un autre livre ». Selon ce conseil, faisons voyager encore Homère, écoutons-le presque comme un témoin des évènemens qu'il rapporte ; et si, comme le dit Aristote, les mots de ce poëte semblent *animés*, ils auront plus d'ame encore, lorsque nous croirons l'entendre lui-même.

Les poëmes d'Homère étant épars çà et là par morceaux, il fallait une main habile pour les réunir ; et l'on dit qu'avant Pisistrate, et la révision judicieuse qu'en fit Aristarque avec d'autres critiques, Lycurgue, de retour à Sparte, fit à sa patrie ce beau présent, qu'il jugea propre à enflammer la valeur de ses concitoyens [1].

Ces détails, rapportés par divers écrivains, ont fait dire aux détracteurs d'Homère, ou que ses poëmes sont l'ouvrage de plusieurs

[1] *Voyez* Plutarque, vie de Lycurgue. Il y est dit que ce législateur trouva le recueil complet des poésies d'Homère chez les descendans de Cléophile, qui avait reçu dans sa maison ce poëte. Si ce récit était conforme à la vérité, il offrirait une preuve sensible de l'influence du gouvernement sur les lettres. Les poésies d'Homère formèrent à Sparte plus de guerriers qu'elles n'y firent naître de poëtes.

poëtes, ou qu'il ne les avait pas destinés à former un tout régulier. L'absurdité du premier sentiment saute aux yeux de quiconque a lu Homère avec un peu d'attention : il n'y a guère de poëte qui ait une manière plus proprement à lui, et on la trouve dans chaque chant.

Quant à l'ordre, on voit, par l'exposition du sujet et l'invocation, que le poëte a commencé par le premier chant, et qu'il se proposait un ouvrage suivi et de longue haleine. Perrault dit que l'on a retranché l'exposition et l'invocation qui se trouvaient sans doute à chaque chant, et qui en formaient des sujets séparés. Il dit encore que l'exposition par laquelle le poëte annonce qu'il va chanter la colère d'Achille, ne pouvait convenir qu'à ce premier chant. Je ne rapporte ceci que comme un exemple des absurdités où entraîne l'envie de critiquer. C'eût été une chose étonnante que de ces débris dispersés l'on eût pu faire un tout, si ce dessein n'eût été conçu par le poëte. Le hasard l'eût servi mieux que le génie et l'art ne servent beaucoup d'autres : car il est incontestable que les parties qui composent l'Iliade et l'Odyssée, quoiqu'elles ne soient pas tirées au cordeau, conspirent à former un ordre régulier.

Je ne prétends pas qu'il ait tracé, avant de composer, un plan suivi de ses poëmes; qu'il en ait arrangé scrupuleusement les diverses parties; qu'il ait revu, refondu et long-tems médité ce plan: un tel procédé ressemble trop l'art, et point du tout à Homère. Il ne s'était point dit : je veux faire un poëme épique ; ce nom même n'existait pas de son tems. Il s'était moins dit encore : j'ai besoin de merveilleux, ma fable aura tant de durée, etc.; il obéissait à son génie abondant, qui le guidait plus sûrement que les règles. Sous ce point de vue, il est peu d'ouvrages plus intéressans que les siens, parce qu'ils offrent à l'œil observateur la marche la plus naturelle du génie. Ce n'est pas qu'il n'eût été précédé d'autres poëtes; mais il est probable qu'aucun n'avait entrepris de traiter des sujets si vastes, et l'oubli où sont tombés leurs ouvrages fait croire qu'il prit un vol beaucoup plus élevé que le leur. Son ton ressemble si fort à la nature, que l'on voit qu'elle a été son principal livre. L'art ne saurait prendre cette marche simple, aisée, quelquefois irrégulière.

Je ne puis mieux dépeindre le génie d'Homère qu'en empruntant une de ses comparaisons. Il était comme un ruisseau conduit de-

puis sa source par un cultivateur qui écarte les obstacles ; le ruisseau coule dans une pente facile, arrose les forêts, les vallées, les côteaux, et devance son guide. Homère était donc bien éloigné de dresser un énorme échafaudage dans le dessein principal de nous faire atteindre à une vérité morale, idée qui n'a pu naître que dans le cerveau de froids critiques dont tous les pas étaient compassés. La morale se trouve naturellement dans un grand sujet qui intéresse tout un peuple. Madame Dacier dit qu'un poëme épique est une fable comme celles d'Esope. Si Homère eût eu l'intention qu'on lui prête, sa manière était si naturelle, et il laissait si peu de chose à deviner à ses lecteurs, que je suis sûr qu'il n'eût pas supprimé une moralité qu'il n'était pas facile de saisir à travers tant d'épisodes.

La simplicité qui caractérise ses poëmes, jointe à d'autres considérations, a fait croire à plusieurs que l'écriture n'était point connue en Grèce au tems de ce poëte, et que ses ouvrages n'ont été transmis au siècle suivant, que par le secours de la mémoire. M. Wood est de ce sentiment.

L'écriture syllabique, degré qui conduisit à l'invention des lettres, était connue très-

anciennement des syriens, assyriens, et des autres peuples de l'Asie [1]; et l'on sait que les lettres furent de bonne heure en usage chez les phéniciens. On a trouvé plusieurs inscriptions grecques antérieures à Homère [2]. L'art de l'écriture était connu dans la Chaldée dès le tems de Job, qui en parle d'une manière positive. Or, au tems d'Homère, le commerce avait établi une assez grande communication entre la Grèce, l'Asie mineure, l'Egypte et la Phénicie; diverses peuplades s'étaient répandues de ces deux derniers pays dans la Grèce. M. Wood est convaincu qu'Homère avait voyagé dans ces pays, berceau des arts et des sciences. Dès-lors, il aurait dû soupçonner que ce poëte connaissait l'écriture, quelque informe qu'elle ait encore été, à en juger par les anciens monumens.

De ce qu'Homère ne parle pas de l'écriture, on conclut qu'elle était ignorée. J'en conclurais seulement que cette invention n'était plus si nouvelle, et que néanmoins, dans ces tems de simplicité, elle ne faisait

[1] *Voyez* l'origine des lois, des arts et des sciences, tom. I.

[2] *Voyez* sur ce sujet une savante discussion de l'abbé Barthelemy, Mémoires de l'académie des belles-lettres, vol. 23.

pas généralement une branche de l'éducation; qu'elle n'était pas encore perfectionnée, et qu'on s'en servait rarement dans les usages ordinaires de la vie civile. Joseph ne charge ses frères d'aucune lettre, lorsqu'après s'être fait connaître d'eux, il les renvoie à son père. On n'employait pas l'écriture dans les traités et dans les accords, parce que l'on conserva long-tems les coutumes anciennes. Une victime immolée devant des témoins, avec tout l'appareil de la religion, ou le serment accompagné d'un serrement de main, était alors un frein contre le parjure. Les romains ne ratifièrent long-tems leurs accords que par des cérémonies religieuses.

Les erses ou anciens écossais, dit M. Wood, nous ont transmis leurs poëmes, sans posséder l'invention de l'écriture [1]. On dispute encore en Angleterre sur l'authenticité de ces poëmes; mais, en l'admettant, observons que, bien qu'ils soient nombreux, il est plus facile de concevoir qu'ils aient été gravés dans la mémoire, que des poëmes aussi longs que ceux d'Homère. Sans doute que toutes les poésies d'Ossian ne nous sont point parvenues. D'autres faits cependant font croire

[1] Johnson a fait sur ce sujet des observations judicieuses.

qu'il est possible que la mémoire ait d'abord été le seul dépôt d'ouvrages aussi longs que ceux du poëte grec ; mais il aurait été surprenant que ces ouvrages se fussent conservés sans lacunes, si l'on considère qu'il voyageait fréquemment, qu'après sa mort il y eut de grands troubles dans la Grèce et dans l'Asie mineure, et que les lettres furent bientôt réduites au silence. Si l'écriture avait été portée dans la Grèce postérieurement à Homère, n'en aurait-on pas au moins des traces semblables à celles qui remontent à une plus haute antiquité, et qui nous paraissent fabuleuses.

Les mexicains, cités aussi par M. Wood, conservaient le souvenir des événemens mémorables, au moyen de la peinture, et non par le seul secours de la mémoire.

Enfin l'histoire, comme nous l'avons dit ; et même la fable, où l'on trouve quelquefois des vestiges de la vérité, ne nous laissent pas sans indices sur cette matière. Il n'y a pas d'invraisemblance à ce que Cadmus avec sa troupe, ou, si l'on veut, toute autre colonie phénicienne, ait apporté les lettres dans la Grèce [1]. D'anciens historiens ont dit que

[1] On a montré que les caractères grecs ne sont que des lettres phéniciennes retournées de droite à gauche.

Linus avait employé les caractères pélasgiques, que les lois de Minos avaient été gravées sur des tables d'airain, qu'on avait écrit très-anciennement les oracles dans le temple de Delphes, sur du bois ou du métal que l'on suspendait autour du sanctuaire. Pronapides, athénien, maître d'Homère, avait écrit, selon Diodore de Sicile, avec le caractère pélasgique, à l'imitation de Linus.

Si on lisait Homère bien moins qu'on ne l'entendait réciter ses poëmes, cela ne prouve rien contre l'invention de l'écriture. Les poëtes étaient dans l'usage de chanter leurs vers. Tout le monde n'était pas capable de rendre la mélodie ou la déclamation soutenue, qui donnait une nouvelle ame à la poésie; et l'on aimait à entendre, si je puis ainsi dire, l'oracle lui-même. La renommée du poëte s'étendait avec plus de lenteur; mais il avait l'avantage de frapper plus fortement. C'était un homme extraordinaire que les Muses inspiraient, et un personnage dramatique : car Homère s'est montré trop grand orateur, pour qu'on puisse douter que sa déclamation ne fût appropriée à la nature des discours qu'il rapporte; ce qui confirme qu'il concourut à donner naissance à l'art dramatique, vu

que le drame règne beaucoup dans ses poëmes, et que l'on continua de les réciter aux fêtes panathénées et en d'autres occasions.

L'admiration aveugle a fait dire qu'il possédait la science universelle ; et tel fut le prestige de sa poésie, qu'il sembla né pour instruire autant que pour charmer tous les hommes. Quand la science était plus poétique que raisonnée, on pouvait bien trouver la poésie d'Homère scientifique. Les sciences firent quelques pas vers la perfection ; mais il est des opinions qui se propagent, et pour lesquelles un siècle est l'écho des siècles précédens. L'école des jeunes platoniciens servit à entretenir une idée si favorable à la religion païenne. Il leur fallait justifier le père de la fable, qui était comme leur auteur sacré : la superstition et l'esprit de système leur persuadèrent que toutes les fables d'Homère voilaient les secrets mystérieux de la nature. Des gens dévoués à la magie n'eussent-ils pas soupçonné du mystère dans les moindres paroles d'un poëte qui leur semblait inspiré par les dieux ? Nous ne nous étonnerons pas, qu'à la renaissance des lettres, les commentateurs, nation superstitieuse, aient répété tout ce qui avait été dit dans les âges

précédens en faveur d'Homère, ni qu'ils aient encore ajouté à d'anciennes rêveries [1]. Pope, si judicieux, fut, à l'égard du point que nous traitons ici, un peu entraîné par des opinions exagérées qui portaient le sceau de l'antiquité. Ce n'est guère que de nos jours, qu'on a bien apprécié le savoir d'Homère : de bons critiques l'ont mis à sa véritable place, et ils ont montré que l'art qu'il possédait le mieux était celui de frapper l'imagination, et d'attendrir le cœur.

Mais l'on conviendra qu'Homère était un des hommes les plus instruits de son siècle, et qu'il avait, pour ainsi dire, consacré dans ses poëmes les principales connaissances qui étaient en vogue de son tems. Il avait appris ce qu'on savait alors de géographie, par une inspection attentive des lieux mêmes. Il n'ignorait pas l'histoire et les mœurs des peuples qu'il avait fréquentés. S'il ne possédait pas plusieurs langues, les dialectes de la langue grecque lui étaient familiers [2]. Il

[1] Si Politien n'avait parlé que d'eux, il eût eu raison en disant que bien qu'Homère ait été loué de tout le monde, il n'était pas encore loué, et que ses louanges n'étaient qu'ébauchées.

[2] Ces dialectes, dont il s'est servi, sont une assez bonne preuve qu'il avait voyagé dans les contrées où ils étaient en usage.

connaissait par tradition les usages des siècles précédents, et il ne les confondait pas avec ceux du sien. Il avait acquis dans ses voyages la connaissance des hommes, qu'il peint en grand maître. Pour la morale, il l'avait apprise, non par une étude scientifique, mais par sentiment, quoiqu'elle fût loin d'être épurée dans ce siècle. Il pouvait aussi avoir connu quelques préceptes de morale par les anciens poëtes, qui s'en occupaient dans leurs chants. Il n'eût pu soutenir un examen dans l'académie de chirurgie de Paris : mais l'on a observé que de son tems les hommes les plus illustres et tous ceux qui s'appliquaient à quelques connaissances, ne négligeaient pas celle de la chirurgie ; et le détail avec lequel il peint les blessures, témoigne que cet art ne lui était pas entièrement étranger. Quant à celui de la guerre, on n'avait pas fait encore de son tems une science très-compliquée des moyens de massacrer les hommes : l'Iliade offre cependant quelques principes de tactique, le tableau détaillé des combats des anciens, celui de leurs armes et de leur manière de fortifier un camp ou de l'attaquer. On voit par ses allusions fréquentes et par la complaisance avec laquelle il décrit les productions des

arts, qu'il avait été curieux de les observer ; plusieurs étaient portés de son tems à une grande perfection.

Lorsqu'un poëte fixe sa langue, quels que soient son génie et son essor, il me paraît démontré qu'il a été précédé de plusieurs écrivains, dont les beautés et les fautes mêmes ne lui ont pas été inutiles. Enfin, ce qui prouve, non qu'Homère fût très-savant, mais qu'il nous a transmis la plupart des connaissances de son siècle, c'est que, pour s'en former des idées précises, il faut recourir à ses ouvrages, et que très-souvent son silence est une bonne induction qu'un objet n'était pas encore connu de son temps. Et ce qui le distingue de la plupart des poëtes, c'est la manière dont il avait acquis ses connaissances. Les livres sont utiles, mais ils entretiennent une certaine indolence qui empêche d'observer par soi-même : nous voyons la plupart des choses par les yeux d'autrui, et nous nous en traçons des images d'après d'autres images ; si l'on y joignait la vue de l'objet même, il se graverait avec plus de force et de clarté dans l'esprit. Qu'arrive-t-il de cette inattention? on perd ce coup-d'œil, cette sagacité nécessaire à l'observation, en cessant de

l'exercer et en ne voyant pas assez la nature elle-même, maître qui vaudrait cependant la peine d'être consulté : on a un plus grand nombre d'idées, mais elles sont moins à soi et plus superficielles, ce qui produit souvent des tableaux faibles et tronqués. Homère savait peu en comparaison de beaucoup d'autres poëtes, mais il savait bien ce qu'il avait observé.

Homère a deux caractères qu'on n'a guère vus réunis qu'en lui seul, et qui semblent presque incompatibles ; c'est d'un côté la richesse de l'invention, et de l'autre une grande exactitude dans la peinture des lieux, des objets et des événemens. Poëte dans toute l'étendue de ce titre, il est en même-tems l'historien de son siècle. On sait que ses ouvrages ont servi quelquefois à fixer les limites entre deux territoires : si ses chants allument une flamme belliqueuse dans l'ame de bien des lecteurs, il a été aussi l'arbitre de plusieurs différends. D'habiles voyageurs, qui ont été lire ses poésies dans les lieux mêmes où elles avaient été enfantées, ont vu que son meilleur commentaire était la nature. Les uns se sont attachés principalement à la considération physique des lieux décrits par ce poëte ; les

autres aux mœurs, aux usages, et au caractère national. Les peuples de la Grèce sont attachés plus que beaucoup d'autres à leurs anciens usages; le tems y a peut-être produit plus de variations dans les lieux que dans les mœurs, si mobiles, sur-tout lorsque le gouvernement vient à changer. Il résulte des observations de ces voyageurs, qu'Homère nous a transmis une peinture fidelle et de son pays et des mœurs de son siècle [1].

Et ce qui peut surprendre, c'est que l'exactitude singulière de son pinceau n'ait pas réfroidi le feu de son génie; que ses images se pressent en quelque sorte l'une l'autre, comme les flots qu'il décrit lorsqu'ils roulent vers le rivage; qu'il vous transporte à son gré, et d'une façon si naturelle, de la terre dans l'olympe; que ses combats, remplis de feu, inspirent une terreur qui va toujours en croissant; que ses expressions soient si énergiques, et qu'il soit un maître si consommé dans l'art de faire couler des larmes. Il y a des poëtes qui sont de froids historiens; mais voici un historien qui se trouve le plus grand des poëtes.

[1] *Voyez* dans Wood le parallèle savant qu'il fait à cet égard d'Homère avec Virgile, dont les descriptions si belles sont quelquefois inexactes.

Cette considération nous le représente sous un caractère digne de respect. Nous aimons la fable ; mais le vrai a droit aussi de nous attacher. Ouvrez ses poëmes, et vous trouverez de quoi vous satisfaire à l'un et à l'autre de ces égards. C'est la réunion de ces qualités qui lui donne tant de charmes : la vérité qui perce dans ses écrits se joint à l'attrait de ses chants pour nous persuader.

Il est vrai qu'il y a dans sa mythologie, comme dans les caractères de ses héros, plusieurs traits qui nous semblent contraster avec ses autres tableaux, et être nés d'une imagination déréglée.

Mais la vérité de son pinceau, qui éclate dans les plus petites occasions, doit le justifier du soupçon d'inexactitude sur des objets plus importans. Est-il vraisemblable que cet homme, si attentif à décrire les lieux et les phénomènes de la nature, n'ait porté qu'un coup-d'œil fugitif sur les mœurs de ses personnages et sur le culte reçu de son tems ? Eût-il plu à ses contemporains en défigurant leur religion ? Eût-il réussi à se faire écouter, si les traits dont il dépeint ses héros eussent été contraires aux idées de son siècle, et aux récits des aventures de la guerre de Troie ?

Car, ainsi qu'on l'a observé, les détails où il entre rendent très-probable que le tems où il a fleuri n'était pas fort éloigné de celui de cette guerre, et que ce poëte a connu les fils ou les petits-fils des personnages dont il parle.

On appelle l'allégorie à son secours pour sauver certains endroits de sa mythologie. Malheureusement ce remède, entre les mains de plusieurs commentateurs, a été pire que le mal même. Bien loin de justifier par leurs explications ce qui paraissait absurde, ils l'ont rendu plus absurde encore et plus embrouillé. Les dieux, dans l'Iliade, ne sont, selon madame Dacier, que les divers attributs de la divinité. Que feraient parmi ces attributs Vénus, et Mars représenté par Jupiter même comme un dieu querelleur et malfaisant ? « On démêlera avec plaisir, dit cette dame « savante, tout ce que ce grand poëte a ca- « ché sous ces allégories et ces fables. » Elle nous aurait fait grand plaisir de nous le démêler clairement elle-même.

Il est néanmoins bien vraisemblable que, dans leur origine, ces fables si absurdes étaient le voile de quelques vérités physiques ou morales ; car la vérité, dans ces tems an-

ciens, empruntait un corps pour se montrer aux hommes : mais telle est la faiblesse de l'esprit humain, que bientôt il laissa échapper la vérité, et ne retint que la fable, sur laquelle il en bâtit de nouvelles, qui épaissirent tellement le voile allégorique, qu'il n'y eut plus qu'un petit nombre d'adeptes qui pussent le percer. Le style fabuleux était à la fois le langage populaire et scientifique : populaire, lorsqu'on le prenait à la lettre ; scientifique, lorsqu'on le définissait pour le comprendre. Les mystères d'Eleusis remontent à une haute antiquité. Orphée et d'autres poëtes s'étaient fait initier en Egypte. Le sens de bien des fables était devenu dès-lors même un mystère pour le peuple, qu'on lui cachait avec soin : ainsi la fable, qui, dans son origine, devait rendre la vérité plus sensible, la déroba ensuite au vulgaire. Diodore de Sicile dit que « les poésies d'Orphée sont des allégories « qu'il n'est permis de dévoiler qu'à ceux qui « sont initiés dans ces mystères ». Puisqu'on prenait tant de soin de voiler ces fables, il n'est pas étonnant que cette précaution, ainsi que le tems, nous ait fait perdre le fil qui pourrait nous guider à travers des sentiers si tortueux. Il y a dans Homère des allégories

palpables, qui peuvent nous faire soupçonner un sens caché dans celles qui échappent à notre interprétation.

Le siècle de ce poëte était fort superstitieux, et l'imagination ardente des grecs leur faisait aimer les fables; c'est sans doute pour cette raison encore qu'il prodigue le merveilleux dans ses poëmes [1]. Par-là il ne détruisait pas l'admiration qu'il voulait inspirer pour ses héros, parce qu'un homme, s'il était digne de la protection des dieux, était assez grand aux regards de ce peuple. Rien ne se faisait dans la nature sans l'intervention d'une divinité; c'eût été presque une impiété que de placer l'homme dans quelque circonstance importante, et de ne pas lui donner un tel secours.

Quant aux mœurs de ce siècle, celles des arabes modernes en sont, au rapport d'un habile voyageur, une image frappante. « L'a-« rabe est brave, hospitalier, fidèle à ses amis, « à ses engagemens, observateur exact de sa « religion; mais dans son pays l'amour du « pillage et de la rapine est parfaitement sem-

[1] Il est certain que le merveilleux est l'ame de l'épopée, et que personne n'en a fait un usage plus heureux qu'Homère; mais par-là même que son imagination vive et forte le portait à y recourir, il en abuse quelquefois.

« blable à celui des tems héroïques : ainsi d'un « côté il est cruel, violent, injuste ; et de « l'autre, humain et généreux. Les femmes y « sont exclues de la société. Des personnes « du plus haut rang s'y livrent aux occupa- « tions les plus basses ».

Mais, dit-on, un poëte doit peindre la belle nature ; il doit faire un choix dans ses tableaux, et n'exposer aux yeux que ceux qui peuvent nous plaire.

Le principe est vrai ; remarquons néanmoins que l'on peut en abuser, et qu'à force de vouloir peindre la belle nature, on risque aussi de sortir de la nature. En général, et quoique cela paraisse un paradoxe, les mœurs qu'Homère nous représente n'étaient pas contraires à ce qu'on pouvait appeler de son tems la belle nature, si nous pouvons nous servir de ce mot en parlant de ces mœurs quelquefois grossières. La vengeance était une vertu ; la férocité et l'orgueil réveillaient quelque idée de force et de grandeur. Le poëte, insistera-t-on, doit s'élever au-dessus de son siècle, il doit instruire, corriger. Oui ; mais pour obtenir ce but il faut qu'il commence par plaire. Si donc il offre à ses contemporains des tableaux peu ressemblans, ils

lui diront : Votre coloris est beau, mais vous êtes un mauvais dessinateur ; retirez vos portraits : nous connaissons mieux que vous Nestor, Achille ; et nous aimons mieux que nos grands-pères nous parlent d'eux que vous. Le poëte, s'il n'adopte pas lui-même les idées de son siècle, peut corriger des mœurs répréhensibles par le tableau hideux qu'il en fait.

Si Homère nous a représenté ses personnages avec leurs défauts, la peinture est plus ressemblante, plus vraie. Ce sont en partie les romans qui nous ont accoutumés à vouloir que tout fût héroïque dans un héros. Que les poëtes prennent leurs personnages dans leur imagination, et que, sans distinction de tems ni de liéux, ils s'efforcent à en faire des modèles de perfection, les caractères deviendront monotones ; au lieu qu'en peignant la nature, ils seront variés comme elle-même.

Nous aimons tant le plaisir qui résulte de l'imitation, qu'à moins qu'elle ne soit choquante dans toutes ses parties, nous serons beaucoup moins rebutés de certains traits dans un poëme, si nous pouvons nous persuader qu'ils sont une copie ressemblante, ou qu'ils partent du penchant favori qu'a le poëte d'être un peintre fidèle. C'est pourquoi l'on

exhorte tant le lecteur à se transporter dans l'antiquité. Et que prétend-on par-là? On ne saurait vouloir à la lettre qu'il adopte ces mœurs, cela est impossible; mais seulement qu'il sache bien qu'elles ont existé : alors il en sera comme le témoin oculaire, et il sera frappé de la ressemblance de la copie. Or aucun poëte ne s'est plus attaché qu'Homère à représenter la nature; sa passion, si je puis ainsi dire, est telle à cet égard, qu'elle l'empêche quelquefois de supprimer certaines images qui peuvent blesser la délicatesse : mais combien de fois il en est le digne interprète! Tout bon juge préférera un tableau fidèle de la nature, péchât-il en quelques endroits par l'excès d'une qualité si excellente, à un tableau moins animé et quelquefois trompeur. Pardonnerait-on au Tasse des *concetti* dans des endroits où la passion devrait parler toute seule? et serait-on trop révolté d'un petit nombre de traits échappés au peintre par l'attention qu'il donne à la nature?

Disons encore que nous outrons quelquefois le raffinement, et que nous renfermons le poëte dans un cercle trop étroit, en effaçant à notre gré tous les tableaux où notre délicatesse excessive refuse de reconnaître ce qu'il

nous a plu d'appeler la belle nature. O vous qui ne vous plaisez qu'à étaler un luxe fastueux, et dans les palais desquels on rougit de prononcer les noms d'époux et de père, serait-ce à vous à tracer au poëte l'enceinte qu'il ne lui serait pas permis de franchir ?

Enfin, si la curiosité transporte dans ces tems anciens un lecteur instruit, il reconnaîtra non-seulement dans la peinture de ces mœurs une image fidelle de la nature humaine, mais il admirera encore la force avec laquelle Homère l'a représentée. C'est dans l'état d'une société à demi civilisée, que les passions et le sentiment se déploient avec plus d'énergie, et il n'y a pas eu de peuple plus sensible que les grecs. Aussi Homère, peintre fidèle, né au milieu de cette société, et plus sensible qu'aucun de ses concitoyens, l'emporte-t-il sur la plupart des poëtes par la force de son pinceau.

Après ces observations générales, ce serait ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail; de parler du plan de l'Iliade, vaste dans sa simplicité; des caractères de ses acteurs, tracés d'une main ferme et sûre, aussi variés que bien soutenus; de l'emploi du merveilleux, où ce poëte est un si grand maître. Ce

serait encore le lieu de considérer la richesse de ses comparaisons, l'énergique simplicité des sentimens qui règnent dans ses poëmes, enfin la beauté et l'harmonie de sa diction. Tous ces objets ont été suffisamment développés, et je ne puis mieux faire ici qu'en renvoyant le lecteur à l'excellente préface de Pope sur Homère. C'était à un aussi grand poëte que Pope à le bien peindre, et l'on peut dire que son tableau est de main de maître.

Mais ayant parlé de l'harmonie des vers d'Homère, il ne sera peut-être pas hors de propos de faire sur ce sujet quelques courtes réflexions.

Ses adversaires, ne pouvant lui contester ce mérite que lui accorde toute l'antiquité, ont voulu du moins nous en contester le sentiment. Nous ne connaissons pas assez, ont-ils dit, les langues anciennes, et nous en avons trop altéré la prononciation, pour pouvoir juger ici autrement que sur parole.

On pourrait dire que le rhythme de ces langues n'a souffert aucune altération; que celui du vers hexamètre est sur-tout très-sensible, et que c'est en bonne partie par le rhythme que peignent les poëtes anciens:

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

C'est principalement la rapide marche des dactyles qui forme le tableau de ce vers.

Mais il y a plus : les mots se composent du mélange des consonnes et des voyelles. Les variations qu'ils peuvent naturellement éprouver dans la prononciation, n'empêcheront pas qu'ils ne conservent beaucoup de leur harmonie. On ne prononcera jamais une voyelle comme une consonne. Les voyelles ne perdront pas toute leur euphonie ; car le changement ne va point, par exemple, jusqu'à prononcer un *a* comme un *u*. Les consonnes douces pourront devenir moins douces, sans que l'analogie de leurs sons soit entièrement altérée. Les consonnes dures, rauques, garderont de leur aspérité.

Quâ data porta ruunt, et terras turbine perflant,

ne sera pas confondu pour le son avec ces vers :

Intus quæ dulces, vivoque sedilia saxo,
Nympharum domus.

Malgré le changement arrivé dans la prononciation, qui ne sent, dans ces deux exemples tirés du même auteur, une harmonie très-différente ?

Il est sûr que nous ne prononçons pas le vers suivant comme les grecs :

Πολλὰ δ' ἄναντα, κάταντα, πάραντά τε, δόχμιά τ' ἦλθον.

Mais ne nous peint-il pas toujours d'une manière frappante par la répétition des mêmes sons, la marche pénible des mulets et des hommes envoyés par Achille dans la forêt d'Ida [1] ?

Nous ne pouvons pas connaître toutes les délicatesses des langues anciennes ; mais l'étude peut nous en faire découvrir une grande partie. Cela est confirmé par le fait, puisque nos jugemens sont, à peu d'exceptions près, conformes à ceux que les anciens portaient de leurs auteurs : non que nous nous contentions de les répéter, mais parce que l'impression que nous éprouvons est analogue à la leur. Nous sentons si vivement que Virgile est le plus harmonieux des poëtes latins, et il est

[1] Je crois avoir conservé cette beauté dans ma traduction : « Ils vont gravissant, descendant, remontant, et suivant des « chemins tortueux ». Chant XXIII.

Madame Dacier s'embarrasse peu de rendre une si exacte peinture, et se contente de dire : « Malgré la difficulté des che- « mins, ils arrivent bientôt, etc. ». Ce sont de tels endroits et ils sont en très-grand nombre, qui m'autorisent à avancer que ma traduction est plus fidèle que celle de madame Dacier ; car je crois que la fidélité consiste à rendre, non les mots, mais la poésie.

tellement impossible de le confondre, je ne dirai pas avec Lucrèce, dont les vers ont en général une certaine aspérité, mais avec d'autres bons poëtes latins, que l'on serait tenté de croire que nous le prononçons comme il faut, si d'ailleurs nous ne savions évidemment le contraire. L'oreille la moins exercée sent, pour parler avec Despréaux, que Tibulle *soupirait ses vers*, tandis qu'Ovide et Properce, riches en images et en allusions fines, sont bien éloignés d'avoir la douceur de ses accens. Puis donc que la plupart de nos jugemens se rapportent à ceux de l'antiquité, il faut bien que la prononciation des langues anciennes ne soit pas altérée au point de détruire pour nous toute leur harmonie.

Ces réflexions, que je ne fais qu'indiquer, peuvent renverser une des objections les plus éblouissantes que Perrault et La Motte opposaient aux partisans d'Homère : car ce poëte, pour lequel l'antiquité institua des jeux, et qui eut des statues et des temples, fut attaqué vivement en France à la fin du dernier siècle, et fut l'occasion d'une dispute très-acharnée.

Je vais en tracer un tableau rapide ; il doit tenir quelque place dans l'histoire des lettres,

et il pourra faire naître en particulier plusieurs considérations sur Homère.

Le poëte, avons-nous dit, a droit d'exiger quelquefois que nous nous dépouillions pour un moment de nos usages, afin d'adopter ceux qu'il nous présente : c'est un sacrifice nécessaire si nous voulons qu'il nous amuse; mais, quoique tous les hommes veuillent être amusés, tous ne sont pas capables de faire ce sacrifice. Ils accuseront le poëte dêtre mauvais peintre, lorsqu'il aura fait les portraits les plus ressemblans; l'impression qu'ils auront reçue de ces mœurs étrangères, les empêchera de reconnaître les traits les plus frappans des passions humaines : et, sous ce point de vue, ils se dépouilleront presque de la qualité d'hommes, plutôt que de se dépouiller des mœurs de leur nation.

Plus une nation sera civilisée, plus elle aura de douceur, et plus on conçoit qu'il pourra s'y rencontrer des personnes qui auront de la peine à se plier à des mœurs fort opposées à ces caractères; et s'il doit s'élever une contestation sur le mérite des anciens, c'est probablement chez cette nation qu'on la verra naître. Je suis loin de vouloir faire l'apologie de ceux qui ont attaqué les chefs-

d'œuvres de l'antiquité ; mais on doit jeter un coup-d'œil philosophique et impartial sur l'influence que les mœurs nationales peuvent avoir eue dans cette guerre.

Une autre cause qui n'y a guere moins influé, ce sont les éloges outrés et pédantesques que l'on prodiguait aux anciens. Lorsque les bons écrivains de l'antiquité reparurent au milieu des ténèbres de la barbarie, les circonstances, jointes à leur mérite réel, leur donnèrent tant d'éclat, qu'il n'est pas étonnant que transporté par eux tout-à-coup dans l'heureux siècle des beaux arts, l'on se fût comme prosterné devant ces grands génies, que l'on ne suivit d'abord que de si loin, et qu'on les eût adorés avec une sorte de superstition [1]. Les commentateurs, auxquels nous avons tant d'obligations, courbés sans cesse sur des manuscrits, n'imaginaient pas qu'on pût égaler, bien moins encore surpasser quelquefois, des auteurs dont chaque mot était et devait être pour eux de la plus grande

[1] On partage l'ardeur avec laquelle Pétrarque, ce beau génie, allait de toutes parts cherchant des manuscrits, sa joie quand il en avait découvert, et l'enthousiasme (éclairé de sa part) avec lequel il adressait sur-le-champ une lettre à l'auteur qu'il venait de tirer comme du tombeau.

importance, et faisait naître les guerres les plus vives. Cet enthousiasme excessif, qui faisait penser aux meilleurs écrivains que nous ne pouvions en aucun genre surpasser les anciens, put révolter certains esprits, qui jugèrent qu'on ne rendait pas assez de justice à leur siècle, et qui prétendirent le venger.

On s'aperçoit que c'était le dessein de Perrault, par le début de son poëme du SIÈCLE DE LOUIS-LE-GRAND, où il dit :

Je vois les anciens, sans ployer les genoux :
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous ;
Et l'on peut comparer, sans craindre d'être injuste,
Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste.

Ce début était sage : mais il oublia dans la suite de ce poëme, et bien plus encore dans la chaleur de la dispute, qu'il avait dit lui-même que les anciens étaient grands, que le siècle d'Auguste était beau ; et ceux de son parti se jetèrent, comme il arrive d'ordinaire, dans l'extrémité opposée à celle qu'ils voulaient combattre.

Perrault crut devoir justifier ce qu'on avait regardé comme un attentat, et il fit le PARALLÈLE DES ANCIENS ET DES MODERNES. Cet écrivain avait de l'esprit ; il n'était pas ignorant dans les beaux arts, et il avait assez de hardiesse et de philosophie pour combattre

des opinions reçues, lorsqu'elles lui paraissaient contraires à la vérité : mais il n'était pas assez bon critique. Ne pouvant juger Homère même, il le jugea sur de stériles interprètes, et osa prononcer. Il eut encore recours à la mauvaise foi pour étayer sa cause : il traduisit littéralement en français des morceaux de traductions latines très-littérales ; et comme s'il eût craint de garder quelque ménagement pour la vérité, il défigura quelquefois même le sens du texte : c'était enchaîner son adversaire pour lui ôter la vie.

Le prince de Conti dit que si Despréaux ne prenait la plume pour venger Homère, il irait à l'académie écrire sur la place de ce satyrique, TU DORS, BRUTUS ! et cela acheva d'enflammer son zèle. Despréaux prit la plume, réfuta Perrault avec solidité, mais avec hauteur, et crut avoir triomphé de tous les ennemis d'Homère. « Si je ne me fusse mis « de la partie, dit-il, le champ de bataille « vous demeurait ». Cependant, quoiqu'il eût détruit en beaucoup d'endroits la critique de Perrault, il ne fut pas plus heureux que Brutus, dont le nom servit à l'animer ; et la querelle fut renouvelée avec plus d'ardeur que jamais.

Despréaux ne voulut reconnaître aucun défaut dans Homère ; Perrault y vit peu de beautés. Celui-ci falsifiait les passages des anciens ; et Despréaux, qui lui en faisait un crime, tronquait, ainsi que le remarque son commentateur, plusieurs passages de Perrault.

Mais ce n'est pas là le seul indice du zèle quelquefois trop ardent de l'apologiste : il rapporte un passage de Vitruve, qui dit tout cruement que « Zoïle méritait la mort « pour avoir critiqué Homère » ; et Despréaux, qui, pour l'honneur des anciens, n'eût pas dû faire mention de ce passage, non-seulement ne le condamne pas, mais semble l'avoir transcrit avec complaisance. Voilà un petit trait qui montre que le fanatisme peut se glisser par-tout, jusque dans des choses auxquelles il paraît inalliable. Croirait-on que ce passage ait été allégué comme une autorité raisonnable par un homme tel que Despréaux, et dans un siècle si éclairé ?

Perrault ne s'effraya guère d'une sentence de mort qui n'avait été prononcée que par Vitruve, et il fut sans doute plus sensible à la hauteur de son adversaire.

C'est dans des circonstances bien peu favo-

rables, que Perrrault s'éleva contre l'antiquité : il voulut détruire les autels qu'on lui avait érigés, dans le tems que La Fontaine se croyait fort inférieur à Phèdre. Sa critique, eût-elle été plus sage et plus modérée, n'eût guère excité moins de rumeur.

Cependant il est certain qu'il condamna le plus souvent les anciens sans les entendre [1]. Il crut, contre toutes les règles d'une saine critique, que l'Iliade pourrait bien être l'ouvrage de plusieurs poëtes. Madame Dacier sut tourner en éloge cette supposition. « J'ex-« cuserais volontiers, dit-elle, ceux qui ont « cru que c'était un ouvrage de plusieurs « siècles et de plusieurs esprits, comme si un « seul homme n'avait pu produire tant de « merveilles ».

Les comparaisons d'Homère furent encore un des principaux objets de la critique de Perrault. Il les trouva trop répétées. Au tems d'Homère, les hommes, étant plus voisins que nous de la nature, se lassaient moins d'en emprunter les images. Aussi ce poëte s'en est-il tellement emparé, qu'il semble avoir

[1] Quelles misérables chicanes, par exemple, il fit à Horace sur le mot de POUTRE, dont ce poëte se sert pour désigner un vaisseau !

voulu s'en assurer la possession : ce qui n'a pas empêché d'autres poëtes de les lui emprunter. Il y en a plusieurs qu'il semble trop chérir, mais l'on en trouve aussi un grand nombre qui frappent autant par leur justesse que par leur nouveauté ; et même parmi celles qu'il répète, il y a des circonstances qui en font quelquefois des comparaisons nouvelles.

Enfin la critique de Perrault s'attacha plus encore aux petites digressions insérées dans les comparaisons d'Homère ; il les parodia. Plus un auteur est simple et populaire, plus il est au pouvoir d'un traducteur de le faire trouver bas et rampant. Or il n'y a point d'écrivains qui aient ce caractère de simplicité autant qu'Homère ; elle est telle, qu'il semble avoir compté sur la bonne foi de ses lecteurs. On ne doit voir dans les circonstances étrangères de ses comparaisons, que la fécondité d'un génie qui se livre à tout son feu, et qui saisit les objets voisins de ceux dont il s'occupe, dès qu'ils sont intéressans et peuvent varier ses tableaux. Homère vous transporte toujours au lieu de la scène, même dans ses comparaisons ; il détourne un moment votre attention de l'action principale, mais il vous

y ramène après ces espèces de petits épisodes qui ne sont pas dépourvus de charmes, et qui offrent au naturel l'image d'une simplicité naïve. Homère peignait à traits hardis ; Perrault le lisait l'équerre à la main : l'imagination et le sentiment doivent juger les ouvrages produits par l'imagination et le sentiment.

Homère eut un ennemi plus redoutable dans La Motte. Cet écrivain, d'ailleurs judicieux, s'exagérant les défauts du poëte grec, ne pouvant remonter aux sources et connaître toutes ses beautés, las des éloges maladroits des commentateurs, et trouvant peut-être que Perrault n'avait pas défendu sa cause avec moins de mal-adresse, entra dans la lice. Il voulut faire connaître en même-tems les défauts de l'Iliade ainsi que ses vraies beautés ; c'est dans ce dessein qu'il donna une traduction libre de ce poëme, avec un discours sur Homère. Dans son discours, il se proposait de critiquer les défauts de l'Iliade ; et comme s'il eût été sa destinée de la montrer sous un mauvais point de vue, sa traduction en tronquait et en défigurait les beautés mêmes.

Fontenelle avança que « l'Iliade française » n'avait pas réussi, parce que c'était l'I-

« liade ». Madame Dacier avait dit que si l'on ne goûtait pas Homère dans sa traduction, l'on ne devait s'en prendre qu'à elle-même : Fontenelle, au contraire, voulut qu'Homère seul fût comptable du peu de succès de La Motte.

La Motte était faible versificateur ; il avait un tour d'esprit contraire à celui du poëte grec, qui est la simplicité même, et il travaillait d'après la traduction de madame Dacier : ne tenant les beautés d'Homère que d'une seconde main, elles devaient avoir perdu de leur force, et, pour ainsi dire, de leur fraîcheur. Il dit que par-tout il suppose dans ce poëte la beauté de l'expression : mais il y a une grande différence entre la supposer et la sentir. Son imagination, préoccupée des défauts qu'il croyait voir dans le poëte grec, ne devait pas trop bien le servir à l'égard de ses beautés. Un traducteur ne peut assez comparer la copie au modèle : il faut que la présence même de l'original l'excite sans cesse, et lui dise, d'une manière distincte, qu'il est encore loin de la perfection, quelque importune que soit cette vérité.

Fontenelle avait donc ici deux poids et deux mesures : il faisait comparaître Homère

au tribunal d'une raison trop rigoureuse, et La Motte à celui de la facile amitié. Ce dernier entreprit lui-même la défense de son Iliade; et alors, entraîné par l'ardeur d'excuser ses fautes, il sortit quelquefois de son caractère pour jouer le rôle des commentateurs.

La Motte semble avoir embelli son original dans la description des combats de Patrocle avec Sarpedon et Hector, où il suppose que ces deux chefs troyens, trompés par l'armure d'Achille, dont Patrocle est revêtu, croient combattre ce héros même : illusion qu'il a su rendre assez intéressante. Il faut dire cependant que cette fiction n'est pas conforme à l'idée qu'Homère nous donne de son héros, qui effaçait tellement les autres guerriers par sa valeur prodigieuse, et dont la stature était si distinguée, qu'on ne pouvait passer pour Achille, fût-on revêtu de ses armes.

Mais si l'Iliade de La Motte est un ouvrage manqué, son discours sur Homère, et ses réflexions sur la critique, méritent d'être lus, et, quoique trop sévères à l'égard du poëte grec, peuvent, s'il en est besoin, servir de préservatif contre l'admiration outrée de l'antiquité; comme les écrits des incrédules, peuvent corriger un peu les excès du fanatisme.

Le dernier sur-tout, chef-d'œuvre d'une raillerie fine et polie, devrait servir de modèle à tous les savans, pour les rendre modérés dans leurs disputes.

La Motte avait trop de sagacité pour que sa critique fût toujours mal fondée : mais il ne sut pas se transporter au siècle du poëte grec.

Il est vrai que, comme nous l'avons déjà observé, la mal-adresse des commentateurs a rendu plus choquantes des mœurs qui le sont quelquefois assez par elles-mêmes. On aurait peine à le croire; mais ils ont regardé les dieux et les héros de l'Iliade comme des modèles parfaits de vertus [1]. En vain Horace, qui cependant est un ancien, avait dit en parlant de ces derniers, *délirant.*

On peut être plus surpris que La Motte n'ait pu faire grace à la simplicité des mœurs anciennes. Quoique l'amour de la grandeur et de l'éclat nous domine, il nous est resté dans le cœur un penchant secret pour des mœurs plus simples; de sorte que nous en aimons le tableau, à peu-près comme les grands dépo-

[1] Tourne-t-on en ridicule les mœurs de l'Iliade? madame Dacier répond sérieusement qu'on ne peut en faire de railleries sans impiété, puisque les livres saints nous montrent encore plus en détail les mêmes mœurs.

sent quelquefois leur faste pour se rapprocher de la nature.

Quant à la cruauté, et sur-tout à la grossièreté de ces mœurs, il est constant que la lecture de l'original nous choquera moins que celle d'une traduction fidèle. Je ne prétends pas, ainsi que les commentateurs, sauver, par exemple, les injures à la faveur de leur harmonie; mais certains termes et certaines idées nous blesseront moins dans la langue originale que dans la nôtre, dont nous les avons absolument proscrits. En général, il nous sera plus facile d'être grecs, en lisant l'Iliade même : chaque mot d'un idiôme étranger peut nous rappeler qu'on nous offre le tableau de mœurs étrangères; nous n'avons pas attaché d'idées révoltantes à ces sons : réflexion qui confirme que les hommes se prennent souvent par les mots. Mais, dans une traduction, outre que nous ne recevons aucune apologie pour un terme bas, nous oublions presque à chaque ligne, qu'il faut nous transporter dans des régions et des tems éloignés : il semble qu'en nous parlant notre propre langue, on doive nous représenter nos goûts, nos mœurs, nos idées. Aussi le traducteur doit-il, sans encourir le reproche d'infidélité, adoucir

quelquefois, bien qu'avec sobriété, des mœurs grossières, qui, si on les présentait exactement telles qu'elles sont dépeintes, révolteraient plus que dans l'original même.

Cependant, lorsque ces mœurs sont trop choquantes, il faut les supporter si l'on veut jouir des beautés de l'Iliade ; à-peu-près comme un étranger s'efforce de n'être point choqué des mœurs bizarres d'un pays, au point de n'y pouvoir plus séjourner, parce que cette délicatesse trop grande, et peu sensée peut-être, le priverait de ce qu'il a d'utile et d'agréable. La Motte fut loin d'imiter cette sage conduite : il se permit au contraire de parodier le poëte grec. Il n'avait sans doute pas encore écrit contre les parodies, ou bien il croyait cette arme légitime lorsqu'on la tournait contre Homère. Néanmoins, irrité de celles qu'on avait faites de ses ouvrages, il déclara ailleurs, avec autant de force que de raison, que ce genre de plaisanterie est très-pernicieux à la littérature.

Je ne rapporterai que deux exemples de mœurs et d'usages anciens, dont La Motte a mal-à-propos rendu Homère responsable. Les héros de l'Iliade sont comme en possession de se louer eux-mêmes. Sans vouloir faire à cet

égard leur apologie, disons que ce critique eût pu se souvenir que l'amour-propre se montrait alors à découvert, et n'était sans doute pas plus violent qu'aujourd'hui, où l'on met les manèges à la place de cette franchise. On était moins choqué d'entendre les autres se louer eux-mêmes, parce que l'on jouissait de l'espèce de privilège de se louer à son tour.

Les discours tenus au milieu des combats choquent notre critique, quoiqu'il reconnaisse qu'ils y jettent une agréable variété, et que la scène étant dramatique, les personnages nous deviennent plus présents. Mais il oublie que la manière de combattre était alors toute différente de la nôtre; qu'avant que l'action devînt générale, les champions, ne voulant pas être confondus dans la foule, sortaient des rangs, comme le dit Boivin, se livraient des combats singuliers, qu'il n'était pas permis aux soldats d'interrompre, et se provoquaient d'ordinaire par des discours audacieux, suite de leur naturel féroce. On le voit dans Tite-Live. Pope observe que : « avant les armes à « feu, il y avait plus de lenteur dans les com- « bats, ce qui donnait aux guerriers le loisir « de parler. » J'ajoute qu'en général les grecs

étaient grands parleurs. Boivin, en réfutant La Motte d'une manière solide, dit que madame Dacier a alongé ces discours par son style traînant. C'est bien vainement que La Motte voulut prouver que l'ignorance du grec ne l'empêchait pas d'apprécier exactement Homère. Je ne prétends pas cependant que, dans quelques-unes de ces harangues prononcées durant le combat, le poëte grec soit à l'abri de toute critique. Il s'abandonne quelquefois trop au plaisir qu'il avait à raconter [1].

Il est singulier de voir les efforts que fait La Motte pour rendre raison de la réputation durable de ce poëte. « L'esprit de système « qu'avait Aristote, dit-il, lui ayant fait entrevoir un art dans les poëmes d'Homère, « il est devenu amoureux de sa découverte, « et il a employé pour la justifier cette subtilité obscure qui lui était si naturelle ». Il faut dire que ceci est plus subtil qu'Aristote même.

Madame Dacier, avant Boivin, avait écrit contre La Motte. Par le titre de son livre, elle

[1] Je renvoie aux remarques la discussion de plusieurs critiques de La Motte.

sembla accuser tout son siècle de manquer de goût ; ce qui prouve que cet ennemi d'Homère avait beaucoup de partisans. Il faut avouer cependant que cette dame, illustre par son savoir, ne montra pas beaucoup de goût dans cet ouvrage. Elle s'y permit des injures peu harmonieuses, bien qu'elle eût traduit Homère [1].

Quoique La Motte ne fût pas assez modéré dans la critique qu'il fit de ce poëte, il le fut plus que Perrault. Mais madame Dacier se montra bien moins modérée que Despréaux dans les louanges dont elle combla Homère : les injures furent redoublées dans une exacte proportion ; et La Motte, qui semblait mériter un traitement plus doux que Perrault, et qui devait s'y attendre, ayant sur-tout une femme pour adversaire, fut accueilli comme par le

[1] On peut juger du courroux que La Motte excita dans madame Dacier, par celui qu'elle fit éclater contre Pope, qui avait représenté Homère, dont il était bien épris, sous l'idée d'un jardin fertile, mais un peu brut. « L'Iliade et l'Odyssée « ne sont donc, s'écrie-t-elle, qu'un amas confus de beautés « qui n'ont ni ordre ni symétrie ! Les ennemis les plus dé- « clarés d'Homère ont-ils jamais rien dit de plus injurieux « ni de plus injuste contre ce poëte ? Bien loin que l'Iliade « soit un jardin brut, Le Nostre n'a jamais observé dans ses « jardins une symétrie plus parfaite ni plus admirable. »

plus déterminé commentateur [1]. Il est vrai que cette dame eut un intérêt de plus que Despréaux dans cette dispute, et que La Motte eut un tort de plus que Perrault, l'une ayant traduit Homère, et l'autre ayant osé le réduire. La Motte mit beaucoup d'agrémens dans sa critique; et madame Dacier parut se dérober aux grâces, apanage ordinaire de son sexe. Disons néanmoins à l'honneur des deux combattans, que, malgré le zèle amer de cette dame, il se fit entre eux une réconciliation sincère, qui ne termine pas toujours ces sortes de querelles.

La Motte eut encore un second : c'était l'abbé Terrasson, qui publia une longue dissertation, ou un gros livre sur l'Iliade, et qui donna un tour tout différent à cette dispute. Dans la rigidité de sa censure, il sembla vouloir détruire l'Iliade entière, et ne rien conserver de ses ruines. Cet adversaire semblait d'autant plus redoutable, que ses prédéces-

[1] Je ne rapporte que ce seul trait. Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avait aucun ouvrage d'Homère. « Que ferait-il aujourd'hui, dit madame Dacier, à un rhé-« teur qui lui lirait l'Iliade de M. de La Motte »? Ou je me me trompe, ou ce soufflet était appliqué sur la joue de La Motte même.

seurs étaient reconnus pour ne savoir pas le grec : ce qui fut un grand argument qu'on leur opposa, et dont La Motte ne se tira que par un sophisme : mais on ne pouvait reprocher à cet abbé d'ignorer cette langue ; et madame Dacier put lui dire : Et toi, mon fils, aussi !

L'abbé Terrasson, homme de mérite, était par rapport à la poésie, de ces esprits secs qui sont bien plus choqués des défauts d'un ouvrage qu'ils n'en goûtent les beautés. Il compara le règne d'Homère à celui d'Aristote ; et, enflammé par l'exemple de Descartes, qui avait détruit les autels du philosophe, il se croyait né pour renverser ceux du poëte. Ce n'était pas Platon qui, lui-même plus poëte que philosophe, bannit Homère d'une république où la vertu seule devait avoir entrée ; c'était un critique farouche qui soumit à la plus froide analyse le poëte doué de la plus ardente imagination.

Sa sévérité lui nuisit à lui-même : il entra dans un si grand détail, qu'il produisit un ouvrage propre à exercer la patience du lecteur. Jusqu'à présent Homère avait été critiqué d'une manière au moins agréable. Cet abbé imita, dans cette occasion, le ton et le

style des commentateurs, en tournant contre eux la plus grande partie de ses traits, tandis qu'il croyait les tourner contre Homère.

Ceux qui voudraient définir l'Iliade sont arrêtés par l'abbé Terrasson dès le premier mot, il leur conteste que le récit de ce poëme soit une action; c'est, dit-il, celui d'une passion. Voilà une de ces subtilités qu'il faut laisser débattre entre les commentateurs, et qui ne font rien à Homère. Le critique blâme surtout le poëte d'avoir pris pour son sujet l'inaction de son héros. Ceci mérite encore moins de réponse.

J'aurai occasion de rapporter ailleurs quelques-unes des critiques de l'abbé Terrasson : la plupart sont injustes. D'ailleurs, le fussent-elles moins, il y a une grande différence entre voir tous les défauts d'un auteur rapprochés, et les rencontrer en lisant l'auteur même; ses fautes peuvent être rachetées.

La dispute sur Homère eut certainement en France des effets désavantageux pour ce poëte et pour la littérature ancienne. Fontenelle eut une grande influence sur son siècle. De nos jours il semble qu'on recommence à sentir au moins le besoin d'étudier les bons auteurs de la Grèce et de Rome.

D'après mon plan, il ne me reste plus ici qu'à indiquer quelques réflexions générales sur la traduction des poëtes.

RÉFLEXIONS

SUR LA TRADUCTION

DES POËTES.

Si une traduction était servile, elle serait loin de ressembler à l'original : mais si l'on se plie trop aux mœurs et au langage de son siècle, on tombe dans un autre excès non moins condamnable. Pourquoi mettre le nom de l'auteur que l'on traduit à la tête du livre? Dans ce cas, le traducteur n'est-il pas une espèce d'aventurier qui, pour quelques traits de ressemblance avec une personne, se donne pour elle, fascine un moment les yeux, et finit par être renvoyé? On doit, dans une traduction, s'attacher à faire connaître la manière d'un auteur, les mœurs qui régnaient de son tems, et même, autant que cela se peut, le génie de sa langue. La traduction en sera plus originale, plus vraie; elle pourra enrichir une langue de nouveaux tours. Si elle n'a pas cette fidélité, elle appauvrira l'auteur que l'on traduit, sans rien ajouter à la langue qui doit l'interpréter.

Une traduction à la fois fidèle et élégante peut contribuer à former un excellent parallèle entre deux langues, à montrer en quoi leur génie se ressemble, en quoi il diffère. On sent qu'il faut que le traducteur épuise toutes les ressources de sa propre langue pour se rapprocher de celle de son original, et qu'en faisant parler son auteur, il se rappelle aussi, quand il le faut, la nation pour laquelle il écrit.

Je sens trop combien l'entreprise est délicate et difficile : en voulant enrichir une langue, on risque de la dénaturer. Que résulterait-il, de l'importation de nouvelles denrées qui ne seraient de nul usage, qui ne conviendraient ni au climat ni à la constitution des habitans, et qui ne vaudraient point celles qu'on possède ? Cependant j'ose croire qu'il n'est pas impossible de concilier, à un point considérable, la fidélité et l'élégance.

Deux qualités bien remarquables caractérisent Homère, une grande énergie et beaucoup de simplicité. C'est la faiblesse qui fait tomber dans l'enflure. Homère est plein de force ; et en prodiguant toutes les richesses de l'imagination, il garde le ton le plus simple. Je me suis étudié à conserver ces caractères dans ma traduction. Des lecteurs éclairés

et judicieux ne demanderont point qu'on adoucisse l'image des mœurs de ces tems reculés, au point de les rendre méconnaissables : ce n'est point Homère qu'on veut transporter dans leur siècle ; on veut les transporter dans le siècle d'Homère. Ils ne seront pas fâchés de voyager, pour ainsi dire, avec lui dans l'ancienne Grèce : un tel voyage peut ouvrir une source abondante de réflexions et de sentimens au philosophe, au politique, à l'historien, à l'homme sensible. Si nous trouvions dans quelques ruines des portraits fort ressemblans d'Agamemnon, d'Achille, d'Ulysse, etc. ; si ces portraits avaient des linéamens un peu rudes, représentant des hommes dont les traits étaient mâles et forts, voudrions-nous qu'un peintre les adoucît ? Eh bien ! ces portraits existent dans Homère : le traducteur qui les offre au naturel, les tire, en quelque sorte, de profondes ruines, avec beaucoup de travail.

Après de mûres réflexions, j'ai pris le parti de représenter ce poëte tel qu'il est, avec ses beautés, et avec ses négligences. Si, dans l'original, l'éclat des premières éclipse les dernières aux yeux de tout bon juge, il en sera de même dans ma traduction, en suppo-

sant que j'aie eu le talent d'approcher de ces beautés. Des lecteurs frivoles pourront montrer un goût plus dédaigneux : mais s'ils n'ont pas quelques étincelles de ce feu poétique qui embrasa Homère, s'ils veulent analyser froidement ses pensées et ses images, s'ils ne peuvent se résoudre à adopter pour quelques instans d'autres mœurs, et s'ils trouvent enfin plus de plaisir à relever les fautes d'un grand génie qu'à sentir ses beautés sublimes, ils doivent laisser là ce livre. Je demande en général aux lecteurs de ne pas me condamner sur la lecture d'un morceau détaché : je crois ne pas trop exiger d'eux, s'ils desirent de connaître Homère, en souhaitant qu'ils fassent une lecture suivie, attentive, et, s'il se peut, réitérée de la traduction de si beaux poëmes; et je suis sûr qu'ils se transporteront toujours mieux dans ces anciens tems.

S'il est des savans qui dédaignent toute traduction, il en est aussi qui se plaisent à comparer à l'original une copie faite avec soin, pour relire avec une nouvelle attention un auteur qu'ils aiment, pour y découvrir quelques nouvelles beautés, pour former un parallèle du goût des peuples et du génie des langues, et enfin pour voir comment le tra-

ducteur a vaincu des difficultés qu'ils sont seuls en état de bien apprécier [1].

Parmi les savans, ceux qui ignorent le grec pourront, si je ne me flatte pas trop, se former quelque idée d'Homère dans ma traduction : j'ai été vraiment jaloux de conserver, autant qu'il m'a été possible, tout ce qui peut caractériser sa manière et son génie.

Je n'ai pas perdu de vue l'instruction de la jeunesse et de ceux qui desirent d'étudier Homère dans l'original. Une traduction fidèle, sans être barbare, peut faciliter beaucoup cette étude, en initiant les jeunes gens dans les beautés de ce poëte, qu'ils ont tant de peine à sentir dans une langue si ancienne, et en leur facilitant l'intelligence même du texte. J'ai conservé pour cette raison, ainsi que pour bien d'autres, quand le génie de ma langue le permettait, le tour des périodes de mon original, et sur-tout leurs chûtes, qui souvent ont tant d'énergie. Un exemple rendra ceci plus sensible. Homère [2], peignant

[1] Cicéron n'était pas de ces savans qui montrent un goût si dédaigneux pour les traductions. Quoiqu'il sût le grec comme sa propre langue, il dit qu'il aimait tant Euripide ; qu'il lisait volontiers une traduction assez médiocre d'une tragédie de ce poëte. DE FINIS.

[2] Chant VIII de l'Iliade.

Nestor demeuré seul dans une déroute au milieu des ennemis parce qu'un de ses chevaux avait été blessé, dit : « Le vieillard, « armé de son épée, s'efforçait de couper les « traits, lorsqu'un rapide char s'avance à tra- « vers la foule des vainqueurs, portant un « guerrier audacieux, Hector ». Ce tableau est présenté d'une manière très-vive. Produirait-il le même effet si on le renversait comme fait madame Dacier? Voici sa traduction: «Pendant que le vénérable vieillard s'ar- « rête à couper les traits de la volée avec son « épée pour se dégager, le terrible Hector, « qui renverse tout ce qui ose lui faire tête, se « fait jour pour venir à lui ». Il y a dans le tour d'Homère quelque chose d'incertain qui excite l'attention ; un rapide char s'avance, il porte un guerrier audacieux : le nom du guerrier forme le dernier coup de pinceau. Ce sont là de véritables beautés, dont Homère est rempli, et qui même le caractérisent d'une façon particulière. Il faut donc, chaque fois qu'on le peut, les conserver.

Les artistes peuvent aussi tirer beaucoup d'avantages d'une traduction fidèle d'Homère. Quand il n'aurait point, comme on l'a prétendu, donné naissance à la sculpture, il est

vrai du moins que Phidias avait formé son Jupiter sur le modèle de celui du poëte. On connaît le mot d'un grand artiste, plein d'enthousiasme au sortir de la lecture d'Homère : « Depuis que je l'ai lu, je vois les hommes « grands de quatorze pieds ».

Ce poëte, comme l'a dit le comte de Caylus, doit être entre les mains de ceux qui cultivent les arts, parce qu'il n'en est point qui leur offre plus de sujets à traiter, ni qui peigne les objets avec plus de force et dans un plus grand détail. C'est donc peu qu'il enflamme l'imagination des artistes, et leur fasse enfanter d'heureuses idées; il leur fournit encore bien des connaissances pour exécuter les sujets pris de ses poëmes ou de l'antiquité. Habillemens, armes, stature, physionomie, Homère a tout peint et tout détaillé, tantôt par des épithètes très pittoresques, tantôt par des descriptions, comme s'il s'était proposé de transmettre aux âges futurs une connaissance étendue de son siècle. Ces détails, pour l'observer en passant, lui donnent un air de vérité, et, si je puis ainsi dire, de bonhommie, qui vous persuade, qui vous transporte au lieu même de la scène; et cela ne l'empêche pas de courir à l'évènement,

parce qu'après s'être arrêté il sait prendre des aîles. Je me suis attaché à conserver ce caractère distinctif d'Homère, à être tout-à-la-fois rapide et peintre détaillé. On a trouvé que la marche de madame Dacier était languissante; et cependant elle supprime beaucoup d'épithètes que j'ai tâché de rendre.

Contestera-t-on, avec quelques-uns, à ce poëte cette qualité qu'Horace et Boileau lui attribuent? et demandera-t-on comment, avec tant de détails, on peut courir à l'événement? Je réponds que c'est en cela même qu'il est inimitable. Il est vrai, comme le dit Horace, qu'il sommeille en quelques endroits: mais hors de là quel poëte est plus rapide? C'est parce qu'il a tant de feu, parce qu'il est toujours si près de l'événement, qu'il peut, sans ennuyer son lecteur, peindre une foule d'objets sur sa route précipitée. On n'avait pas encore fait bien sentir ce double caractère de ce poëte, dont l'un semble destructif de l'autre.

Mais je ne me suis pas uniquement proposé d'intéresser les artistes, et d'instruire ceux qui desirent de s'initier dans la littérature ancienne: j'ai voulu plaire, si je le pouvais, aux amateurs de la poésie et des lettres. Il fallait

donc saisir cette ligne fine et presque imperceptible qui fait comme les limites du génie des deux langues ; on doit les rencontrer, mais on ne peut les franchir qu'avec précaution. Si j'ai souvent atteint ce but, j'ai quelque droit à l'indulgence.

Je ne sais si, indépendamment des inadvertances inévitables dans un ouvrage de si longue haleine, la profession même de fidélité que je fais n'armera pas contre moi la sévérité de certains censeurs qui aiment à éplucher les mots, qui lisent bien moins pour lire que pour critiquer, et qui condamnent tout un livre sur quelques phrases. Notre siècle abonde en ces sortes de critiques, ce qui contribue au refroidissement du génie. Il y a des tribunaux où il ne se plaide que de ces causes minutieuses ; il y a des lecteurs vétilleux qui, comme des insectes rongeans, s'attachent principalement aux mots. Peuvent-ils en souligner quelques-uns dans une période, leur tâche est faite : ne leur demandez point si l'ouvrage est intéressant ; s'il renferme des pensées belles, énergiques ; si, en général, le style en est harmonieux, élégant : ne leur demandez point si l'auteur est parvenu au but qu'il s'était proposé, et qui était utile : ne

suffit-il pas que tels mots soient répétés [1], que tels tours, dans un livre assez long, soient douteux ? Il sera facile, par exemple, à de tels critiques de produire plusieurs expressions d'Homère que j'ai cru devoir supprimer, malgré les lois sévères que je me suis prescrites. Devais-je pour leur complaire, devenir dur, inintelligible ? Mais alors ils m'auraient eux-mêmes reproché de n'avoir pas fait ces retranchemens. Je déclare donc que ma traduction n'est fidèle que dans un sens raisonnable ; que je n'ai pas voulu m'imposer un joug impossible à soutenir, et qu'au milieu de la contrainte à laquelle je me suis soumis j'ai conservé de l'aisance et de la liberté. Je n'ai pas rendu, par exemple, toutes les épithètes d'Homère chaque fois qu'il les répète ; la marche rapide de ses vers et le goût de son siècle peuvent faire passer ces répétitions,

[1] Pour ne parler ici que de la répétition des mots, notre goût est trop difficile à cet égard. Les anciens n'étaient pas si minutieux, ni les bons écrivains du siècle passé, qui donnaient leur attention principale aux choses. Quant à Homère, malgré la richesse de la langue grecque, il répète plus que personne les mêmes termes. J'ai eu des difficultés excessives à surmonter pour éviter, en écrivant dans une langue moins riche, ces répétitions contraires à notre goût, et pour conserver en même tems la manière de mon original, et ne pas tronquer ses tableaux.

qui seraient trop choquantes dans notre langue.

Homère a d'autres répétitions. Avant l'invention de l'écriture, on exerçait la mémoire à retenir sur-le-champ de longs discours mot à mot; les messagers, par des motifs de respect, et parce que le sens d'un ordre dépend beaucoup du tour, le rapportaient tel qu'ils l'avaient entendu. Quoiqu'au tems d'Homère l'art de l'écriture fût probablement connu dans la Grèce, il n'était pas généralement en usage; et comme les anciennes coutumes subsistent long-tems, on voit des traces de l'ignorance de cet art dans les discours que ces messagers répètent. Quelques-unes de ces répétitions donnent un air de grandeur à celui dont l'ordre émane.

Ce poëte répète quelquefois encore des morceaux et des tours qu'il a déjà employés. Ces redites caractérisent la simplicité de son siècle. Je me représente Homère comme assez avancé en âge, et racontant, ainsi que le bon Nestor, avec complaisance et d'un air simple et naturel, tout ce qu'il a pu apprendre par une longue tradition: l'intérêt qu'il met dans ses récits attache, et on lui pardonne quelques longueurs et quelques redites. Enfin,

elles n'empêchent pas qu'il ne soit le génie le plus fécond qui ait existé.

Il m'aurait eté très-facile de retrancher ces répétitions : mais j'ai voulu montrer Homère tel qu'il est. Dira-t-on que j'aurais dû les déguiser ? ç'aurait été recourir à l'art : j'en aurais imposé au lecteur en lui donnant d'autres mots, tandis qu'au fond les pensées eussent été les mêmes. Hors un petit nombre d'endroits, où je me suis permis de varier les expressions, j'ai répété bonnement quand Homère répétait. On doit observer que comme il ne publiait ses poëmes qu'en les récitant, les répétitions devaient être beaucoup moins sensibles, et qu'il pouvait s'attacher moins à former un tout exactement régulier : ses auditeurs, entraînés par le charme de ses vers, n'examinaient pas scrupuleusement s'il leur présentait plusieurs fois les mêmes richesses.

Qu'il me soit permis d'insister encore un moment ici sur les difficultés de mon entreprise. J'ose dire que même les savans qui seront en état de me comparer à l'original n'auront qu'une idée imparfaite des obstacles que j'ai rencontrés, s'ils ne font plusieurs considérations particulières. On sait en général, quoiqu'on l'oublie quelquefois, qu'il est très-difli-

cile de bien traduire : mais la difficulté est plus grande selon que l'auteur est plus ancien ; qu'il décrit des mœurs plus éloignées des nôtres [1] ; que son génie est plus abondant, plus pittoresque, plus original ; qu'il s'est créé, pour ainsi dire, une langue à part ; et que son traducteur s'est prescrit la loi d'une grande fidélité. Homère, le père des poëtes, mérite une attention particulière de la part de celui qui entreprend de le traduire : étant la première source de la poésie, où la plupart de ses successeurs ont été puiser, il semble que ce génie créateur doive plus qu'aucun autre paraître dans sa forme naturelle et dans sa majestueuse simplicité. Mais il n'y a que l'admiration pour ce poëte, l'espérance du succès, les encouragemens des plus habiles littérateurs et de plusieurs amis éclairés, et le desir d'être utile en contribuant à ranimer le goût de la saine antiquité, qui aient pu me soutenir dans une carrière aussi longue que pénible.

Plusieurs ont déjà relevé l'injustice avec laquelle on apprécie le travail de la traduction.

[1] Plus ces mœurs sont éloignées, plus amènent-elles des expressions et des tours éloignés de nos tours et de nos expressions.

Tandis qu'on déprime ce travail, on veut que le traducteur soit grand écrivain, qualité qui n'est pas commune. Tous les traducteurs ne sauraient composer une même classe, vu que toutes les traductions ne demandent pas les mêmes talens. Parmi les poëtes, il est plus aisé, par exemple, de traduire Ovide que Virgile et Horace. Les beautés de détail font le principal succés d'un ouvrage ; ces beautés tiennent d'une façon intime au style et à la langue. Pour les transmettre dans une autre langue, pour approcher d'un grand écrivain, pour marcher autant qu'il se peut son égal, s'il ne faut pas lui ressembler, j'ose croire qu'il ne faut pas être un écrivain subalterne : le très-petit nombre de bonnes traductions que nous possédons peut le confirmer.

Je ne discuterai point ici la question s'il faut traduire les poëtes en vers ou en prose : cette guerre entre les versificateurs et les prosateurs ne sera jamais terminée. Peut-être avec la marche de la prose parviendrons-nous plus sûrement au but de la traduction. Nous ne pouvons qu'applaudir aux heureux efforts de ceux qui excellent à traduire en vers : mais leur nombre est très-peu considérable; et ceux qui ont voulu suivre leurs traces sans

Digitized by Google

avoir les mêmes talens, ont produit de véritables métamorphoses. Laissons plusieurs de ceux-ci insulter dans leurs préfaces les traductions en prose, et les louer de tems en tems par leurs vers.

La plupart des traductions italiennes et anglaises, malgré la liberté qu'avaient leurs auteurs de les écrire en vers blancs, sont cependant en vers rimés, ce qui prouve que dans ces langues la difficulté de ce travail n'est pas si considérable. S'il nous était permis de nous servir de vers blancs, nous nous croirions trop heureux de les employer à la traduction des poëtes.

On nous conteste que la langue française puisse rendre les beautés d'Homère; et là-dessus on se jette dans des discussions, et même l'on fait des prophéties qui seraient propres à épouvanter le plus hardi traducteur. Ceux qui décrient à ce point cette langue l'ont-ils assez étudiée ?

Terminons toutes nos réflexions par quelques observations [1] que nous ne pouvons même qu'indiquer ici.

[1] Elles sont extraites en partie d'un de mes mémoires sur le goût national. L'intérêt personnel n'entre pour rien dans cette discussion sur l'art de traduire. Il m'était sans doute

S'il est naturel que chaque langue ait un certain nombre de tours et de métaphores qui lui soient propres, parce que les objets au milieu desquels un peuple est placé, soit pour le moral, soit pour le physique, forment lesél émens de ses idées et de ses expressions, il n'est pas moins naturel que ce soit dans le langage poétique et oratoire que se trouve la plus grande variété qui règne dans les langues. La poésie est le langage de l'imagination et du sentiment; elle doit donc produire les associations d'idées les plus hardies, et qui ne sauraient être les mêmes chez tous les peuples. Les objets ordinaires, qui laissent l'ame dans l'indifférence et le calme, s'expriment à-peu-près de la même manière dans toutes les langues.

Remarquons encore que les poëtes étant d'ordinaire les premiers auteurs qui naissent dans une nation, leur génie est, dans ce tems, leur principal maître, la nation n'ayant encore pu se modeler sur le goût d'aucune autre;

utile de n'être pas découragé par l'idée peu avantageuse que l'on a communément de la traduction; mais je n'ai cherché ma principale récompense que dans le plaisir de faire une étude particulière de ce rare génie, et de suivre ses traces, selon mes forces.

ils doivent donc imprimer au langage poétique un tour plus original, plus propre à leur nation, tour qui ne s'efface jamais entièrement.

Il y a des langues qui se prêtent à la traduction, et d'autres qui résistent beaucoup à la plume du traducteur.

Une langue qui peut revêtir tant de formes différentes possède bien des richesses. Cependant il s'offre ici quelques réflexions que je propose comme de simples doutes.

Ne pourrait-il pas y avoir une langue où se trouverait l'inflexibilité dont nous parlons, en partie parce qu'elle aurait un caractère à soi, ou parce qu'en général elle aurait été appliquée plus tard par de bons écrivains à la traduction des poëtes ?

S'il y a une langue rebelle à la traduction, c'est la française : on lui en fait un reproche qui paraît fondé, et je ne serais pas surpris que les traducteurs français, irrités des obstacles qu'elle leur oppose, se rangeassent du parti de ceux qui se plaisent le plus à la déprimer. Mais si l'on considère combien il y a dans cette langue de grands écrivains de tout genre, ne pourrait-on pas dire qu'elle se prête difficilement à traduire parce qu'elle a des

beautés qui lui appartiennent d'une façon toute particulière ? Si cela était, ce qui paraît l'effet de sa pauvreté le serait, au moins à certains égards, de sa richesse.

Ce qui le ferait soupçonner, est la difficulté que l'on rencontre à traduire en d'autres langues les bons auteurs français. Si leur langue avait toute la pauvreté que l'on croit y voir, ce serait un jeu pour les écrivains des autres nations que de faire d'excellentes traductions de ces auteurs. Il est certain cependant qu'il n'est pas plus facile de traduire La Fontaine, Racine, Bossuet, madame de Sévigné, etc., que les bons écrivains d'Italie et d'Angleterre.

On fait une réflexion bien honorable aux écrivains français, lorsqu'on dit que, si leur langue avait été plus favorable au génie, ils auraient donné des ouvrages fort supérieurs encore. Mais la France n'est pas tout-à-fait malheureuse d'avoir produit autant ou plus de grands génies qu'aucune autre nation, quoiqu'ils n'aient eu pour véhicule de leurs idées qu'une langue que l'on s'efforce à décrier. Il faut bien que cette langue, si ingrate pour des esprits médiocres, ne le soit pas lorsqu'elle est maniée par un heureux génie.

Pour vaincre les difficultés de la traduction, l'on impose au traducteur la règle de chercher dans sa langue des tours qui soient aussi heureux que ceux de l'original. D'abord ce ne sera plus le même tableau. J'ajoute qu'il sera bien difficile de trouver des tours qui ne fassent pas regretter ceux qu'on n'a pu conserver. Enfin, cette règle dégénère trop souvent en licence [1]. Une langue peut fournir au moins le secret d'approcher de son modèle. J'avoue qu'il faut souvent le lui arracher.

Mais, dit-on, pourquoi serait-il impossible de trouver des tours aussi heureux que ceux de l'original? Si le traducteur était bon poëte, et qu'il eût les mêmes idées à exprimer que celles de son auteur, il est probable que sa langue ne se montrerait pas ingrate.

Il est encore plus probable qu'il n'aurait pas toujours les mêmes idées à exprimer, vu la différence des tems, des lieux, des mœurs

[1] Anacréon dit que la nature a donné aux lions une grande ouverture de gueule, χασμ' ὀδόντων, expression vraiment pittoresque. Madame Dacier la rend par « le cou« rage. Je crois, dit-elle en note, qu'on me pardonnera de « n'avoir pas suivi le grec. »

Elle n'aurait pas dû si facilement se le pardonner elle-même. Ce n'est pas là traduire.

et du génie des langues [1]. Qu'on juge après cela de la situation du traducteur, circonscrit dans un cercle étroit, obligé, pour ainsi dire, de parler une autre langue sans dénaturer la sienne.

La règle, prescrite aux traducteurs, d'écrire comme si leur auteur eût écrit dans leur langue, ne leur est pas d'un grand secours, et peut même quelquefois les égarer.

Comme il n'y a pas deux hommes dont les traits soient parfaitement semblables, de même il n'y a pas deux esprits qui aient précisément le même tour. Cette réflexion présente sous un point de vue singulier l'entreprise de traduire, et en fait sentir la difficulté.

[1] Duelos a soutenu que le génie d'une langue dépendait du génie de l'auteur. Quand une nation commence à cultiver sa langue, les écrivains peuvent, sans doute, l'améliorer et l'enrichir; mais, nés au sein de leur nation, ils participent au tour de son esprit, et leur langue conserve toujours une partie de sa première forme. Ils sont, à certains égards, les interprètes de leur nation: quelque essor qu'ils prennent, elle leur a préparé des matériaux qu'ils peuvent enrichir, mais non dénaturer, et où elle veut reconnaître son ouvrage. Une langue peut participer à tous les caractères du génie: elle peut devenir douce ou forte sous la plume de l'écrivain; mais ce ne sera pas au même degré, ni de la même manière. Elle conservera toujours quelque chose de son caractère primitif, comme la première éducation de l'homme ne s'efface jamais entièrement.

Loin d'imposer aux traducteurs la règle d'écrire comme leur auteur eût fait dans ce siècle, règle qui produit des copies faibles et tronquées, on ferait mieux de leur imposer, au contraire, celle d'écrire comme ils eussent fait à la place et dans le siècle de leur auteur. Ce serait du moins le moyen de se mieux pénétrer de l'esprit de son original, et de s'identifier avec lui, autant qu'il sera possible en écrivant dans une autre langue ; au lieu qu'en se pénétrant trop de la maxime reçue, l'auteur risque trop souvent de n'être que ce qu'est le traducteur.

Faisons encore mieux sentir que le traducteur et le poëte qu'il traduit sont souvent placés dans des circonstances bien différentes.

Si le poëte écrit avant que sa langue soit entièrement formée, son génie a une grande influence sur le génie de sa langue ; la liberté dont il jouit ajoute au feu de ses idées, il peut créer des tours hardis qui auront encore l'agrément et la fraîcheur de la nouveauté. Aussi est-ce là l'époque où naissent d'ordinaire les meilleurs écrivains, lorsque la langue n'est ni trop barbare, ni énervée par le luxe d'une trop grande culture.

Le traducteur ne peut guère être placé

dans des circonstances aussi heureuses. D'ordinaire une nation a produit un certain nombre d'auteurs originaux, avant de songer à faire des copies. Si nous supposons que le génie de sa langue ne soit pas encore fixé, le traducteur risque de former un ouvrage métis, d'assujettir trop son idiôme aux tours d'un idiôme étranger. Ceux qui savent combien il en coûte d'écrire avec pureté en traduisant, saisiront ma pensée.

Si nous supposons que le traducteur écrive lorsque sa langue est toute formée, il sera à cet égard dans une plus grande contrainte que son auteur : à la gêne de traduire se joindra l'obligation de suivre davantage le génie de sa langue. Pensera-t-on, au contraire, que la langue, étant enrichie d'un grand nombre de tours, pourra favoriser son travail? Mais ces tours ne se plieront pas aisément aux tours d'une autre langue. D'ailleurs il lui sera plus difficile d'écrire d'une manière originale. L'art de traduire, lorsqu'on veut être fidèle, est donc bien plus pénible qu'on ne le pense communément. Il est vrai qu'un grand nombre de traducteurs savent diminuer leur travail : ne peuvent-ils délier le nœud, ils le coupent.

Longin et d'autres rhéteurs ont observé qu'en dérangeant un tour dans une période, ou seulement en y substituant un mot à un autre, on voit s'évanouir la beauté de toute la période, tant sont délicates les beautés dépendantes du tour et de l'harmonie. Quel n'est pas le dérangement que risque d'essuyer une période dans une traduction! Il faut commencer par renverser tout l'édifice, et, avec des matériaux différens, en bâtir un qui ressemble au premier; il faut, en dérangeant un plan, trouver un arrangement semblable.

Un ouvrage dont la traduction enrichit une langue peut être considéré comme des fruits greffés sur un autre arbre; *miratur non sua poma.* Plus ces fruits sont délicats, plus cette greffe demande une main habile.

Les meilleurs écrivains sont, en général, les plus difficiles à traduire. Il ont broyé habilement toutes les couleurs que leur fournissait leur langue, et en ont formé de nouvelles teintes dont ils possédaient seuls le secret; ou ils sont dans le cas de ces musiciens habiles qui tirent de leur instrument des sons tout nouveaux, lesquels tiennent dans l'étonnement.

Une traduction, lorsqu'on y donne les

soins convenables, tient donc en beaucoup d'endroits et par rapport aux beautés de détail d'où dépend en grande partie le succès d'un ouvrage, comme d'une seconde création. Cette pensée, bien loin d'enorgueillir les traducteurs, doit leur inspirer une juste timidité. On sait l'histoire de ce peintre qui, tout grand qu'il était, ne voulut pas toucher avec son pinceau à un tableau de Raphaël, et, par respect pour ce dieu de la peinture, rétablit en pastel ce que le tems y avait endommagé.

Le desir d'abréger m'engage à ne dire qu'un mot sur deux traductions d'Homère. Il y a dans la dissertation de l'abbé Terrasson un chapitre où il veut montrer que madame Dacier a embelli ce poëte. On pourrait en faire un bien plus long en rapportant les endroits où elle a affaibli ses beautés plus qu'il n'est permis à un traducteur. Je rends justice à l'érudition de cette dame : mais on sait qu'en général sa traduction manque de force, de noblesse, d'harmonie, et qu'elle y alonge presque toujours le style d'Homère [1]. Elle a retranché bien des épi-

[1] Voici de courts exemples. « Tu crains toujours de voir « la mort à tes trousses. Un rire qui ne finissait point. Attendre

thètes qui font image, et n'a pas conservé où elle le pouvait la gradation des idées, d'où résulte un si grand effet dans un tableau poétique.

Le tems a fixé le jugement qu'on devait porter de sa traduction. Tous les bons littérateurs se sont réunis à dire que tant qu'il n'en paraîtrait pas d'autre, Homère ne serait pas traduit en français.

La traduction de Pope est certainement l'ouvrage d'un grand poëte; on y reconnaît souvent le génie de l'original. Wood et d'autres critiques habiles y ont desiré plus de fidélité, et lui ont reproché des ornemens qui sentent un peu trop le goût moderne.

« les bras croisés. Donner le croc en jambe. Ce qui est fait « est fait, etc. etc. »

Si elle n'avait signalé son zèle envers ce poëte d'une façon à ne pouvoir s'y méprendre, on croirait quelquefois que son dessein était de le rendre burlesque.

L'ILIADE

D'HOMÈRE.

CHANT PREMIER.

MUSE, chante la colère d'Achille fils de Pélée; cette colère inflexible qui causa tant de malheurs aux grecs, qui précipita dans les enfers les ames généreuses de tant de héros, et livra leurs corps en proie aux chiens dévorans et aux vautours. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter, depuis le moment où se divisèrent par une querelle fatale Agamemnon roi des hommes, et Achille descendant des dieux.

Qui d'entre les immortels excita cette discorde? Le fils de Latone et de Jupiter. Courroucé contre le roi, il répandit une horrible contagion dans l'armée: de tous côtés tombaient les soldats expirans. Atride avait outragé le sacrificateur Chrysès, qui s'était rendu près des vaisseaux des grecs pour dégager sa fille des liens de l'esclavage. Il apportait une immense

rançon, et tenait dans ses mains le sceptre d'or et les bandelettes sacrées d'Apollon qui lance au loin les traits ; il implorait tous les grecs et sur-tout les deux Atrides, chefs de l'armée :

Atrides, et vous, grecs belliqueux, puissent les dieux, habitans des palais de l'olympe, renverser par vos mains la ville de Priam, et vous ramener heureusement dans vos demeures ! Rendez-moi une fille chérie, et recevez cette rançon, si vous craignez le fils de Jupiter, Apollon, qui lance les traits du haut des cieux.

A ces mots tous les grecs témoignent par un murmure favorable, que l'on doit honorer le sacrificateur, et recevoir ses superbes dons. Mais Agamemnon sent au fond du cœur un violent courroux ; il renvoie Chrysès avec fierté, et joint au refus la menace et l'insulte :

Vieillard, que je ne te rencontre plus auprès de ces vaisseaux : garde-toi d'y prolonger ton séjour, ou d'oser y reparaître ; le sceptre et les bandelettes sacrées de ton dieu seraient pour toi une vaine défense. Je ne te rendrai point ma captive ; elle vieillira dans mon palais, au sein d'Argos, loin de sa patrie ; elle y ourdira la trame ; et sera destinée à mon lit. Va, cesse de m'irriter, si tu veux rentrer dans Chryse.

Il dit. Le vieillard obéit, saisi de crainte. Il suivait en silence le rivage de la mer bruyante. Livré tout entier à sa douleur, il adresse de vives plaintes au fils de la blonde Latone :

Dieu qui tiens l'arc d'argent, protecteur de Chryse et de la divine Cilla, puissant roi de Ténédos, divinité de Sminthe, entends ma voix. Si jamais je couronnai ton temple de festons qui te furent agréables, si jamais je fis fumer sur tes autels la graisse des taureaux et des brebis, exauce aujourd'hui ma prière : Que les grecs, frappés de tes traits vengeurs, paient chèrement mes larmes!

Telle fut sa prière, et Apollon l'entendit. Le cœur enflammé de colère, il descend du sommet de l'olympe, portant sur son dos l'arc et le carquois rempli de traits : dans la course inégale du dieu courroucé, ses flèches retentissent sur ses épaules. Il s'avance semblable à la nuit. Il s'arrête non loin des vaisseaux, et lance un trait fatal ; l'arc d'argent rend un son éclatant et terrible. Il atteint d'abord les mulets et les chiens agiles ; mais bientôt tournant la flèche mortelle contre les grecs, il les frappe eux-mêmes : les bûchers nombreux ne cessent d'être allumés. Pendant neuf jours les traits du dieu volent sur l'armée.

Le dixième jour Achille convoque l'assemblée des grecs : Junon lui en inspire le dessein, touchée vivement des calamités de son peuple. Ils s'assemblent ; et dès qu'ils sont réunis, l'impétueux Achille se lève:

Atride, dit-il, c'est maintenant que je crains qu'errants encore sur les mers, nous ne soyons réduits à rentrer avec honte dans notre patrie, si cependant nous pouvons échapper à la mort ; car la guerre et la contagion s'unissent pour dompter les grecs. Mais consultons un augure, ou un sacrificateur, ou même un interprète des songes ; car les songes sont quelquefois envoyés par Jupiter : qu'il nous apprenne la cause de ce grand courroux d'Apollon ; s'il punit la transgression d'un vœu ou le refus de quelque hécatombe ; et si, daignant agréer un sacrifice de victimes choisies, il veut écarter loin de nous la contagion et la mort.

Il s'asssied ; et Calchas, fils de Thestor, et le plus habile de tous les augures, se lève : il connaissait le présent, le passé et l'avenir ; instruit par Apollon, ses oracles ont conduit la flotte des grecs au rivage de Troie. Plein d'ardeur pour leurs intérêts : O grand Achille, dit-il, prince chéri de Jupiter, tu m'ordonnes de révéler le crime dont Apollon poursuit la

vengeance. Je parlerai ; mais promets, jure de me défendre et par tes discours et par ta valeur. Je prévois que je vais irriter un héros fort élevé au-dessus de nous, et que la Grèce entière honore. Un monarque est trop puissant lorsqu'il se courrouce contre un inférieur. Si le jour même de l'offense, il déguise sa colère sous un calme apparent, il la nourrit au fond de son cœur jusqu'à ce qu'il l'ait satisfaite. Considère donc, ô prince, si tu peux me garantir des fureurs du ressentiment.

Parle avec confiance, Calchas, lui répondit Achille, et prononce ton oracle. J'en atteste Apollon, que Jupiter chérit, et que tu implores quand tu nous dévoiles les secrets de l'avenir : nul d'entre les grecs, tant que je vivrai et que mes yeux seront ouverts à la lumière, ne lèvera sur toi près de ces vaisseaux une main impie, dusses-tu accuser Agamemnon même, qui tient maintenant dans l'armée le rang le plus illustre.

Alors le sage Augure s'enhardit. Apollon ne vous accuse, dit-il, ni d'être lents à remplir vos vœux, ni d'épargner le sang des victimes : mais il venge son sacrificateur, qu'Agamemnon n'a pas craint d'outrager ; il ne lui a point rendu sa fille, et il a rejeté la

rançon. Voilà la cause des malheurs qu'Apollon nous envoie et de ceux qu'il nous enverra encore : car apprenez qu'il ne retirera point son bras qui appesantit sur nous le fléau de la contagion, si, sans reçevoir ni rançon ni présent, l'on ne rend à un père chéri, la jeune fille aux yeux d'ébène, et si l'on ne conduit jusque dans Chryse, une hécatombe sacrée. Peut-être alors appaiserons-nous le fils de Latone.

Ayant ainsi parlé, il s'assied. Le héros, fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, se lève saisi de trouble : son sein bouillonne d'une noire fureur; ses yeux sont semblables à la flamme éclatante. Après avoir lancé de terribles regards sur Calchas : Augure sinistre, dit-il, non, tu ne m'as jamais annoncé rien de satisfaisant; tu te plais toujours à nous prédire des infortunes; jamais tu n'as dit une parole ni fait une action qui n'ait été funeste. Aujourd'hui encore, faisant parler les oracles au milieu des grecs, tu prétends qu'Apollon nous accable de ce fléau, parce que j'ai refusé de recevoir la riche rançon de la jeune Chryséis, et que je desire qu'elle me suive dans mon palais. Egale même à Clytemnestre, que j'épousai à la fleur de ses ans, elle ne

lui est point inférieure pour la beauté, le port, l'esprit, et l'industrie de ses mains. Cependant, s'il le faut, je consens à la rendre : je ne balance point quand il s'agit du salut du peuple. Mais préparez-moi aussitôt un autre prix, afin que je ne sois pas le seul des grecs sans récompense ; rien ne serait moins digne de mon rang. Vous en êtes tous les témoins ; le prix qui m'appartient m'est enlevé.

Atride, toi le plus ambitieux et le plus intéressé de tous les mortels, repartit l'impétueux Achille, comment peux-tu exiger de la générosité des grecs un nouveau prix ? Nous ne possédons plus en commun de nombreuses dépouilles ; nous avons distribué celles que nous avons remportées du saccagement des villes ; veux-tu qu'on les rassemble pour un nouveau partage ? Renvoie cette captive, un dieu l'ordonne ; et nous te dédommagerons trois fois et plus encore, si jamais Jupiter nous permet de renverser les superbes murs d'Ilion.

Achille égal aux dieux, répliqua le roi, quelque vaillant que tu sois, ne t'abuse point, tu ne pourras ni me persuader ni me surprendre. Prétends-tu conserver ta récompense, tandis qu'assis tranquillement je me

laisserai dépouiller de la mienne? Tu veux que je rende ma captive! Que les magnanimes grecs me donnent donc un autre prix d'une égale valeur. S'ils le refusent, j'irai moi-même enlever, ravir de force le tien, ou celui d'Ajax, ou celui d'Ulysse; et ceux qui me verront, frémiront d'une rage inutile. Mais renvoyons ce dessein à un autre tems. Lançons à la vaste mer un vaisseau léger, et le couvrant de rameurs, plaçons-y une hécatombe, et faisons y monter la belle Chryséis. Qu'un de nos chefs soit à la tête de ce cortège; que ce soit Ajax, ou Idoménée, ou le divin Ulysse, ou toi-même, Achille, le plus fier de tous les mortels: va, que tes sacrifices appaisent le dieu dont les traits sèment ici l'épouvante.

Alors le héros lui lançant des regards furieux: O mortel plein d'insolence! ô cœur insatiable! s'écrie-t-il, qui des grecs se montrera désormais docile à tes ordres, pour se mettre en marche contre l'ennemi, ou pour l'attaquer? Ce n'est point en haine des braves troyens que je suis venu les combattre; ils ne sont pas coupables envers moi. Jamais ils ne me ravirent ni mes chevaux ni mes génisses; jamais ils ne ravagèrent les fertiles

moissons de l'heureuse Phthie : de nombreuses montagnes hérissées de forêts et la mer bruyante nous séparent. Mais, ô mortel audacieux ! c'est toi que nous avons suivi pour satisfaire tes desirs, pour rétablir par la punition des troyens la gloire de Ménélas et la tienne, homme insolent : et tu n'en es point touché, tu n'en conçois que du mépris, et tu m'oses menacer de venir toi-même m'arracher le prix que je méritai par tant de combats, et que me donnèrent les fils de la Grèce ! Jamais, quand nous ravageons quelque ville ennemie, je ne reçois un prix égal au tien. C'est mon bras qui soutient le plus grand poids de la guerre : s'il se fait un partage des dépouilles, c'est à toi qu'on présente les prix les plus distingués ; moi, je me rends vers mes tentes avec une récompense légère que j'ai reçue sans murmure, après m'être fatigué dans les batailles. Mais je pars et vais dans Phthie ; il m'est beaucoup plus honorable de m'en retourner avec mes vaisseaux au sein de mes demeures. Je ne crois pas qu'après m'avoir déshonoré en ces lieux, tu t'enrichisses encore d'immenses dépouilles.

Fuis, dit Agamemnon, le roi des hommes ; fuis, si ton cœur n'aspire qu'à la fuite : je ne te

supplie point de rester ici en ma faveur; assez d'autres sont près de moi, qui s'intéresseront à ma gloire, et sur-tout j'ai l'appui du grand Jupiter. De tous les rois qu'il éleva, tu m'es le plus odieux; tu ne respires toujours que discordes, que guerres, que combats. Si tu as tant de valeur, ne sont-ce pas les dieux qui te l'ont donnée? Fuis en ton pays avec tes compagnons et tes vaisseaux, règne sur tes phthiotes. Je ne fais aucun cas de toi; peu m'importe que tu sois irrité, et je te brave encore par cette menace : Puisqu'Apollon m'enlève Chryséis, que je renverrai sur un de mes vaisseaux, escortée de mes compagnons, j'irai moi-même arracher de ta tente la belle Briséis, ce prix de ton courage. Tu sauras que je suis au-dessus de toi, et combien l'on doit craindre de s'égaler a moi et d'insulter à ma puissance.

Il dit. Achille frémit de fureur : il délibère dans son sein agité d'un courroux féroce s'il s'armera du glaive acéré suspendu à son flanc, pour écarter les amis du roi et pour l'immoler, ou s'il doit calmer et réprimer ce transport. Tandis que, flottant dans l'irrésolution, il tirait le glaive formidable, Minerve se précipite des cieux, envoyée par Junon, qui les

chérit tous deux et s'intéresse à leur sort. Elle se tient derrière Achille; et ne se montrant qu'à lui, elle saisit la blonde chevelure du héros. Achille, frappé de surprise, se retourne, et reconnaît Pallas, dont les yeux brillaient d'un éclat terrible. Fille de Jupiter, dit rapidement le guerrier, pourquoi viens-tu dans ces lieux? Est-ce pour me voir outrager par le fils d'Atrée? Mais je te le déclare, et ce que je dis s'accomplira, il perdra dès l'instant le jour, victime de son insolence.

Je viens des cieux, répondit la déesse, pour appaiser ton courroux, si tu veux m'écouter. L'auguste Junon, qui vous chérit tous deux, m'ordonne de descendre sur la terre. Réprime cette fureur; qu'elle éclate en reproches, puisque tu ne pourras la vaincre; mais n'arme pas ta main de ton épée. Un jour (cette parole est infaillible), tu recevras en réparation de cette insulte, les plus grands honneurs et les dons les plus superbes. Retiens donc ta colère, et obéis.

Déesse, dit le fier Achille, il faut respecter vos lois, quelque violent que soit mon courroux; la Sagesse l'ordonne. Quiconque obéit aux dieux est sûr d'en être écouté à son tour. Il dit; et, docile à l'ordre de Minerve, il porte

sur la garde d'argent sa main guerrière, et repousse dans le fourreau le glaive terrible. La déesse revole vers l'olympe, et rejoint au palais de Jupiter la troupe des immortels. Achille aussitôt, ne pouvant étouffer sa colère, adresse au fils d'Atrée ces paroles outrageantes :

O toi dont l'ivresse trouble la raison, qui as l'œil impudent du dogue, mais le cœur de la biche timide, non, tu n'eus jamais le courage de t'armer avec les troupes pour le combat, ni de te placer en embuscade avec les plus illustres chefs de l'armée ; tu craindrais d'y trouver la mort. Il t'est sans doute plus facile de dépouiller de sa récompense dans le vaste camp des grecs celui qui ose te contredire. Roi qui dévores tes peuples, si tu ne commandais à des lâches, ce serait là ta dernière insolence. Mais je te le déclare, et j'en fais un serment terrible, je jure par ce sceptre, qui, séparé de son tronc sur les montagnes, dépouillé par le fer de son feuillage, ne poussera plus de rameaux et ne fleurira plus, mais que portent maintenant dans leurs mains les juges de la Grèce, gardiens sacrés des lois de Jupiter, serment terrible pour toi; je jure qu'un jour tous les grecs desire-

ront la présence d'Achille ; tu ne pourras, quoique pénétré de douleur, les secourir quand ils tomberont en foule expirans sous les coups du furieux Hector. Alors, livré à d'inutiles remords, tu déchireras ton cœur, désespéré d'avoir couvert d'ignominie le plus vaillant des grecs.

Ainsi parle Achille; et il jette à terre son sceptre brillant, et s'assied. Agamemnon de son côté frémissait de rage, quand se lève l'éloquent Nestor, orateur harmonieux des pyliens qu'il gouverne. Les paroles plus douces que le miel coulaient de ses lèvres. Déjà il a vu disparaître deux races qui naquirent et furent nourries avec lui dans l'heureuse Pylos, et maintenant il règne sur la troisième génération. C'est lui qui, s'intéressant au salut de l'armée, prend la parole.

Dieux immortels ! s'écrie-t-il, quel deuil va régner dans la Grèce ! que Priam, que ses fils vont se réjouir ! et combien les troyens triompheront, si la renommée leur apprend les dissensions où vous vous livrez, vous, les plus sages et les plus vaillans des grecs ! Mais écoutez mes avis, vous qui tous deux êtes plus jeunes que moi. J'ai autrefois vécu parmi des guerriers plus fameux que vous encore, et

dans aucune occasion ils ne m'ont dédaigné. Non, jamais je n'ai vu ni ne verrai des hommes tels que Pirithoüs, Dryante chef des peuples, Cénée, Exadius, le divin Polyphême et le fils d'Egée, Thésée, semblable aux immortels. C'étaient les plus vaillans hommes qu'ait nourris la terre : ils combattirent de formidables ennemis, les centaures, habitans des montagnes, et les exterminèrent par des coups terribles. C'est au milieu de ces hommes que j'ai vécu; ils m'avaient appelé de la terre lointaine de Pylos; et je combattais parmi eux selon mes forces. Nul d'entre les mortels qui couvrent maintenant la face de la terre, n'eût osé mesurer avec eux son courage; cependant ils recevaient mes conseils, ils m'écoutaient. Vous donc aussi, puisqu'il est si utile d'écouter, montrez-vous dociles à ma voix. Agamemnon, quel que soit ton rang, n'enlève point la captive à ce chef, laisse entre ses mains un prix que lui donnèrent les grecs. Et toi, Achille, n'entre point en contestation avec le roi; jamais roi que Jupiter décora du sceptre et combla d'honneurs, ne jouit d'une semblable gloire. Si tu es vaillant, et si tu as pour mère une déesse, il a plus de pouvoir et règne sur un grand nombre de peuples.

Agamemnon, calme ce transport; et je vais prier Achille de se modérer : il est, tu le sais, pour tous les grecs, un puissant rempart dans les funestes champs de la guerre.

Oui, vieillard, répond Atride, tu n'as rien dit qui ne soit conforme à l'équité : mais cet homme veut être au-dessus de tous les grecs; il veut les gouverner tous, régner sur tous, prescrire des lois à tous; ce que certainement il n'exécutera pas. Si les dieux ont fait de lui un guerrier, croit-il tenir d'eux le droit de proférer des paroles outrageantes?

Je serais, interrompit Achille, le plus rampant, le plus vil de tous les mortels, si je te cédais en toute occasion, et à chaque mot qui sort de ta bouche. Impose ces lois à d'autres, non à moi; car je ne me sens pas disposé à t'obéir. Je n'ajoute plus qu'une parole, grave-la dans ton cœur. Mon bras ne combattra point pour cette captive, ni contre toi, ni contre quelque autre, puisque vous me dépouillez de vos dons. Quant aux autres biens que je possède près de mes vaisseaux, tu ne pourras les ravir malgré moi : ose le tenter, afin que les grecs en voient les suites; à l'instant ton sang coulera le long de ma lance.

Après ces violens débats, ils se lèvent et

rompent l'assemblée. Achille se rend vers ses tentes, accompagné de Patrocle et des siens. Cependant Agamemnon fait lancer à la mer un vaisseau rapide, il y envoie vingt rameurs, il y fait monter l'hécatombe, et conduisant la belle Chryséis, il la place dans le navire; le prudent Ulysse y entre, comme chef de l'ambassade. S'étant embarqués, ils fendaient les plaines liquides. Agamemnon ordonne aussitôt aux peuples de se purifier; ils se purifient, et jettent l'eau lustrale dans la mer. Ils immolent au dieu du jour des hécatombes choisies de taureaux et de chèvres, près de la rive de l'indomptable Océan : la graisse des victimes s'élève jusqu'au ciel en tourbillons de fumée.

Pendant que l'armée s'occupait de ces soins, Agamemnon n'oubliant pas la menace qu'il venait d'adresser au fils de Pélée, appelle Talthybius et Eurybate, ses hérauts et ses ministres fidèles. Allez, leur dit-il, dans la tente d'Achille; et saisissant la jeune Briséis, amenez-la dans ces lieux. S'il refuse de la livrer, j'irai l'enlever moi-même, accompagné d'une troupe nombreuse, insulte qui lui sera plus sensible. Il dit, et joint à ces paroles de plus fortes menaces.

Ils marchaient à regret le long du rivage

de la mer : ils arrivent près des vaisseaux des Phthiotes, et trouvent ce guerrier assis devant sa tente. Leur aspect irrite le fils de Pélée : troublés et remplis de vénération pour ce roi, ils s'arrêtaient et n'osaient lui adresser la parole. Mais il s'en aperçoit, et leur dit :

Je vous salue, hérauts, ministres de Jupiter et des hommes : approchez; ce n'est point vous qui êtes coupables envers moi, mais Agamemnon qui vous envoie pour ravir la jeune Briséis. Va, généreux Patrocle, fais-la sortir, et remets-la entre leurs mains; qu'ils l'emmènent. O hérauts ! vous serez vous-mêmes mes témoins devant les dieux, devant les mortels et devant ce roi barbare, si jamais l'on a besoin de ma présence pour garantir les grecs des plus affreux malheurs. — Une aveugle fureur l'entraîne à sa perte; il ne songe ni au passé ni à l'avenir, et peu lui importe d'assurer le salut des grecs dans les combats qu'ils vont livrer près de leurs vaisseaux.

Il dit. Patrocle obéit à l'ordre de son ami; il conduit hors de la tente la belle Briséis, et la remet aux hérauts qui l'emmènent. Ils reprennent leur route le long des vaisseaux des grecs. La jeune captive les suivait à regret.

Mais Achille, versant des larmes, s'assied

à l'écart et loin de ses compagnons, sur le rivage de la mer écumeuse : il fixe les yeux sur le noir océan ; et, tendant les bras, il invoque à haute voix sa mère chérie : O ma mère, puisque tu m'as donné une vie dont la durée est si courte, le dieu de l'olympe, Jupiter, qui fait gronder le tonnerre, devait au moins m'accorder de la gloire : maintenant il me laisse sans honneur ; le fils d'Atrée, le fier Agamemnon, m'a outragé ; il vient de me ravir et possède le prix de mes travaux.

Il dit, en répandant des larmes. Sa mère vénérable l'entendit, assise au fond de la mer près du vieux Nérée. Soudain, semblable à une vapeur légère, elle s'élève sur les flots blanchissans, s'assied à côté de son fils, le caresse de sa main divine, lui parle et l'interroge. Mon fils, quoi ! tu verses des larmes ! Quelle affliction a pénétré dans ton ame ? Parle, ne déguise rien ; que je sache comme toi le sujet de ta douleur.

Achille poussant un profond soupir : Tu le sais, répondit-il ; te raconterai-je ce que tu ne peux ignorer ? Arrivés devant Thèbes, ville sacrée d'Eétion, nous la ravageons et conduisons ici tout le butin ; les grecs en font un partage fidèle, et choisissent pour

Atride la belle Chryséis. Bientôt Chrysès, sacrificateur d'Apollon, vient dans notre camp pour dégager sa fille des liens de l'esclavage; il apporte une immense rançon, et tient dans ses mains les bandelettes sacrées d'Apollon et son sceptre d'or; il implore tous les grecs, sur-tout les deux Atrides, chefs de l'armée. Tous les grecs témoignent par un murmure favorable que l'on doit honorer le sacrificateur et recevoir la rançon. Mais Atride, outré de courroux, le renvoie avec dureté, et joint au refus la menace et l'insulte. Le vieillard irrité se retire. Apollon, qui le chérit, écoute sa prière : il lance le trait fatal; les morts sont entassés; les flèches du dieu volent de toutes parts sur l'armée nombreuse des grecs. Un habile augure nous fait connaître les oracles d'Apollon : moi le premier j'exhorte l'assemblée à fléchir la divinité. Aussitôt la fureur s'empare d'Atride; il se lève, il m'adresse une menace insolente, et qu'il vient d'exécuter. Un vaisseau rapide ramène la captive à Chryse, et porte des offrandes au dieu du jour. Des hérauts, à cet instant même, sont venus enlever dans ma tente cette jeune Briséis que me donnèrent les grecs. Mais toi, si tu le peux, défends ton fils. Monte vers

l'olympe; et si jamais tu fus agréable à Jupiter, soit par tes discours, soit par tes actions, veuille l'implorer en ce jour. Dans le palais de mon père je t'ai souvent entendue te glorifier d'avoir, seule des immortels, écarté le plus terrible malheur du dieu des noires nuées, quand tous les habitans de l'olympe, ayant à leur tête Junon, Neptune et Pallas, se réunirent pour l'enchaîner et le vaincre. Tu courus aussitôt, déesse, le secourir, appelant sur le haut olympe le géant aux cent bras, que les dieux nomment Briarée, et les mortels Egéon, et qui est plus puissant que Neptune même dont il tient le jour: fier de sa gloire, il s'assit auprès du trône de Jupiter; et tous les dieux, saisis de terreur, renoncèrent à leurs desseins. Parais aujourd'hui, et lui rappelant ce service, embrasse ses genoux; qu'il protège les troyens et poursuive les grecs expirans jusque dans leurs vaisseaux et sur l'onde; qu'ainsi tous jouissent de la sagesse de leur roi, et que le puissant Atride reconnaisse quelle a été sa fureur en déshonorant le plus valeureux des grecs.

Thétis verse des pleurs. O mon fils! répond-elle, pourquoi t'ai-je élevé après t'avoir mis au jour par une destinée fatale? Plût au

ciel que sur ce rivage tu n'eusses point de larmes à répandre et que tu fusses exempt d'infortunes, puisque ta carrière n'est pas longue, et qu'elle est réduite à si peu de jours ! Maintenant ta vie est à-la-fois la plus courte et la plus malheureuse : c'est par une destinée fatale que je te donnai la naissance. Mais je vais sur les sommets brillans de l'olympe me plaindre de cette insulte au dieu qui lance le tonnerre : peut-être voudra-t-il m'écouter. Toi cependant, demeure auprès de tes vaisseaux, fais sentir ton courroux aux grecs, et disparais des combats. Hier, suivi de tous les dieux, Jupiter se rendit aux extrémités de l'océan, chez les habitans vertueux de l'Ethiopie, pour assister à leurs fêtes. Le douzième jour il remontera dans l'olympe; et alors j'entre dans son palais éternel, j'embrasse ses genoux, et je me flatte de le persuader. En finissant ces mots elle s'éloigne, et laisse sur le rivage le héros irrité : il se peignait encore la belle Briséis, ravie par la violence d'Atride.

Cependant Ulysse et ses compagnons touchent aux bords de Chryse, conduisant l'hécatombe sacrée. Lorsqu'ils sont entrés dans la profonde enceinte du port, ils plient les voiles,

les posent au fond du navire, abaissent promptement le mât soutenu par les cables, abordent à force de rames, jettent les ancres et attachent le vaisseau. Ils descendent sur le rivage de la mer; l'hécatombe les suit, et Chryséis descend du navire qui fendit les ondes. Le sage Ulysse la conduit d'abord à l'autel; et la remettant entre les mains d'un père chéri : O Chrysès, dit-il, Agamemnon le roi des hommes m'a ordonné de te ramener ta fille, et d'offrir en faveur des grecs au fils de Latone cette hécatombe sacrée, pour appaiser ce dieu dont les traits nous ont coûté tant de soupirs. En disant ces mots il la met dans les bras du vieillard, qui reçoit avec transport sa fille chérie. Ils rangent aussitôt l'hécatombe autour du superbe autel; ils versent sur leurs mains une eau pure, et prennent l'orge sacrée. Chrysès cependant, les bras levés vers le ciel, prie à haute voix :

Entends-moi, dieu qui lances la flèche argentée, protecteur de Chryse et de la divine Cilla, puissant roi de Ténédos! déjà tu as écouté ma prière, et vengeant ma gloire, tu as puni avec éclat le peuple des grecs; maintenant veuille exaucer encore mes vœux : détourne loin des grecs la contagion funeste.

Il dit, et Apollon l'écouta. Après qu'ils l'ont invoqué, et répandu l'orge sacrée, ils lèvent la tête des taureaux vers le ciel, les égorgent, les dépouillent, séparant les parties consacrées aux dieux; deux fois elles sont couvertes de graisse et des lambeaux sanglans des victimes. Le vieillard allume l'offrande sur des rameaux, et fait des libations d'un vin couleur de pourpre. Des jeunes gens à côté de lui tenaient de longs dards dans leurs mains. Dès que l'offrande est consumée, et qu'ils ont goûté des entrailles, ils partagent le reste des victimes, en couvrent les dards, les présentent avec soin aux flammes, et les retirent. Tout étant prêt, ils s'abandonnent à la joie du festin, et participent tous également à l'abondance. Lorsqu'ils ont contenté la faim et la soif, des jeunes gens remplissent les coupes; et, après avoir commencé les libations, ils les portent aux assistans.

Cependant les grecs appaisaient Apollon par des chants prolongés jusqu'à la fin du jour; ils entonnent l'hymne de ce dieu, et célèbrent celui qui lance le trait rapide du haut des cieux : il se plaisait à les entendre. Quand le soleil a fini sa carrière, et que les ténèbres se répandent, ils s'endorment auprès

de leur vaisseau; et, dès que paraît la matinale aurore aux doigts de rose, ils retournent vers l'armée des grecs. Apollon désarmé fait souffler un vent favorable : ils élèvent le mât, déploient les voiles blanchissantes ; le vent enfle les voiles; les vagues émues retentissent avec grand bruit autour du navire dans son essor; il vole sur les flots en sillonnant sa route. Arrivés au camp des grecs, ils tirent le vaisseau sur les sables du rivage; et le plaçant sur de longs rouleaux, ils se dispersent parmi les tentes.

Cependant le divin fils de Pélée, le vaillant Achille, assis auprès de ses vaisseaux, nourrissait sa colère. Il n'allait plus chercher la gloire, ni dans les conseils, ni dans les combats; mais, toujours enfermé dans sa tente, il consumait son cœur de tristesse, et il ne soupirait qu'après les cris belliqueux et les alarmes.

La douzième aurore se montrait, et tous les immortels rentraient dans les cieux : Jupiter était à leur tête. Thétis n'oublia pas le soin que son fils lui avait confié : elle sortit des flots de la mer, et, dès le point du jour, s'éleva dans l'espace immense du ciel sur l'olympe. Elle trouva celui dont l'œil parcourt

l'univers, le fils de Saturne, assis loin des autres dieux sur le plus haut des nombreux sommets de la montagne. Elle parut devant lui, et d'une main embrassant ses genoux, et portant l'autre au menton de Jupiter, elle implora le monarque en ces mots :

Jupiter, père souverain, si jamais entre les immortels je te fus utile, soit par mes discours, soit par mes actions, exauce aujourd'hui ma prière. Honore en ma faveur un fils qui de tous les guerriers doit arriver le plus rapidement aux bornes de la vie. Et cependant Agamemnon l'outrage; ravisseur du prix de ses travaux, il le possède. Mais toi, dieu de l'olympe, puissant Jupiter, fais éclater sa gloire; donne la victoire aux troyens, jusqu'à ce que les grecs viennent rendre hommage à mon fils.

Elle parla ainsi. Le dieu qui commande aux nuées ne lui répondait point; il demeura dans un long silence. Thétis tenant toujours ses genoux embrassés, et l'implorant avec plus d'ardeur : Ne tarde point, dit-elle, à m'accorder cette grace et à m'en donner un signe certain, ou à me la refuser; nulle crainte ne peut te retenir : que je sache si de toutes les déesses je dois être la plus méprisée.

Alors le dieu du tonnerre tirant de son sein un profond soupir : Que de maux, dit-il, vont naître dans l'olympe ! quelles discordes ne vas-tu pas allumer entre moi et mon épouse, qui ne manquera pas d'exciter mon courroux ! Elle ne cesse d'éclater contre moi en présence des dieux, et m'accuse de favoriser les troyens dans les combats. Mais dérobe-toi promptement de ces lieux, avant qu'elle t'aperçoive. Je te promets de satisfaire tes desirs : et, pour t'en convaincre, je t'accorde le signe de ma tête sacrée, gage le plus révéré des dieux ; car il n'est pas en mon pouvoir de révoquer ni de démentir les promesses scellées du signe de ma tête sacrée.

Ainsi dit le fils de Saturne, et il baisse ses noirs sourcils. La divine chevelure s'agite sur la tête immortelle du monarque ; le vaste olympe tremble. Après cet entretien, les deux divinités se séparent. Thétis, du haut de l'olympe éblouissant, s'élance dans la mer profonde. Jupiter rentre dans son palais : tous les dieux à-la-fois se lèvent pour aller recevoir leur père : nul n'ose attendre son arrivée ; ils vont tous au-devant de ses pas. Il s'assied sur son trône.

Jupiter n'avait pu se dérober aux regards

de Junon; elle l'avait vu s'entretenir avec la fille du vieux Nérée, Thétis aux pieds d'albâtre, et elle lui adressa bientôt ces reproches amers :

Epoux artificieux, qui d'entre les immortels est venu t'implorer en secret? Tu te plais toujours à tramer loin de moi des complots mystérieux, et jamais tu ne me fis connaître un seul de tes desseins.

Junon, répondit le père des dieux et des hommes, n'espère pas de pénétrer toutes mes pensées : l'épouse même de Jupiter ne saurait toujours les sonder. Jamais je ne te cachai ce qu'il t'est permis de connaître, et nul des dieux ni des mortels n'est admis avant toi à cette confidence. Quant aux desseins dont je m'occupe loin de tous les dieux, qu'ils ne soient point l'objet de tes questions, et ne cherche point à les approfondir.

Fils terrible de Saturne, répartit Junon à l'œil majestueux, quelle parole as-tu prononcée! On ne m'a pas vu souvent t'interroger, ni vouloir approfondir tes desseins, et tu formes sans obstacle telle entreprise qu'il te plaît. Mais combien je crains que la fille du vieux Nérée, Thétis, ne t'ait séduit par ses artifices! car dès l'aurore elle a paru en ta

présence, et elle a embrassé tes genoux. Sans doute tu lui a promis d'honorer Achille, et d'abattre les grecs en foule auprès de leurs vaisseaux.

Audacieuse déesse, dit alors le maître des nues, tu te livres toujours aux soupçons, et je ne puis me dérober à tes regards. Mais tes efforts seront inutiles; et, ce qui comblera ton désespoir, tu ne feras que t'éloigner de mon cœur. Si j'ai formé le dessein que tu crois pénétrer, rien ne pourra m'empêcher de l'accomplir. Demeure en silence; sois soumise à mes lois: ou crains que tous les dieux qui sont dans l'olympe, s'ils accourent à ton secours, ne puissent te défendre quand mon bras invincible t'accablera.

Il dit. Junon, saisie de crainte, demeure en silence, et dompte son cœur impérieux: tous les dieux gémissent dans le palais de Jupiter: lorsque l'industrieux Vulcain prend la parole, et cherche à dissiper la douleur de Junon, sa mère chérie:

Que de maux funestes vont éclore, si pour l'amour des mortels vous vous livrez à ces dissentions, si vous introduisez le tumulte et la discorde parmi les dieux! les doux plaisirs des festins disparaîtront, et le mal va triom-

pher. J'exhorte ma mère, encore qu'elle ait assez de prudence, à calmer Jupiter notre père chéri, de peur qu'il ne renouvelle son courroux, et ne trouble nos fêtes : car si ce dieu, qui lance le tonnerre du haut de l'olympe, veut précipiter les immortels de leurs trônes — nul n'égale sa puissance. Mais essaie de le fléchir par des paroles soumises, et nous reconnaîtrons bientôt en lui le maître dont l'olympe adore le doux empire.

En disant ces mots, il s'élance de son trône, et présente à sa mère une coupe profonde. Ma mère, dit-il, supporte ta disgrace, et renferme ta tristesse au fond du cœur; crains d'éprouver aux yeux d'un fils qui t'aime un traitement rigoureux : je ne pourrais alors, malgré ma douleur, te secourir ; car c'est en vain qu'on résiste à Jupiter. Je l'éprouvai, lorsque volant vers toi pour te défendre, il me saisit, et me précipita du seuil céleste. Je roulai tout le jour dans les airs, et au même tems que le soleil eut fini sa course, je tombai dans Lemnos, n'ayant qu'un souffle de vie : de pauvres mortels, les sinthiens, me reçurent dans ma chûte.

A ce discours Junon sourit : elle étend un bras d'albâtre, et reçoit la coupe des mains

de son fils en renouvelant ce doux sourire. Cependant Vulcain présente à tous les dieux, selon leur rang, le divin nectar qu'il puise dans une urne profonde : comme ils le voient s'agiter et courir de tous côtés dans le palais, ils font retentir la voûte fortunée, d'un rire éclatant et prolongé. Ils se livrent ainsi au festin jusqu'au coucher de l'astre du jour; tous participent également à l'abondance, prêtent l'oreille aux sons de la lyre divine qui était dans les mains d'Apollon, et aux accens des muses, qui tour-à-tour faisaient entendre leurs voix harmonieuses. Dès que la lumière brillante du soleil a disparu, ils vont chercher le repos dans les palais que Vulcain avait construits à chacun d'eux avec une savante industrie. Le dieu qui tonne sur l'olympe se rend dans ce lieu où il ferme la paupière quand le doux sommeil vient le trouver : là, montant sur sa couche, il s'endort; et Junon, qui siége dans les cieux sur un trône d'or, se place à côté de lui, et se livre au repos.

FIN DU CHANT PREMIER.

REMARQUES

SUR

L'ILIADE.

Mon but, dans ces remarques, est plus de m'attacher à faire sentir quelques-unes des beautés d'Homère, que de m'engager dans des discussions d'une critique sèche, où d'ailleurs l'on ne pourrait que répéter. Je me propose d'être court, de peur d'ennuyer; et, me reposant sur la sagacité des lecteurs, je passerai bien des choses sous silence. Je rapporterai de tems en tems, par voie d'extrait, des remarques, soit des anciens, soit de quelques modernes, tels que Pope, Ernesti et madame Dacier; et j'aurai soin, chaque fois, de les nommer.

CHANT PREMIER.

(Page 81. Muse, etc.)

Que l'on compare à ce début celui de Lucain ou de Stace, et l'on sentira mieux combien Horace et Quintilien ont eu raison de présenter celui d'Homère comme un excellent modèle de simplicité.

Il est assez remarquable que, dans l'Iliade et l'Odyssée, l'exposition se trouve confondue avec l'invocation, tandis que Virgile et presque tous les poëtes suivans les ont séparées. Homère, en exposant son sujet, commence d'abord par invoquer sa muse. Sans vouloir

blâmer les autres poëtes, il faut avouer qu'il y a plus de feu dans ce début d'Homère. Les autres poëtes parlent d'abord en leur propre nom, et leurs premiers vers ne sont pas censés être inspirés, puisqu'ils appellent ensuite une muse à leur secours. Milton, ce grand admirateur d'Homère, l'imite dans sa manière de débuter :

Of man's first disobedience . . . . . .
Sing, heav'nly muse.

Les poëtes ont mis toujours plus de pompe dans ces sortes d'invocations, comme s'ils avaient toujours eu plus de raisons de se défier de leur génie et du peu de succès de leur prière. Rien de plus simple que celles d'Homère et de Virgile. Ces poëtes parlent avec confiance et une sorte de grandeur à leur muse; ils l'appellent, et semblent lui prescrire le sujet de leurs chants, comme étant sûrs de son inspiration.

Homère a emprunté le premier vers de l'Iliade d'un poëme d'Orphée :

Μῆνιν ἄειδε, θεὰ, Δημήτιρος ἀγλαοκάρπου.

On assure qu'il a profité ainsi de plusieurs vers d'Orphée et de Musée. Ce n'est donc qu'une admiration superstitieuse qui a voulu persuader qu'il avait été dénué de tout modèle. Dans ces tems, les poëtes n'étaient pas si délicats sur le point d'honneur : Homère ne se fait pas de peine d'emprunter un vers dès le début de son poëme : Hésiode lui en emprunte quelquefois jusqu'à quatre ou cinq de suite. On peut remarquer la bonne foi

de ces poëtes : plusieurs, depuis, ont déguisé leurs plagiats.

Une traduction prend quelque teinture du génie de la nation à laquelle on veut faire adopter un auteur. On voit percer, dès les premiers vers de la traduction de Pope, cette teinte un peu sombre et ce caractère de fierté qui constituent le génie des anglais. Pope ajoute aux pensées d'Homère plusieurs épithètes, telles que GLOOMY, DEVOURING, HUNGRY, NAKED, qui servent à rembrunir le tableau. La cadence du vers hexamètre dans Homère est plus majestueuse, tant par sa longueur que par la nature du mètre, que la cadence des vers de Pope, qui sont décasyllabes : cette marche plus ou moins brusque peut donner quelqu'indice du génie et du caractère d'une nation. Il y a un peu d'enflure dans ce vers de Pope :

And heap'd the camp with mountains of the dead.

Ὀλίζοντο δὲ λαοὶ.

(*Ibid.* D'Achille fils de Pélée.)

Ces épithètes, que nous retrouvons aussi dans le écrivains sacrés, étaient ou une marque de considération, ou servaient à distinguer les familles; il faut peut-être aussi en chercher la source dans le respect que les anciens avaient pour leurs pères. Aujourd'hui encore subsiste, en Russie, l'usage de joindre, comme une marque de considération, le nom du père à celui du fils.

(*Ibid.* Précipita dans les enfers.)

Virgile, livre VI, dit : *Lucemque perosi, projecere animas.* Suivant Clarke, προϊαψειν emporte l'idée d'une mort prématurée : *Untimely slain*, dit Pope. Ernesti, qui combat ce sentiment, en alléguant le vers 190 du cinquième chant de l'Iliade, où προιάπτειν ne signifie que ἱέναι, observe que les savans sont trop sujets à donner quelqu'emphase aux prépositions dans les mots composés.

(*Ibid.* Qui d'entre les immortels.)

Il y a beaucoup de feu dans ce tour. Le poëte interroge sa muse, et il répond ensuite, inspiré par elle.

(Page 82. Les bandelettes sacrées.)

Elles entouraient le sceptre.

(*Ibid.* Je ne te rendrai point ma captive.)

Agamemnon ne nomme pas ici Chryséis, c'est quelquefois le propre des passions de ne désigner que d'une manière imparfaite l'objet dont on est fortement occupé ; on parle à demi-mot, parce qu'on se comprend assez, et qu'on sent plus qu'on ne parle : Τήν δ' ἐγὼ οὐ λύσω. J'ai traduit MA CAPTIVE, parce que le génie de notre langue demande plus de clarté. Ce sont là des beautés délicates sur lesquelles on coule très-légèrement ; mais vous trouvez toujours dans Homère le langage de la nature.

(Page 83. Il suivait en silence le rivage de la mer bruyante.)

On admire avec raison cette peinture : on voit ce père, l'œil morne, concentré dans sa douleur; le bruit des flots contraste avec son silence. Madame Dacier retranche cette épithète si pittoresque; elle traduit : « Plongé dans une profonde tristesse, il s'en alla le long « du rivage de la mer. » Sans parler de ce tour familier, brusque, et où s'évanouit toute la peinture (il s'en alla), vous ne retrouvez ici ni le silence éloquent du prêtre, ni le tumulte de la mer.

(*Ibid.* Dans la course inégale.)

On a fait sentir que la beauté de cette peinture consiste, en partie, dans la course inégale de ce dieu, qui fait retentir ses flèches.

(*Ibid.* Il s'avance semblable à la nuit.)

Toute cette description est une allégorie de la peste. Pendant ce fléau, qui vient de la corruption de l'air, le soleil n'a pas une lumière pure et claire. Les animaux, sur-tout les mulets et les chiens, sont les premiers infectés de cette corruption, à cause de la subtilité de leur odorat. (Madame Dacier).

(*Ibid.* Mais bientôt tournant la flèche mortelle contre les grecs, il les frappe eux-mêmes.)

Le mot βάλλ', FRAPPE, par lequel Homère enjambe

sur le vers suivant et qui termine sa phrase, fixe l'esprit sur cet objet : on voit Apollon qui frappe.

(Page 84. C'est maintenant que je crains.)

Ce début d'Achille, qui est très-naturel, fait allusion à la longueur de ce siége et au dessein qu'eurent sans doute plus d'une fois les grecs de l'abandonner.

Plutarque pense qu'Achille ayant été instruit par Chiron dans l'art de la médecine, il convenait que ce fût lui qui assemblât le conseil en cette occasion. Mais, comme il ne propose aucun remède, sinon d'interroger un sacrificateur ou un devin, la remarque est trop subtile. Le but d'Achille est, ainsi que l'a montré Denys d'Halicarnasse, de faire regarder Agamemnon comme la cause de tous les malheurs des grecs.

(Page 85. Qui tient maintenant dans l'armée le rang le plus illustre.)

Voyez la note d'Ernesti, dans son édition d'Homère.

(Page 86. Aux yeux d'ébène.)

Les grecs, selon le rapport de M. Guys, font encore beaucoup de cas des yeux noirs. J'ai conservé l'épithète, ainsi que Pope, BLACK-EY'D MAID.

(*Ibid.* Agamemnon se lève, saisi de trouble.)

J'ai conservé la chute de cette phrase, qui, dans Homère, est encore un de ces enjambemens dont je viens de parler, et qui rendent le tableau plus pittoresque, sur-tout ici où la colère et le trouble empêchent

d'abord Agamemnon d'éclater. Je remarque une fois pour toutes que ces sortes de beautés, qui, pour être délicates, sont néanmoins très-réelles, ne se retrouvent ni dans la traduction de Pope, ni dans celle de madame Dacier.

Je comparerai quelquefois la traduction de cette dame à la mienne, et j'aurai soin de choisir des morceaux propres à faire connaître en même-tems les beautés d'Homère. Voici la manière dont elle a rendu tout ce tableau qui est si frappant : « Et Agamemnon, « outré de colère de ce qu'il venait d'entendre, le cœur « rempli de fureur et les yeux étincelans, se leva, et « jetant de terribles regards sur Calchas.....» Chacun de ces traits est rendu faiblement ; mais, de plus, ils sont ici réunis comme en masse. Dans Homère ils sont détachés ; et par là ils frappent davantage, et marquent bien mieux l'embarras, le trouble et la fureur d'Agamemnon, qui d'abord l'empêchent de parler. « Le héros « fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, se lève, saisi « de trouble : son sein bouillonne d'une noire fureur ; « ses yeux sont semblables à la flamme éclatante. « Après avoir lancé de terribles regards sur Calchas....»

(*Ibid.* Tu ne m'as jamais annoncé rien de satisfaisant.)

Quoi de plus ordinaire, dans les reproches et le courroux, que de répéter les mêmes choses de différentes manières, sur-tout lorsqu'on est coupable, et qu'on ne peut aisément pallier une mauvaise action? Vous ne trouverez guère que dans Homère cette imitation frappante de la nature.

(Page 88. O mortel plein d'insolence.)

Riccius, dans ses dissertations sur Homère, dit qu'en général les traductions latines ont rendu trop littéralement les injures qui se trouvent dans l'Iliade et l'Odyssée. Cela se peut : il est fort probable que κύνεσσι ne réveillait pas à la lettre l'idée de sa racine. Mais que dirons-nous de l'injure de CHIEN, κύον, assez fréquente dans l'Iliade? Choquait-elle moins les grecs, à cause de l'attachement particulier qu'ils avaient pour cet animal? On pourrait le croire; il est dit dans l'Odyssée que Télémaque n'était pas seul, parce qu'il avait avec lui ses deux chiens. Quand même on ne prendrait pas toutes ces injures à la lettre, elles seraient encore assez fortes : les anciens exprimaient tout ce qu'ils sentaient; et, comme l'observe M. Guys, « les orateurs « grecs n'étaient pas plus polis dans leurs disputes, que « les héros et les dieux d'Homère. »

(*Ibid.* Ce n'est point en haine.)

On se rappelle volontiers ici ces vers de Racine :

Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ? etc.

Quelqu'un a appelé ceci une traduction fidèle : c'est une très-belle imitation. Il faut, quand on traduit se rapprocher des mœurs de son original; quand on imite, on les rapproche des nôtres.

(Page 90. De tous les rois qu'il éleva).

Διοτρεφέων, expression qui correspond à celles de l'écri-

ture, où les rois sont appelés dieux, ou fils du Très-Haut. (Pope.)

(*Ibid.* J'irai moi-même arracher.)

Comme il était permis au chef de choisir sa part du butin, et qu'Agamemnon était obligé de rendre ce qui lui était échu en partage, il avait un prétexte assez légitime pour menacer de faire un second choix. (Pope.)

(*Ibid.* Il tirait le glaive.)

Cela peint bien la colère : pendant qu'il hésite et qu'il délibère, un mouvement, dont il n'est pas le maître, lui fait tirer le glaive.

(P. 91. Saisit la blonde chevelure du héros.)

Madame Dacier traduit : « Elle le prit par les che-« veux. »

(*Ibid.* Qu'elle éclate en reproches.)

Une colère telle que celle d'Achille ne pouvait pas être entièrement étouffée, et souvent il faut accorder quelque chose aux passions pour parvenir à les dominer.

(Page 92. Ne pouvant étouffer sa colère.)

Le poëte n'oublie pas que cette colère est le sujet de ses chants. Madame Dacier traduit : « Et Achille lui « dit les injures les plus atroces qui lui vinrent dans « la bouche. »

(*Ibid.* Qui as l'œil impudent du dogue.)

Pope observe ici que la moralité qui sort de cette querelle, c'est que les hommes sont très-indulgens pour leurs propres fautes. Agamemnon, qui veut venger un rapt, en commet un; et Achille furieux l'accuse d'emportement.

(*Ibid.* Par ce sceptre qui, séparé de son tronc sur les montagnes, dépouillé par le fer de son feuillage.)

Allusion, selon quelques-uns, à l'effet que produira l'absence d'Achille. Virgile a copié ici Homère trait pour trait; et Pope en conclut avec raison que ce passage du poëte grec, si critiqué par plusieurs modernes, n'a pas déplu aux anciens.

Ut sceptrum hoc (dextrâ sceptrum nam fortè gerebat)
Nunquam fronde levi fundet virgulta nec umbras,
Cùm semel in sylvis imo de stirpe recisum
Matre caret, posuitque comas et brachia ferro:
Olim arbos, nunc artificis manus ære decoro
Inclusit, patribusque dedit gestare latinis.

ÉNÉID. LIV. XII.

Pope a dit que comme c'était à l'occasion de la paix que Virgile fait prononcer ce serment, il n'eût pas dû copier, dans toutes les circonstances, celui d'Homère. Mais il paraît que Virgile a simplement voulu dire: Rien ne détruira cette paix, comme il est certain que ce sceptre ne produira plus, etc. Ernesti se borne à

trouver un tour semblable dans le serment d'Achille. Le premier sens, que Pope a même fait passer dans sa traduction, glose que je n'ai pas voulu me permettre, a quelque chose de plus élevé; et il faut convenir que ce serment fait un plus grand effet dans Homère, à cause de la situation de celui qui le prononce.

(Page 93. Quand se lève l'éloquent Nestor.)

Cette peinture douce et tranquille contraste parfaitement avec les tableaux qui précèdent. Virgile semble l'avoir eue sous les yeux dans cette belle comparaison :

« veluti magno in populo cùm sæpe coorta est
Seditî, sævitque animis ignobile vulgus;
« amque faces et saxa volant; furor arma ministrat:
Tum pietate gravem ac meritis si fortè virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant.

Le discours de Nestor est un des plus frappans de l'Iliade. Le caractère d'un vieillard qui loue le tems passé, qui se vante et qui parle avec autorité, s'y déploie dans tout son naturel. Madame Dacier loue avec raison le trait d'éloquence par lequel il débute. Voltaire a jugé que Nestor était mal-adroit de rabaisser ceux auxquels il parlait. Mais il paraît par toute l'Iliade, qu'on était alors habitué à s'entendre dire en face des vérités dures; et le merveilleux de la mythologie agrandissait tellement l'idée qu'on avait des anciens héros, dont l'origine se confondait avec celle des dieux, qu'un homme tel que Nestor pouvait leur donner la préférence, sans blesser trop ses contemporains, qui peu-

saient de même sur ce point. Il leur vante les combats contre les centaures, que la fable peignait sous des traits terribles. On commençait à s'approcher des tems historiques, et, par degrés, à voir l'homme tel qu'il est : de là dans Homère ces fréquens retours sur le passé pour rabaisser son siècle. Voltaire a encore jugé que ce discours de Nestor est sans effet. Pope observe que si Nestor ne réconcilie pas entièrement Agamemnon et Achille, du moins leur dispute se calme après qu'il a parlé. Agamemnon reconnaît que le discours du vieillard est conforme à l'équité, et Achille dit qu'il ne combattra point pour Briséis.

J'ai donné, comme Homère, à Nestor le nom d'orateur des pyliens : il paraît que c'était un titre d'honneur. Les rois haranguaient souvent leurs peuples ; et Nestor devait y manquer moins que personne. Despréaux a imité Homère :

> Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges.
>
> LE LUTRIN.

On ne voit point dans madame Dacier le contraste remarquable dont j'ai parlé au commencement de cette note : elle prend un ton familier : « Agamemnon allait « se porter à quelque extrémité funeste, lorsque Nestor « se leva : il était roi de Pylos, et le plus éloquent de son « siècle : toutes les paroles qui sortaient de sa bouche « étaient plus douces que le miel. Il avait déjà vu passer « deux âges d'hommes, et il régnait sur la troisième gé- « nération, etc. »

Pope, selon sa coutume, a un peu cherché à embellir Homère, quand il traduit ainsi :

Two ages o'er his native realm he reign'd,
And now th' example of the third remain'd.

(Page 97. Leur aspect irrite le fils de Pélée.)

Ce tableau est d'une grande beauté : on partage la colère d'Achille et l'embarras respectueux des hérauts. Selon le génie de la langue grecque, l'expression originale, dont le tour est négatif, a ici d'autant plus de force, comme on l'a fort bien remarqué. Madame Dacier a donc affaibli cet endroit en traduisant : « La tristesse « s'empara de son cœur. »

Nous sommes surpris qu'Achille livre si aisément Briséis ; c'était le cas, pour un guerrier moderne, de tirer l'épée. Achille n'était point amoureux, et, quoiqu'il regrettât Briséis, il ne voyait en elle qu'une captive qu'il pouvait remplacer. Les idées du point d'honneur dépendent des mœurs d'un siècle. Achille était bien sûr de se venger d'Agamemnon en cessant de combattre, et il y avait beaucoup de fierté et de grandeur dans cette vengeance. Enfin nous ne voyons pas que les anciens, qui devaient connaître leur point d'honneur, aient blâmé la conduite d'Achille.

(*Ibid.* La jeune captive les suivait à regret.)

Pope dit ailleurs, avec raison, qu'Homère est souvent éloquent jusques dans son silence. Observons aussi que les chefs traitaient leurs captives avec une

certaine supériorité. Achille ne parle point à Briséis lorsqu'Agamemnon la lui renvoie. Dans toute l'Iliade, où les femmes jouent un rôle assez étendu, l'on ne voit point les chefs parler familièrement à leurs captives.

(*Ibid.* Achille versant des larmes.)

Ces larmes ont révolté bien des critiques, mais n'y a-t-il pas des larmes de colère et de fureur?

J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

Homère fait souvent répandre des pleurs à ses héros, comme par exemple à Ulysse dans l'Odyssée. Les anciens ne connaissaient pas cet héroïsme qui tend à étouffer la nature, et ils disaient plus souvent que nous :

Laisse couler tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.

Les poëtes, à force de vouloir élever l'homme, n'ont tracé quelquefois, au lieu de son tableau, que celui d'un stoïcien, qui est un être de raison.

(Page 98. Le caresse de sa main divine.)

Tableau tout-à-fait simple de la tendresse maternelle, qui ne pourra choquer que des lecteurs dont le raffinement a abjuré la nature. Pope, je ne sais pourquoi, a omis ce trait et affaibli ce tableau.

(*Ibid.* Tu le sais.)

Le poëte ne devait donc pas le redire avec autant de

détail, d'autant plus que le lecteur en était instruit. C'est là un reste de l'enfance de l'art. Souvent l'esprit humain ne marche que par des degrés imperceptibles. Il a fallu répéter, pour s'apercevoir qu'on pouvait éviter ces répétitions.

(Page 99. Apollon, qui le chérit, écoute sa prière.)

Par-là il insinue que si Thétis l'aime, elle doit aussi l'écouter.

(Page 100. Briarée.)

La guerre des dieux fait allusion à la confusion des élémens avant que l'univers sortît du chaos. Jupiter était l'éther, Junon l'air. Plusieurs ne voient dans cette guerre qu'un fait historique. (Pope.)

(*Ibid.* Plus puissant que Neptune.)

Une ancienne leçon porte : Plus puissant que tous ceux qui habitent le tartare. *Voyez* Eustathe.

(*Ibid.* O mon fils !)

Tout ce discours est de la mère la plus tendre; c'est le langage simple de la douleur, qui répète les sentimens dont on est affecté. Ces sortes de répétitions ne sont assurémeut pas vicieuses. La muse qui inspirait Homère était la nature. Qu'on me permette de remarquer qu'aucun autre traducteur d'Homère ne s'était encore attaché à conserver, dans toute leur simplicité

naturelle, ces beautés, qui sont un des plus grands charmes de ce poëte.

(Page 101. Hier, suivi de tous les dieux, Jupiter.)

Il y avait dans Diospole un grand temple où les éthiopiens allaient tous les ans en certain tems prendre la statue de Jupiter et celle des autres dieux; ils les portaient en procession tout autour de la Libye, et faisaient de grands festins pendant douze jours. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Dans la profonde enceinte du port.)

Clarke remarque l'art avec lequel Homère peint les plus petits détails, et comment il coupe ici sa marche, et consacre un vers à chacun de ces détails, ce qu'il ne fait pas dans des narrations plus élevées. Je ne répéterai point la même remarque dans les cas semblables.

(Page 103. Orge sacrée.)

On en versait quelques poignées rôties avec du sel sur la tête de la victime. Madame Dacier observe que ce sacrifice se trouvait en plusieurs choses très-conforme à ceux que Dieu avait exigés de son peuple. Toute la graisse de la victime appartenait à Dieu.

(*Ibid.* Les parties consacrées aux dieux.)

Les cuisses.

(*Ibid.* Dards.)

Broches à cinq rangs, propres à mettre sur les charbons. (Madame Dacier.)

(Page 104. Les vagues émues.)

Peinture tres-belle, qui réunit à-la-fois le bruit des flots et le vol du navire. Les autres poëtes ont séparé ces traits. On n'en a pas même déplacé l'ordre dans cette traduction.

(*Ibid.* Et, dès le point du jour, s'éleva dans l'espace immense du ciel sur l'olympe.)

Cette période nombreuse peint, comme dans l'original, l'immensité de ce vol. Madame Dacier se contente de traduire : « Elle se rendit au ciel. » Elle dit quelques lignes plus bas : « Sur le plus haut sommet de « l'olympe. » Il y a une épithète pittoresque dans l'original : « Sur le plus haut des nombreux sommets de la « montagne. »

Je serais beaucoup trop long si je voulais montrer en détail que madame Dacier n'est pas toujours assez fidèle, et je me contente d'en alléguer quelques courts exemples. En voici encore de son style. Elle fait dire à Thétis : « Accordez-moi ce que je vous demande, « et confirmez-le-moi par un signe, ou refusez-le-« moi, etc. » Jupiter répond : « Quels funestes mal-« heurs allez vous causer en m'obligeant à me fâcher

« contre Junon !... voilà toujours de vos soupçons, etc. » En général, voulant toujou s être simple, elle a pris le ton de la familiarité la plus basse, dénué de tout feu poétique. Si je voulais tout relever, j'ose dire, sans la moindre injustice, qu'il me faudrait transcrire la plus grande partie de sa traduction.

(Page 106. Signe de ma tête sacrée.)

Paroles qui sont ensuite répétées. Ces répétitions rehaussent l'objet, lui donnent une grandeur plus imposante, et sont par conséquent une beauté. On sait que Phidias forma son Jupiter sur ce tableau si majestueux.

Ἐλέλιξε. La réduplication que le poëte fait de la syllabe, peint bien le tremblement de l'olympe. Virgile a copié ici Homère.

> . . . . . Stygii per flumina fratris,
> Per picea torrentes atraque voragine ripas,
> Annuit, et totum nutu tremefecit olympum.

Macrobe observe que Virgile a négligé la peinture des sourcils et de la chevelure de ce dieu, qui ajoutent à la majesté du tableau.

(*Ibid.* Ils vont tous au-devant de ses pas.)

La répétition est énergique, et la peinture en est plus vive.

(Page 107. Aux pieds d'albâtre.)

Ἀργυρόπεζα, épithète qui fait peut-être allusion à l'écume blanchissante de la mer.

(Page 108. Le mal va triompher.)

Euripide cite l'opinion d'un philosophe qui soutenait que, parmi les hommes, le nombre des maux (κἀξέρα) l'emportait sur celui des biens. Les Suppliantes. Ernesti.

(Page 109. Je tombai dans Lemnos.)

Il y avait des volcans dans cette île. On voit par cet exemple que celles des fables d'Homère qui paraissent absurdes ont un côté allégorique : mais il n'est pas toujours aussi facile de les expliquer.

(Page 110. Comme ils le voient s'agiter et courir de tous côtés dans le palais.)

J'ai tâché d'imiter le mètre du vers grec, qui exprime la marche un peu lourde de ce dieu. Pope dit qu'Homère, en introduisant Vulcain, a bien senti qu'un ami de la joie était souvent propre à terminer les querelles.

(*Ibid.* Ils font retentir la voûte fortunée, d'un rire éclatant et prolongé.)

Madame Dacier prétend que Jupiter ne rit pas ici, que Junon ne fait que sourire, et que les autres dieux, comme beaucoup inférieurs, rient de toute leur force. Homère ne dit pas que Jupiter ne rit point.

Elle admire beaucoup ce poëte de n'avoir pas mis de comparaisons dans ce premier chant, non plus que

dans celui de l'Odyssée, et voudrait qu'on en fît une règle. Les commentateurs sont bien tentés d'imposer des lois au génie : mais il ne se laisse pas aisément maîtriser.

J'ajoute ici une note, que je dois à M. Rochas, savant professeur ; elle se rapporte à la page 85.

(Considère donc, ô prince ! si tu peux me garantir des fureurs du ressentiment.)

Tu, dic, de la traduction latine, ne rend pas le sens de φράσαι. Si Homère avait ici en vue l'action de parler, il se serait servi du mot φράσον, à l'impératif actif. φράσαι, imp. moyen, désigne proprement l'opération de l'esprit, telle que la réflexion. Hésychius explique très-bien φράσαι par σκέψαι, *tecum expende*. Dans l'Odyssée, liv. XVI, on lit καὶ φράσαι, que le traducteur latin a rendu avec raison par *considera*. Le même mot est pris dans le même sens et rendu de la même manière, Odys. liv. XXII et liv. XXIV. Calchas connaissait trop le caractère fougueux d'Achille, pour vouloir que ce héros, dans une affaire si périlleuse pour cet augure, se décidât sur-le-champ ; il lui dit donc : *Examine, vois si tu peux me mettre à l'abri*, etc.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT I.

CHANT II.

Les dieux et les guerriers étaient plongés dans un profond repos: Jupiter seul ne cédait point aux douceurs du sommeil; il songeait aux moyens d'honorer Achille, et de perdre une foule de grecs auprès de leurs vaisseaux.

Il s'arrête au dessein d'envoyer vers le fils d'Atrée un Songe séducteur; et l'appelant aussitôt, il lui donne rapidement cet ordre: Va, Songe séducteur, vole aux vaisseaux des grecs, et entrant dans la tente du fils d'Atrée, rapporte-lui fidèlement ces paroles: Hâte-toi d'armer les grecs valeureux et de les ranger tous en bataille; tu t'empareras maintenant des vastes murs d'Ilion: les habitans immortels des palais de l'olympe ne sont plus partagés entre eux; Junon a su les fléchir tous par ses prières: de grands malheurs menacent Troie.

Il dit. Après avoir entendu cet ordre, le Songe part, arrive d'un vol rapide aux vaisseaux des grecs, et se rend auprès d'Agamemnon, qu'il trouve endormi dans sa tente; le sommeil plus doux que l'ambroisie l'environnait. Le Songe se penche sur la tête du

roi sous les traits de Nestor, fils de Nélée de tous les vieillards, il était le plus honoré d'Agamemnon. Sous ces traits, le Songe divin prenant la parole :

Tu dors, dit-il, fils de l'intrépide et du belliqueux Atrée! Un chef auquel les peuples ont été confiés, et qui s'occupe de soins si importans, ne doit point languir la nuit entière dans le repos. Prête l'oreille à ma voix; je suis envoyé par Jupiter, qui, tout éloigné qu'il est de toi, s'intéresse à ton sort et compâtit à tes peines. Arme aussitôt, dit-il, les grecs valeureux, et range-les tous en bataille; tu t'empareras maintenant des vastes murs d'Ilion : les habitans immortels des palais de l'olympe ne sont plus partagés entre eux; Junon a su les fléchir tous par ses prières : de grands malheurs menacent Troie par la volonté de Jupiter. Toi, retiens cet ordre, et garde-toi de le mettre en oubli quand le doux sommeil aura quitté ta paupière.

Ayant ainsi parlé, il s'éloigne, et le laisse en ce lieu s'occuper d'un espoir qui ne doit point s'accomplir. Il se flattait de s'emparer en ce jour de Troie. Aveugle! il savait peu quels étaient les desseins de Jupiter; et que ce dieu, en poussant les troyens et les grecs

à de terribles combats, voulait renouveler leurs malheurs et leurs gémissemens. Atride sort du sommeil, et la voix divine retentit encore à son oreille. Il s'assied sur sa couche, revêt sa tunique moëlleuse et d'une rare beaute, jette sur lui son vaste manteau, attache à ses pieds ses magnifiques brodequins; et suspendant sa brillante épée à ses épaules, il prend en main le sceptre immortel de ses pères : avec ce sceptre il marche vers les vaisseaux des grecs.

Déjà l'aurore s'élevait sur le haut olympe pour annoncer à Jupiter et aux autres dieux le retour de la lumière. Aussitôt Atride ordonne à ses hérauts à la voix sonore de la faire éclater, et de convoquer l'assemblée des grecs. Ils font retentir leurs voix; et les grecs accourent en foule. Il forme d'abord un conseil de chefs magnanimes auprès du vaisseau de Nestor, roi de Pylos; et les ayant rassemblés, il consulte leur prudence.

Amis, prêtez-moi l'oreille : un Songe envoyé du ciel pendant que je dormais, est descendu vers moi à travers les ombres paisibles de la nuit; il ressemblait en tout au divin Nestor, soit pour les traits, soit pour le port et la stature. Il s'est penché sur ma tête, et m'a dit:

Tu dors, fils de l'intrépide et du belliqueux Atrée ! Un chef auquel les peuples ont été confiés, et qui s'occupe de soins si importans, doit-il languir la nuit entière dans le repos ? Ecoute-moi ; je suis envoyé par Jupiter, qui, loin de toi, s'intéresse à ton sort et compâtit à tes peines. Voici ce qu'il t'ordonne : Arme promptement les grecs valeureux, et range-les tous en bataille ; tu t'empareras maintenant des vastes murs d'Ilion : les habitans immortels des palais de l'olympe ne sont plus partagés entre eux ; Junon a su les fléchir tous par ses prières : de grands malheurs menacent Troie par la volonté de Jupiter. Toi, retiens cet ordre. En disant ces mots, il s'éloigne et s'envole ; et le doux sommeil m'abandonne. Songeons à présent aux moyens d'armer les fils de la Grèce. D'abord, pour sonder leurs sentimens, je leur proposerai de fuir avec leurs vaisseaux chargés de rameurs ; vous, soyez prêts chacun à les retenir par vos discours.

Comme il achève ces mots, il s'assied ; et Nestor, roi de la sablonneuse Pylos, se lève : Amis, princes et chefs des peuples, dit cet homme prudent, si quelqu'autre parmi les grecs nous eût rapporté ce songe, bien loin de

mériter notre créance, il pourrait nous paraître illusoire ; mais celui qui nous rapporte ce qu'il a vu, occupe le plus illustre rang dans l'armée. Songeons donc, sans tarder, aux moyens d'armer les fils de la Grèce.

En même tems il sort le premier du conseil ; les rois décorés du sceptre se lèvent, et obéissent à ce pasteur des peuples. Cependant les grecs accouraient en foule. Comme des peuples nombreux d'abeilles sortent du creux d'un rocher, un essaim est toujours suivi d'un nouvel essaim ; elles volent par pelotons sur les fleurs du printems ; en foule elles parcourent çà et là les airs : ainsi sur le vaste rivage ces peuples nombreux couraient par troupes, loin des vaisseaux et des tentes, vers le lieu de l'assemblée. Au milieu d'eux la Renommée, messagère de Jupiter, s'enflammait, et hâtait leur course. La multitude s'assemble, il se fait un grand tumulte ; ils s'asseyent, et sous eux la terre pousse de longs mugissemens. Le tumulte se prolongeait. Neuf hérauts élèvent leurs voix éclatantes, pour appaiser les cris et les murmures confus, et faire entendre les rois, élèves de Jupiter. Lorsqu'enfin le peuple assis a formé ses rangs, et que le bruit est appaisé, le grand Agamemnon se lève, tenant

en main son sceptre. L'industrieux Vulcain le forma pour le monarque des cieux, le fils de Saturne : Jupiter le donna au divin messager qui triompha d'Argus : Pélops habile à guider les rênes, le reçut de Mercure, et le fit passer au puissant Atrée, lequel en mourant le laissa aux mains de Thyeste, riche en troupeaux ; et Thyeste l'abandonna aux mains d'Agamemnon, pour régner sur tout l'empire d'Argos et sur un grand nombre d'îles. Appuyé sur ce sceptre, il dit :

Amis, héros de la Grèce, ministres de Mars, Jupiter m'accable sous le poids des plus affreux malheurs. Divinité impitoyable ! il m'avait assuré que je retournerais dans ma patrie, après avoir détruit Ilion avec ses remparts : mais il m'abusait ; je dois rentrer dans Argos, sans gloire, dépouillé de mes troupes. Telle paraît être la volonté de ce dieu, dont le bras puissant a renversé et doit renverser encore, depuis leur faîte, un grand nombre de villes, et dont la force est invincible. Cependant, quelle honte, lorsque la postérité apprendra que le peuple si vaillant et si nombreux des grecs, a combattu si long-tems un peuple inférieur en puissance, sans apercevoir aucun terme à ses travaux ! Car si, frappant la victime, gage

de la paix, nous faisions le dénombrement mutuel de nos forces; si tout ce que Troie a d'habitans se rassemblait, et que l'armée des grecs fût partagée en troupes de dix guerriers, auxquels, dans un festin, les troyens présenteraient la coupe, plusieurs d'entr'elles manqueraient d'échansons, tant nous l'emportons par le nombre sur les seuls citoyens de ces murs. Mais un ramas d'étrangers, forts par leur multitude, s'arment du javelot menaçant, déconcertent mes projets, et ne me permettent point encore de ravager, selon mes desirs, la florissante Troie. Déjà neuf années du grand Jupiter se sont écoulées; le tems détruit le bois de nos vaisseaux, et nos cordages sont consumés; nos femmes et nos jeunes enfans sont dans nos demeures, attendant notre retour : et nous n'avons pu terminer l'entreprise qui nous a conduits en ces lieux. Mais ne balancez point; fuyons avec nos vaisseaux dans le sein de notre patrie : jamais nous n'entrerons dans la vaste enceinte de Troie.

Ce discours agite la multitude qui n'a point assisté au conseil. L'assemblée est émue, comme les grandes vagues de la mer d'Icare, que les vents d'orient et de midi, élancés des

nuages du père des dieux, soulèvent de leur souffle sonore ; ou comme l'aquilon, tombant avec impétuosité, agite un guéret immense, et incline les épis : ainsi toute l'assemblée est émue. Ils courent à grands cris vers les vaisseaux ; un nuage de poussière élevé sous leurs pieds, s'arrête dans les airs ; ils s'exhortent l'un l'autre à saisir leurs navires et à les lancer à la mer ; ils dégagent les canaux pour les y conduire ; les cris de cette multitude qui hâtait le départ, frappent le ciel, et déjà ils écartaient les rouleaux des navires. Alors, au mépris de leur gloire, les grecs auraient quitté ces bords, si Junon n'eût adressé la parole à Minerve :

Eh quoi ! fille invincible de Jupiter, les grecs fuiront-ils, sur le dos immense de la mer, au sein de leur patrie ? Et laisseront-ils à Priam et aux troyens, comme un sujet de triomphe, cette Hélène, née dans la Grèce, et pour qui tant de grecs ont péri devant Troie, loin de leur terre natale ? Vole vers ce peuple martial ; retiens chaque guerrier par tes paroles persuasives, et ne permets pas qu'ils lancent à la mer leurs navires.

Junon parle, et Minerve obéit : elle s'élance des sommets de l'olympe, et arrive

Digitized by Google

d'un vol agile aux vaisseaux des grecs. Elle trouve Ulysse, semblable à Jupiter par sa prudence; immobile, il ne touchait point à son vaisseau, et son ame était pénétrée d'une douleur profonde. La déesse s'arrêtant auprès de lui : Fils divin de Laërte, dit-elle, sage Ulysse, fuirez-vous ainsi au sein de votre patrie, vous précipitant dans vos navires les rames à la main? Et laisserez-vous à Priam et aux troyens, pour leur triomphe, cette Hélène, née dans la Grèce, et pour qui tant de grecs périrent devant Troie, loin de leur terre natale? Cours, sans tarder, au milieu des troupes; retiens-les par tes paroles persuasives; et ne permets pas que leurs vaisseaux fendent les ondes.

Minerve dit. Il reconnaît la voix de la déesse: il court, et jette son manteau, que relève le héraut Eurybate, né dans Ithaque, et qui le suivait. Ulysse rencontrant Atride, reçoit de lui le sceptre immortel, transmis de race en race: avec ce sceptre, il vole le long du rivage.

S'il rencontre l'un des rois, ou quelque homme distingué, il le retient par des reproches pleins de douceur : Guerrier illustre, est-ce à toi de trembler comme un lâche? demeure, et arrête les troupes. Tu ne

sais pas quelle est la pensée d'Atride; à présent il sonde les fils de la Grèce, mais bientôt il les punira. Nous n'avons pas tous entendu les discours qu'il a tenus dans le conseil. Craignons que son courroux ne soit funeste à l'armée. Rien n'est plus terrible que la colère d'un si puissant roi; Jupiter l'honore, Jupiter le chérit.

Mais s'il aperçoit quelque guerrier obscur et qu'il le trouve encourageant d'une voix bruyante ses compagnons, il le frappe du sceptre, et le réprime d'un ton sévère: Malheureux, arrête, écoute la voix de tes supérieurs, toi qui es sans force et sans courage, et qui n'as aucun rang, ni dans les combats, ni dans les conseils. Nous ne pouvons pas tous commander ici, il est dangereux qu'il y ait tant de maîtres. Il suffit d'un seul chef, d'un seul roi, auquel le fils de Saturne a remis le sceptre et les lois, fondemens de la puissance souveraine.

C'est ainsi qu'exerçant son autorité, il parcourait l'armée. Ils se précipitent une seconde fois loin des vaisseaux et des tentes, vers le lieu de l'assemblée, avec un bruit terrible, comme les flots tumultueux roulent en frémissant contre un rivage immense; la mer en retentit.

Tous étaient placés dans leurs rangs et assis. Le seul Thersite ne mettait point de fin à ses clameurs insolentes. Il était accoutumé, sans qu'aucun frein l'arrêtât, d'attaquer les rois par des discours téméraires et indécens, satisfait d'exciter, à quelque prix que ce fût, les ris de la multitude. C'était le guerrier le plus difforme qui fût venu devant Ilion : louche et boiteux, ses épaules recourbées se rencontraient sur sa poitrine; sa tête se terminait en pointe; il y flottait quelques cheveux épars. Il se montrait sur-tout l'ennemi d'Achille et d'Ulysse, il les attaquait en toute occasion. C'est maintenant contre Agamemnon qu'il élève sa voie aiguë et profère des paroles outrageantes. Les grecs étaient irrités contre ce chef au fond de leurs cœurs. Mais Thersite criant avec force : Fils d'Atrée, dit-il, de quoi te plains-tu, et que te faut-il encore? Tes tentes regorgent d'airain; elles sont remplies de captives distinguées, que nous nous empressons à te donner dès que nous soumettons quelque ville ennemie. Desirerais-tu encore de l'or, qu'un troyen illustre t'apportera d'Ilion pour la rançon de son fils, que mes mains ou celles de quelqu'autre grec auront conduit ici lié de chaînes? ou attendrais-tu

une nouvelle captive, pour la retenir à l'écart, et languir loin de nous dans ses bras? Te convient il, si tu es notre chef, de plonger dans le malheur les fils de la Grèce? O lâches, opprobres de votre pays, femmes timides, et désormais indignes du nom de grecs! retournons avec nos vaisseaux dans notre patrie; laissons-le ici devant Troie jouir de ses richesses, et apprendre si notre secours lui est inutile : il vient d'outrager le fils de Pélée, un guerrier dont il est loin d'égaler la vaillance; ravisseur injuste, il le dépouille de son prix et en demeure possesseur. Achille est trop calme, il est même faible; sans cela, fils d'Atrée, ce serait ta dernière insolence.

Ainsi Thersite insultait Agamemnon, le pasteur des peuples. Soudain parut à côté de lui le noble Ulysse, qui, lui lançant un regard terrible : Thersite, dit-il, discoureur fastidieux; quoique tu possèdes une voix bruyante, mets un frein à ta langue, et renonce à contester seul avec les rois. Je te regarde comme le plus vil de tous ceux qui vinrent devant Ilion avec les atrides. Cesse donc de haranguer, d'avoir à la bouche le nom des rois, de les outrager avec audace, et de fixer le tems de notre retour. Nous ne savons pas encore quel sera

notre sort, et s'il est avantageux aux grecs de retourner en ce moment dans leur patrie. Malheureux, tu te plais à insulter le chef des peuples, parce que les héros de la Grèce l'ont comblé de leurs dons ; qu'a-t-il reçu de toi que des injures ? Mais je te le déclare, et rien n'est plus certain, si je te vois encore te livrer à cette fureur insensée, je veux que la tête d'Ulysse soit séparée de ses épaules, ou n'être plus nommé père de Télémaque si je ne te fais saisir, dépouiller de tes vêtemens, voile de la nudité, et si je ne te renvoie hors de cette assemblée répandant de honteuses larmes, banni à coups de verges vers nos vaisseaux.

Il dit, et le frappe du sceptre. Thersite se courbe ; de ses yeux tombe un torrent de larmes : à l'instant s'élève sur son dos une tumeur ensanglantée, sous le coup du sceptre d'or. Il s'assied et tremble : saisi de douleur, offrant un visage hideux, il essuyait ses larmes. Un rire universel éclate parmi les grecs, malgré la tristesse qu'ils éprouvaient encore. Ciel ! disaient-ils, en se regardant l'un l'autre, Ulysse s'est distingué dans mille occasions illustres en ouvrant d'utiles avis, ou en conduisant les batailles : mais dans ce jour il mérite les plus grands éloges pour avoir imposé si-

lence à ce harangueur, dont la langue effrénée semait l'injure, et qui sans doute n'osera plus, dans son audace insolente, attaquer les rois.

Ainsi parlait la multitude. Mais le vainqueur des villes, Ulysse, se lève, tenant en main le sceptre. A ses côtés, Minerve, sous la figure d'un héraut, impose silence au peuple, afin que les derniers rangs, ainsi que les premiers, puissent entendre le discours de ce chef et peser ses conseils. Fils d'Atrée, notre roi, dit-il, les grecs veulent donc te couvrir du plus grand opprobre aux yeux de toute la race humaine! En vain ils te promirent en arrivant sur cette rive, de ne rentrer dans les plaines fertiles d'Argos, qu'après avoir détruit Ilion: aujourd'hui ils pleurent, ils soupirent après leurs demeures comme de faibles enfans ou des veuves désolées. Il est douloureux, cependant, de partir sans remporter aucun fruit de ses longs travaux. Je ne l'ignore pas; le voyageur éloigné de son épouse durant un mois seulement, s'impatiente auprès de son navire prêt au départ, et retenu par les aquilons glacés et une mer orageuse; et voici la neuvième année qui va s'écouler depuis que nous sommes sur ces bords. Je ne puis donc me cour-

roucer contre les grecs, s'ils s'impatientent auprès de leurs navires : mais il est honteux d'avoir consumé ici tant d'années, et de rentrer sans gloire dans nos murs. Amis, souffrez et restez encore ici quelque-tems ; sachons si Calchas nous a rendu des oracles certains. Nous ne l'avons pas oublié, et vous en fûtes les témoins, vous tous que n'ont point enlevés les parques. Le tems n'est pas si éloigné, il semble que c'était hier ; nos vaisseaux étaient rassemblés dans l'Aulide, portant à Priam et aux troyens la destruction et le trépas : nous offrions autour d'une fontaine, devant les autels sacrés, des hécatombes aux dieux, sous un beau platane, où coulait une onde pure, lorsqu'un grand prodige frappa nos regards. Un dragon terrible, dont le dos était marqué de taches de sang (le dieu même de l'olympe le fit paraître à la lumière), sort de dessous l'autel, et s'élance vers le platane. Là, sur la dernière branche, étaient huit jeunes passereaux, tendres rejetons, tremblant sous le feuillage, avec celle qui leur donna le jour ; il brise et dévore cruellement la couvée, malgré leurs accens douloureux : la mère plaintive, désolée, volait autour de ses chers rejetons ; il la

saisit par les aîles et se replie autour de l'oiseau qui perçait l'air de ses cris : mais à peine a-t-il englouti les passereaux et la mère, que le dieu qui l'envoya, faisant de lui un signe mémorable, le transforme en pierre. Immobiles, nous admirions ce qui venait d'arriver, tant était terrible le prodige opéré par les dieux durant le sacrifice. Alors Calchas interprêtant les oracles du ciel : Pourquoi demeurez-vous muets, dit-il, grecs valeureux? C'est à nous que Jupiter envoie ce prodige surprenant ; il nous annonce de longs et de pénibles travaux, mais une gloire immortelle. Autant ce serpent a dévoré de passereaux, huit rejetons, et pour neuvième proie leur mère, autant d'années combattrons-nous sur le bord où nous tendons ; mais à la dixième année, nous nous emparerons de Troie. C'est ainsi qu'il parlait. Mainteuant, l'oracle entier va s'accomplir. Grecs belliqueux, restez donc tous sur cette rive, jusqu'à ce que nous ayons soumis la superbe Ilion.

Il dit. L'assemblée pousse des cris éclatans : à ces cris des grecs, qui applaudissaient au discours du divin Ulysse, les creux vaisseaux rendirent un son terrible. Alors le vénérable

Nestor prenant la parole : O honte ! ô douleur ! dit-il : vous disputez comme de faibles enfans, novices aux travaux de la guerre. Que deviendront nos promesses et nos sermens ? Ils seront donc anéantis, ces conseils, ces desseins des guerriers, ces libations pures, et ce gage de vos mains serrées, que nous avons cru fidèle. Nous combattons vainement en paroles ; faut-il s'étonner que nous ayons consumé ici tant d'années sans trouver aucun terme à nos travaux ? Atride, conserve une ame inébranlable, et sois comme auparavant, le chef des grecs dans les combats. Laisse périr un ou deux séditieux qui se tiennent à l'écart, (leur dessein avortera) et qui veulent que nous retournions dans la Grèce avant de voir l'accomplissement des promesses de Jupiter. Oui, c'est moi qui l'atteste, le fils de Saturne se déclara pour nous, le jour où les grecs portant la mort aux troyens, entrèrent dans leurs agiles vaisseaux ; il fit rouler son tonnerre à notre droite, présage heureux. Que personne donc ne rentre dans sa patrie, avant d'avoir enlevé la femme de quelque troyen, pour venger le rapt d'Hélène et tant de calamités. Si quelqu'un s'obstine à partir, qu'il prépare son

vaisseau ; il rencontrera avant tous ses compagnons la ruine et le trépas. Mais, ô roi, en gouvernant avec prudence, écoute les conseils d'autrui, et ne rejette point ce que je te propose. Range les combattans par leurs tribus et leurs familles; qu'elles se prêtent un secours mutuel. Si tu prends ce parti, et que les grecs se montrent dociles à tes lois, tu sauras qui des chefs et des soldats est vaillant ou pusillanime ; chacun répondra de ses actions : tu sauras si c'est par la volonté des dieux que tu ne détruis point ces remparts, ou par la lâcheté des hommes.

Sage vieillard, répondit le roi, dans les conseils tu triomphes de tous les fils de la Grèce. Souverain Jupiter, Minerve et Apollon, qu'il y ait parmi les grecs dix chefs aussi prudens, et bientôt la ville de Priam, soumise et ravagée par notre bras, tombera dans la poussière! Mais Jupiter m'a envoyé des disgraces, m'a précipité en de funestes débats. Moi et Achille, nous avons contesté pour une captive ; je l'ai traité avec hauteur : si jamais nous nous réunissons, la perte des troyens ne sera plus retardée même d'un instant. Maintenant allez prendre de la nourriture, pour que nous puissions com-

battre ; que chacun aiguise sa lance, prépare son bouclier ; que chacun fasse repaître ses coursiers impétueux, porte un œil attentif sur son char, et ne s'occupe que des travaux de la guerre ; que tout ce jour soit un jour terrible de bataille. Il n'y aura pas de relâche, pas un seul moment, et la nuit seule arrêtera la fureur des troupes. La courroie du bouclier qui couvre le combattant, sera trempée de sueur autour de sa poitrine ; la main se fatiguera à lancer le javelot ; la sueur inondera le coursier traînant le char étincelant dans la mêlée. Si je vois quelqu'un se retirer loin du combat auprès de nos vaisseaux, je le déclare, il ne pourra fuir les vautours.

Les grecs jettent des cris éclatans : tel est le bruit des vagues sur un rocher élevé où l'aquilon les pousse ; et qui, s'avançant sur la mer, n'est jamais abandonné des flots agités par tous les vents qui naissent çà et là sur la plaine humide. Les troupes se lèvent, courent se disperser entre les vaisseaux ; la fumée obscurcit les tentes ; ils prennent leur repas. Chacun sacrifie au dieu qu'il adore, lui demandant d'échapper en ce jour à la mort. Mais Agamemnon immole au fils de Saturne un taureau gras, âgé de cinq ans. Il invite à ce sacrifice

les chefs les plus illustres de l'armée; Nestor, Idoménée, les deux Ajax, le fils de Tydée, et Ulysse égal à Jupiter par sa prudence. Ménélas, pour s'y rendre, n'attend pas d'être invité; il connaissait les soins qui occupaient son frère. Ils se rangent autour du taureau, et prennent l'orge sacrée. Agamemnon, au milieu d'eux, fait cette prière:

Jupiter, dieu grand et terrible, toi qui, environné de sombres nuages, habites au plus haut des airs, puissé-je, avant que le soleil ait disparu et que les ténèbres se répandent, renverser fumant dans la poudre le palais de Priam, après avoir livré ses portes aux flammes ennemies; percer, rompre par le fer sur la poitrine d'Hector, sa cuirasse, et voir ses nombreux compagnons, étendus autour de lui, mordre la poussière!

Il dit. Jupiter accepte le sacrifice; mais il leur prépare de plus longs travaux. Cependant, après qu'ils ont formé des vœux et jeté l'orge sacrée, ils lèvent au ciel la tête du taureau, l'égorgent, le dépouillent, séparent les parties consacrées aux dieux, les couvrent deux fois de graisse et des lambeaux sanglans de la victime, embrâsent l'offrande sur des rameaux sans feuillage. Dès qu'elle est consu-

mée, et que l'on a goûté des entrailles et partagé le reste de la victime, ils en couvrent les dards, qu'ils présentent aux flammes; et ayant préparé le festin, chacun jouit de l'abondance.

Mais aussitôt qu'ils ont appaisé la faim et la soif, Nestor prend la parole : Illustre Agamemnon, roi des guerriers, ne perdons pas ici le tems, et ne différons point une entreprise dont Jupiter nous garantit le succès. Que les hérauts, faisant entendre leurs voix le long du rivage, rassemblent les grecs armés; et nous, allons nous rendre au milieu de leurs nombreuses cohortes, et donner à l'instant le signal d'un combat terrible.

Il dit. Le roi des guerriers se soumet à cet avis : soudain il ordonne à ses hérauts d'élever leurs voix éclatantes, et d'appeler les grecs au combat. A la voix des hérauts les grecs s'assemblent avec précipitation. Les rois, nourrissons de Jupiter, qui entouraient Atride, courent disposer l'ordre de la bataille. Au milieu d'eux est Pallas à l'œil terrible; Pallas, portant la superbe égide toujours inaltérable, immortelle, d'où flottent cent longues franges toutes d'or, toutes tissues avec art, dont chacune vaut une hécatombe. Avec cette égide, elle parcourt d'un vol impétueux l'armée des

grecs, l'anime à s'avancer, et réveille dans tous les cœurs une ardeur insatiable des combats et des alarmes. A l'instant ils trouvent dans la guerre plus de douceur que dans le retour au sein de leur chère patrie. Comme un feu dévorant qui embrâse une forêt immense au sommet d'une montagne, et dont la lumière resplendit dans un vaste lointain : ainsi, pendant que les troupes s'avançaient, l'éclat de l'airain allumé de toutes parts, s'élève à travers les airs jusques aux cieux. Tels encore que des peuples d'oies sauvages, de grues et de cygnes au long cou, fondent sur la prairie d'Asius, autour des eaux du Caystre, volent çà et là en battant des aîles, et se devancent les uns les autres avec des cris de joie, dont retentit toute la prairie : tels ces peuples nombreux, se précipitant loin des vaisseaux et des tentes, inondent la plaine où coule le Scamandre ; la terre mugit d'un son épouvantable sous les pas des hommes et des chevaux. Ils s'arrêtent dans la plaine arrosée et fleurie, aussi nombreux que les feuilles et les fleurs du printems ; ou comme des essaims d'insectes aîlés qui volent en bourdonnant autour d'une bergerie, lorsque le lait coule à grands flots dans les vases :

telle l'armée des grecs était rassemblée dans la plaine contre les troyens, brûlant de les détruire.

Ainsi que les bergers distinguent facilement leurs troupeaux confondus en foule dans les pâturages, les chefs forment chacun leurs bataillons pour aller au combat. Le grand Agamemnon est au milieu d'eux. Il a la tête et les regards de Jupiter qui lance la foudre, la taille de Mars et la force indomptable de Neptune : tel un taureau superbe s'élève au-dessus d'un immense troupeau, et domine sur les génisses rassemblées autour de lui. C'est ainsi que Jupiter élève en ce jour Atride, et le fait briller entre un grand nombre de héros.

Maintenant, muses, qui habitez les palais de l'olympe; vous déesses, présentes à tout, et à qui tout est connu; tandis que nous, plongés dans l'ignorance, nous n'entendons que le bruit seul de la Renommée, dites-moi quels furent les princes et les chefs des grecs. Je ne pourrais décrire, nommer leur multitude, eussé-je dix bouches, une voix infatigable et une poitrine d'airain; mais si les célestes muses, filles de Jupiter, me font connaître tous ceux qui vinrent sous les murs

d'Ilion, je chanterai ces chefs et la flotte entière.

Pénéléus et Léite, avec Arcésilas, Clonius et Prothoénor, conduisaient les béotiens. Les uns ont quitté Scole, Hyria, les rochers d'Aulide, Schoenus, les collines d'Etéon, Thespie, Graïa, et les vastes plaines de Mycalesse: les autres ont cultivé les terres de Harme, d'Ilèse et d'Erythres; ou ils ont habité Hyla, Eléone, Ocalée, Médéon, ville riante, Pétéone, Copes, Eutresis, Thisbé, séjour aimé des colombes; Coronée, Haliarte et ses vertes prairies: d'autres encore ont fertilisé les champs de Glissa, ou ont abandonné Platée, les beaux murs d'Hypothèbes, Oncheste, célèbre par le bois sacré de Neptune, enfin Arne couronnée de vignobles, Midée, la divine Nissa, et Anthedon, borne de ce territoire. Ils ont vogué dans cinquante vaisseaux, montés chacun par six-vingts guerriers.

Ceux qui habitent Orchomène, ville de Minyas, et Aspledon, sont commandés par Ascalaphe et Ialmène, issus de Mars; la belle Astyochée les mit au jour dans le palais d'Actor, fils d'Azée, surprise en secret par l'invincible dieu de la guerre dans les apparte-

mens élevés de ce palais. Trente vaisseaux, rangés avec ordre, les portèrent sur les ondes.

Les phocéens ont à leur tête Schedius et Epistrophe, nés du magnanime Iphite, rejeton de Naubole. Ils sont sortis de Cyparisse, de Python, bâtie sur un rocher; de la célèbre Crissa, de Daulis et de Panope; ils ont fécondé les champs qui entourent Anémorée et Hyampolis; ils sont venus des bords du divin Céphise, et de Liléa, près de la source de ce fleuve. Quarante vaisseaux suivirent les deux chefs qui conduisaient ces troupes; et c'est sous leurs lois, que les phocéens armés forment leurs rangs à la gauche des béotiens.

L'agile fils d'Oïlée, Ajax, conduisait les locriens: il est moins grand qu'Ajax, né de Télamon; mais, quoique d'une taille médiocre, il se distinguait entre les grecs par son adresse à lancer le javelot. Il est revêtu d'une simple cuirasse de lin. Ses guerriers cultivent les terres de Cynus, d'Oponte, de Calliare, de Besse, de Scarphe, ainsi que de l'agréable Augée, de Tarphe et de Thronius, autour des eaux du Boagre. Il a été suivi par quarante vaisseaux remplis de locriens, qui habitent au-delà du territoire sacré de l'Eubée.

Les abantes qui ne respirent que les com-

bats, et qui occupent l'Eubée, Chalcis, Erétrie, Histiée, chère au dieu des raisins; Caryste, Cérinthe bâtie au bord de la mer, et Dium, qui domine sur les plaines; ceux enfin, qui sont venus de Styre, sont commandés par leur prince Elephénor, fils de Chalcodon, et de la race de Mars. Les abantes agiles suivent ses pas, laissant flotter en arrière leur chevelure; ils ne combattent que de près, et brûlent de pousser en avant leurs piques de frêne, et de rompre les cuirasses sur le sein de leurs ennemis. Ce chef traversa les mers à la tête de quarante vaisseaux.

On voit ceux qui sortirent d'Athènes, ville superbe, où régna jadis Erechthée, ce prince magnanime, que la terre féconde avait enfanté; et que la fille de Jupiter, Minerve, éleva et plaça dans Athènes au sein de son temple, où, lorsque les ans sont révolus, les athéniens, pour se rendre la déesse favorable, offrent de pompeux sacrifices. Le fils de Péteus, Ménesthée, conduit ces troupes. Entre tous les mortels que nourrit la terre, nul n'égale ce chef dans l'art de ranger en bataille les chars et les combattans: Nestor seul lui dispute cette gloire; mais il a plus d'âge et d'expérience. Cinquante vaisseaux ont suivi Ménesthée.

Ajax a conduit douze vaisseaux de Salamine, et les a placés auprès de ceux d'Athènes.

Les guerriers d'Argos, de Tirynthe aux fortes murailles, d'Hermione et d'Asine qui dominent sur des golfes profonds, de Trézènes, d'Eiones, et d'Epidaure ornée de treilles, ceux enfin de Masès et d'Ægine, ont pour chefs le vaillant Diomède, et Sthénélus, fils du fameux Capanée : leur troisième chef est Euryale, mortel égal aux dieux, et qui reçut le jour de Mécistée, issu du roi Talaïon. Diomède est à la tête de tous ces guerriers ; quatre-vingts vaisseaux franchirent avec lui les ondes.

Les fils de la superbe Mycènes, de la riche Corinthe, de Cléone, bâtie avec art ; ceux d'Ornéa, de la délicieuse Aréthurée, et de Sicyone, dont Adraste fut le premier roi ; ceux d'Hypérésie, de la haute Gonoëssе, de Pellène, d'Egion, de la vaste Hélice, et de toute la côte, sont venus avec cent vaisseaux. Le grand Agamemnon, fils d'Atrée, les commande ; et ces peuples, qui suivent ses pas, sont les plus nombreux et les plus vaillans. Il a revêtu l'airain éblouissant, fier d'effacer tous les héros par le rang qu'il occupe dans

l'armée, et que lui méritèrent sa puissance et son courage, et par ces cohortes nombreuses qu'il amena sur ces bords.

La vaste Lacédémone entourée de montagnes, Phare, Sparte, Messe abondante en colombes, Brysie, l'heureuse Augées, Hélos, où se brisent les flots de la mer; Amycle, OEtyle et Laas, ont envoyé leurs guerriers dans soixante vaisseaux. Le vaillant Ménélas est leur chef, et ces troupes sont séparées de celles d'Agamemnon son frère : Ménélas marche au milieu d'eux, se confiant dans son courage, et il les exhorte à combattre; il brûle plus qu'eux tous de venger l'enlèvement d'Hélène et les maux de la Grèce.

On voit aussi les guerriers qui habitent Pylos, Arène, lieu charmant; Thryos, traversé des eaux de l'Alphée; Æpy, bâtie avec soin; et Cyparisse, ainsi qu'Amphigénée, Hélos, Ptélée, et Dorie, où les muses, rencontrant Thamyris le thracien, mirent fin à ses chants; il venait de l'OEchalie, de la demeure d'Euryte, roi de cette contrée. Enflé d'orgueil, il s'était vanté de remporter la victoire, dussent les muses, filles de Jupiter, chanter elles-mêmes : dans leur courroux, il fut privé de la vue, et même il perdit l'art divin du

chant, et oublia les sons de la lyre. Le belliqueux Nestor conduit ces troupes; quatre-vingt-dix vaisseaux voguèrent avec lui sur la mer.

On voit les peuples de l'Arcadie, venus du pied du haut Cyllene, non loin du tombeau d'Æpyte, où naissent des hommes intrépides; ils ont abandonné Phénée, et les plaines d'Orchomène, couvertes de troupeaux; Ripa, Stratie, Enispe ébranlée par les vents, Tégée, Stymphale, Parrhasie, et la riante Mantinée. A leur tête est le fils d'Ancée, le vaillant Agapénor; il les a conduits dans soixante vaisseaux, où les arcadiens montèrent en foule. Agamemnon leur a fourni des navires équipés avec soin, pour traverser le noir empire de la mer; les travaux maritimes leur étaient étrangers.

Ceux qui habitent Buprasie, la divine Elide, et tout le terrain que renferment Alisie, la roche Olénienne, Hyrmine et Myrsine qui borne cette contrée, ont à leur tête quatre chefs, suivis chacun de dix vaisseaux rapides, où s'empressèrent de monter un grand nombre d'épéens. Ces chefs sont Amphimaque et Thalpius, fils l'un de Ctéate et l'autre d'Euryte, né d'Actor; le redoutable

Diore, issu d'Amaryncée ; et le fils d'Agasthène, Polyxène, semblable à une divinité.

Ceux qu'envoyèrent Dulichium et les Echinades, îles sacrées qui s'élèvent à l'extrémité de la mer et en face de l'Elide, marchent sous les ordres de Mégès, pareil à Mars : il était fils de Phylée, chéri de Jupiter, et qui vint à Dulichium chercher un refuge contre le courroux de son père. Quarante vaisseaux suivirent Mégès à Troie.

Ulysse conduit les magnanimes céphalléniens, ceux qui ont quitté Ithaque et le feuillage agité de Nérite, Crocylée, et les rochers escarpés d'Ægilipe ; ceux qui habitent Zacynthe et Samos, et qui, sur la rive opposée, cultivent le continent. Ulysse les conduit, lui qui semble plus qu'un mortel par sa prudence : douze vaisseaux, aux proues colorées de vermillon, fendirent les ondes sur ses traces.

Thoas, fils d'Andremon, commandait les étoliens, venus de Pleurone, d'Olenus, de Pylène, du rivage de Chalcis, des rochers de Calydon. Les fils du vaillant OEnée n'étaient plus, il n'était plus lui-même ; et le blond Méléagre avait fermé les yeux à la lumière : Thoas est maintenant le roi de cette

troupe guerrière, et quarante vaisseaux abordèrent avec lui à ce rivage.

Idoménée était le valeureux chef des crétois; ils ont habité Gnosse, les remparts de Gortyne, Lycte, Milète, la brillante Lycaste, Phaestus et Rhytion, qui nourrissent un grand peuple : à ces troupes s'en joignent d'autres sorties aussi de la Crète, décorée de cent villes. Idoménée est leur chef, ainsi que Mérion, pareil à l'homicide Mars; ils vinrent accompagnés de quatre-vingts vaisseaux.

Tlépolème, fils d'Hercule, et distingué par sa force et sa stature, conduisit dans neuf vaisseaux les fiers rhodiens, rassemblés des trois parties de l'île de Rhodes qu'ils cultivaient; de Linde, d'Ialysse, et de la blanche Camire. L'intrépide Tlépolème les commandait. Astiochée donna ce fils au grand Hercule, qui l'avait emmenée d'Ephyre, des bords du Selléis, où il détruisit un grand nombre de villes et une florissante jeunesse. Tlépolème, élevé dans le palais de ce héros, ravit, par un coup involontaire, le jour à l'oncle de son père, Licymnius, descendant de Mars, et qui penchait vers le déclin de l'âge. Soudain il bâtit des vaisseaux, rassembla un grand peuple, et prit la fuite sur les mers pour échapper à la

vengeance des fils et des petits-fils du terrible Alcide. Cependant, il arriva dans l'île de Rhodes, après avoir erré de toutes parts, et souffert de longues infortunes : là, il fonda trois villes : Jupiter, qui règne sur les dieux et les mortels, chérit ces villes, et versa sur elles d'immenses richesses.

Nirée conduisit de Syma trois vaisseaux ; Nirée, fils d'Aglaïa et du roi Charope ; Nirée, après le noble Achille, le plus beau de tous les grecs qui vinrent sous les murs d'Ilion : mais il est faible, timide, et suivi d'une troupe peu nombreuse et peu guerrière.

La jeunesse de Nisyre, de Crapathe, de Casus, de Cos, où régna jadis Eurypyle, et des îles Calydnes, est guidée par Antiphe et Phidippe, deux fils de Thessale, rejeton du grand Alcide ; et trente vaisseaux volèrent avec eux sur les mers.

Maintenant, nommons ceux qui habitaient Argos, la demeure des Pélasges, ceux d'Alos, d'Alope, de Trachine, de Phthie et d'Hellas, où le sexe a tant de charmes : ils sont appelés myrmidons, ou hellènes, ou achéens ; ils voguèrent dans cinquante vaisseaux sous les ordres d'Achille. Mais ils ne se souviennent plus de la funeste voix de la guerre, et n'ont

point de chef qui les range en bataille. Le formidable Achille était couché près de ses vaisseaux, livré à son courroux; il ne peut oublier la jeune Briséis, qu'il avait enlevée de Lyrnesse après les plus grands travaux, après avoir conquis Lyrnesse et les murs de Thèbes, et abattu les fils belliqueux d'Evène: il s'abandonnait à sa douleur près de ses vaisseaux; mais bientôt il doit reparaître.

Les combattans de Phylacé, de Pyrrhase florissante, consacrée à Cérès; d'Itone, mère de nombreux troupeaux; d'Antrone, qui domine sur la mer, et de Ptelée entourée d'agréables prairies, eurent pour chef le vaillant Protésilas, tant qu'il vécut: la terre le renfermait déjà dans son sein ténébreux: son épouse désolée, se meurtrissant le visage, était seule à Phylacé, et sa maison était sans appui. Un guerrier troyen lui avait ravi le jour, au moment où il s'élançait, avant tous les grecs, de son vaisseau sur le rivage. Ses troupes, cependant, n'étaient pas dépourvues de conducteur. Podarcès, élève de Mars, formait leurs rangs, fils d'Iphiclus riche en brebis, et frère du magnanime Protésilas. Protésilas, avec plus d'âge, avait plus de valeur; et ces troupes, quoiqu'elles eussent un bon

chef, regrettaient celui dont elles avaient connu l'intrépidité. Quarante vaisseaux l'avaient suivi devant Ilion.

Les habitans de Phérès, près du lac Bœbéis, ceux qui cultivent les champs de Bœbé, de Glaphyre, et de la superbe Iolcos, se sont rendus ici avec onze vaisseaux sous les ordres d'Eumèle, fils d'Admète et d'Alceste, la gloire de son sexe, et la plus aimable des filles de Pélias.

Les troupes de Méthone, de Thaumacie, de Mélibée, et des rochers d'Olizone, ont pour chef Philoctète, habile à tirer de l'arc; elles sont venues dans sept vaisseaux, montés chacun par cinquante rameurs que forma ce héros, et qui manient l'aviron et l'arc avec la même adresse. Ce prince malheureux souffrait les plus cruelles douleurs, étendu sur le sable dans une île déserte, à Lemnos, où les grecs l'avaient abandonné; tourmenté de la blessure fatale d'un serpent venimeux, il était en proie à une tristesse amère : mais bientôt les grecs, au rivage de Troie, devaient se ressouvenir du roi Philoctète. Ces troupes regrettaient leur chef, quoiqu'elles ne fussent pas sans conducteur : Medon, fils naturel du brave Oïlée et de Rhéna, les rangeait en bataille.

Ceux qui sont venus de Tricca, et du terrain montueux d'Ithome, ceux d'OEchalie, ville d'Euryte, sont conduits par les deux fils d'Esculape, savans dans l'art de guérir nos maux, Podalire et Machaon ; et trente vaisseaux voguèrent sur leurs traces.

Les guerriers d'Orménie, ceux qui vivent près de la fontaine d'Hypérée, et dans Astérion, et sur les sommets blancs du Titane, sont commandés par le fils d'Evemon, l'illustre Eurypyle, qui traversa la mer avec quarante vaisseaux.

Les citoyens d'Argisse, ceux qui fertilisent les terres de Gyrtone, d'Orthe, d'Elone, et d'Oloosson, ville éclatante, marchent ici sous les ordres de l'intrépide Polypœte, fils de Pirithoüs, qui reçut la naissance de Jupiter. La célèbre Hippodamie donna ce fils à Pirithoüs, le jour où ce héros triompha des centaures féroces, et, les chassant du Pélion, les repoussa jusqu'au fond des montagnes d'Æthicé. Polypœte n'était pas seul à la tête de ces troupes ; Léontée partageait avec lui le commandement, favori de Mars, et fils du magnanime Coronus. Quarante vaisseaux sillonnèrent avec eux les ondes.

Gunée, sorti de Cyphos, conduisit vingt-

deux vaisseaux : les éniens le suivirent, ainsi que les pérèbes inébranlables dans les combats, et ceux qui établirent leurs demeures autour de la froide Dodone, et ceux encore qui cultivèrent les champs arrosés par l'aimable Titarésie, lequel porte au Pénée ses eaux brillantes, et, sans se mêler avec les gouffres argentés de ce fleuve, coule, comme l'huile, au-dessus de sa surface : il sort du séjour des ombres, du terrible Styx, par qui jurent les immortels.

Enfin Prothoüs, fils de Tenthredon, commande les magnésiens, ceux qui vivent autour du Pénée et des chênes du Pélion secoués par les vents : leur chef est l'agile Prothoüs ; et quarante vaisseaux vinrent avec lui devant Troie. Tels furent les princes et les chefs de la Grèce.

Muse, dis-moi qui fut le plus vaillant, soit des hommes, soit des coursiers. Les plus nobles coursiers étaient ceux dont le fils de Phérès, Eumèle, excitait l'ardeur ; rapides comme l'aigle, ils avaient le même poil, le même âge, et leur taille était de niveau : Apollon les nourrit lui-même sur les montagnes de Piérie : juments, elles portaient dans les rangs ennemis la terreur de Mars.

Le plus vaillant des guerriers était Ajax Télamonien, tandis qu'Achille se livrait à sa colère ; car, ainsi que les coursiers qui traînaient son noble char effaçaient tous ceux de l'armée, il était supérieur à tous les héros. Maintenant retiré dans sa tente, il nourrissait son courroux : ses troupes, sur le rivage, charmaient leur ennui en lançant le disque, le javelot, ou la flèche inutile ; les coursiers, près de leurs chars, broyaient le lotos et l'ache humide des prairies ; et les chars étaient à couvert sous les tentes des chefs : mais ceux-ci, desirant de voir à leur tête ce prince chéri de Mars, erraient çà et là dans le camp, et ne prenaient aucune part aux combats.

Cependant s'avance la brillante armée, telle qu'un déluge de feu qui ravagerait la terre. La terre fait entendre sous eux de longs mugissemens, semblables à ceux qu'elle pousse, quand Jupiter armé du tonnerre se met en courroux, et foudroie à coups redoublés autour de Tiphœe les rochers d'Arime, sous lesquels ce géant est étendu ; ainsi mugit la terre sous les pas des troupes qui franchissent avec impétuosité les campagnes.

En même tems, chargée d'une nouvelle effrayante, la légère Iris, par l'ordre de Ju-

piter, descend vers les troyens, sur les ailes des vents rapides. Les vieillards, environnés de la jeunesse, formaient un conseil aux portes du palais de Priam. La déesse, s'arrêtant auprès d'eux, prend les traits et la voix d'un des fils de ce prince, de Polite, qui seul des troyens, se confiant dans sa course agile, était assis au haut de la tombe du vieux Æsyète, et observait le moment où les grecs se précipiteraient loin de leurs vaisseaux.

O vieillard, s'écrie-t-elle, vous aimez toujours les longs conseils, comme jadis au tems de la paix : une bataille terrible se prépare. J'ai assisté à beaucoup de combats ; mais je n'ai jamais vu une armée si grande ni si formidable : aussi nombreuse que les feuilles du printems, ou que les sables de la mer, elle traverse la plaine pour combattre autour de nos remparts. Hector, c'est toi que j'exhorte en ce moment. Il est dans Troie un grand nombre d'alliés, divers de nation comme de langage : que chaque chef, à la tête de ceux auxquels il commande, les conduise avec ordre et les range en bataille.

Hector ne méconnaît point la voix de la déesse : soudain il rompt l'assemblée. Ils courent aux armes : toutes les portes s'ouvrent ; les

guerriers sortent en foule, fantassins et chars ; il s'élève un grand tumulte.

Il est devant la ville une haute colline qui, s'avançant dans la campagne, est de tous côtés d'une pente facile ; les hommes l'appellent Batiée, et les dieux le tombeau de l'agile Myrinne : c'est là que les troyens et leurs alliés se forment en bataille.

A la tête des troyens paraissait le grand Hector, fils de Priam, agitant un superbe panache : avec lui s'armèrent les troupes les plus nombreuses et les plus vaillantes ; qui, la pique levée, brulaient de répandre le sang.

Les dardaniens sont conduits par le fils d'Anchise, Enée, que la belle Vénus, ayant daigné s'unir à un mortel, mit au jour sur les sommets d'Ida. Il n'est point seul à leur tête ; et les deux fils d'Anténor, Archiloque et Acamas, habiles dans tous les genres de combats, partagent ses travaux.

Ceux qui habitent la riche Zélée dans la Troade et au pied de l'Ida, et qui s'abreuvent des eaux noires de l'Æsèpe, ont pour chef le fils illustre de Lycaon, Pandarus, qui tient son arc d'Apollon même.

Les combattans d'Adrastée, d'Apasus, de Pityée, et des hauts sommets de Térée, mar-

chent sous les ordres d'Adraste et d'Amphius armé d'une cuirasse de lin; ils sont fils de Mérops, dont aucun mortel n'égalait l'habileté dans l'art de connaître l'avenir, et qui leur défendit d'aller à la guerre, le tombeau des hommes : mais ils ne lui obéirent point; la noire parque les entraînait.

Les guerriers qui cultivaient les champs de Percote et de Practius, ou qui habitaient Seste, Abyde, et la noble Arisbe, suivent le fils d'Hyrtacès, Asius, prince des peuples, Asius, que des coursiers bouillans et d'une haute taille portèrent d'Arisbe et des bords du Selléis aux combats.

Hippothoüs conduit les tribus des pélasges exercés au javelot, et qui habitent Larisse entourée de plaines fertiles; ils sont conduits par Hippothoüs et Pylée, disciples de Mars et fils du pélasge Lithus, issu de Teutamis.

Acamas et le héros Piroüs sont à la tête des Thraces, qu'enferme l'Hellespont orageux.

Les belliqueux ciconiens marchent sous les ordres d'Euphème, fils de Trézène, qui reçut le jour de Cée, et qui fut chéri de Jupiter.

Pyrechme conduit les péoniens armés de

l'arc ; ils viennent d'une contrée lointaine, d'Amydon et du large Axius, de l'Axius qui épanche les plus belles eaux dans les vastes campagnes.

Pylémène, dont le cœur est intrépide, commande aux guerriers de Paphlagonie : ils ont quitté les contrées des Hénètes, fameuses par les haras de mules sauvages, Cytore et Sésame, où ils habitent les villes célèbres qui bordent les rives du Parthenius, Cromme, Egiale, Erythine élevée.

Odius et le brave Epistrophus sont à la tête des troupes d'Halizone, qui viennent d'Alybes, régions éloignées où naît l'argent.

Les mysiens obéissent aux lois de Chromis et de l'augure Ennome : mais son art ne peut écarter de lui la noire mort ; il doit périr par la main du rapide Achille, dans le fleuve où ce héros immolera une foule de troyens.

Phorcys, et Ascagne, pareil à un dieu, conduisent loin d'Ascanie les phrygiens tout brûlans d'une ardeur guerrière.

Les fils de Pylémène, Antiphe et Mesthlès, qui reçurent le jour près du lac Gygée, guident les méoniens, nés au pied du Tmole.

Nastès est le chef des cariens au langage barbare ; ils viennent de Milète, de la pointe

élevée de Mycale, des sommets ombragés de Phthires, des rives où serpente le Méandre. Les fils illustres de Nomion, Nastès et Amphimaque, les commandent; Amphimaque, qui allait aux combats chargé d'or ainsi qu'une femme. Insensé! ces ornemens ne le garantiront point de la fatale mort; il périra sous les coups du vaillant Achille, dans les eaux du fleuve; et son or sera la dépouille du vainqueur.

Enfin Sarpedon et le sage Glaucus conduisent les lyciens loin des champs de la Lycie et des gouffres du Xanthe.

FIN DU CHANT SECOND.

REMARQUES

SUR LE CHANT SECOND.

(Page 131. Songe séducteur.)

Les anciens ont écrit bien des subtilités pour défendre ici la morale d'Homère, comme s'il avait fait de son Jupiter un être entièrement parfait : on dirait des théologiens occupés à justifier l'Être suprême. Jupiter induit Agamemnon en erreur pour le punir de la faute qu'il avait commise envers Achille : il est vrai que les grecs en souffrent, PLECTUNTUR ACHIVI. Madame Dacier dit, d'après Macrobe, qu'Agamemnon n'est séduit ici que par sa faute, pour n'avoir pas bien entendu les paroles du Songe qui lui ordonne d'armer tous les grecs, παννυχίη, et que c'est ce qu'il ne fait pas, car il ne se réconcilie point avec Achille : c'est là une subtilité de commentateur. Tout ceci, selon Ernesti, n'est qu'une allégorie. Agamemnon, quoiqu'Achille se tienne à l'écart, se laisse persuader par son orgueil qu'il prendra ce jour-là même la ville de Troie. Dans la supposition de ce savant, l'orgueil serait bien représenté par le Songe séducteur ; mais c'est toujours Jupiter qui l'envoie. Resterait donc à examiner, en cas qu'il fût absolument nécessaire de concilier ici la fiction et la morale, si un poëte peut employer une machine qui blesse l'idée de la divinité. L'esprit et les mœurs du siècle doivent être pris en considération.

(*Ibid.* Il le trouve endormi dans sa tente; le sommeil plus doux que l'ambroisie l'environnait.)

Cette manière de peindre est propre à Homère : tout rapide qu'il est, il se complaît assez souvent dans ses tableaux, et y fixe quelque tems l'œil du spectateur.

(Page 132. Tu dors.)

Pope a un peu affaibli la vivacité de ce début. Despréaux l'a conservée dans cette imitation : « Tu dors, « prélat, tu dors! » J'ai assez parlé, dans les réflexions qui sont à la tête de cette traduction, des répétitions d'Homère, et j'ai dit que, sans vouloir les justifier toutes par rapport à nous, quelques-unes avaient de la grandeur, et que d'autres étaient conformes aux mœurs de ces tems. Madame Dacier, dans son intrépidité à défendre Homère, va beaucoup plus loin. « De quel droit, dit-elle, « un envoyé change-t-il quelque chose aux termes de « sa mission? Est il plus habile, plus grand, que celui « qui l'envoie? Il doit toujours dire ce qu'on lui a dit, et « comme on le lui a dit ». Elle lui permet cependant d'ajouter, mais non de rien omettre. Les messagers n'ont donc qu'à renoncer à leur emploi, s'ils ne sont pas munis comme autrefois de la plus excellente mémoire. Madame Dacier (et Pope adopte cette remarque) demande, d'après Eustathe, comment les chefs auraient su les paroles de ce Songe, si on ne les leur avait pas répétées; comme si le poëte ne pouvait pas dire simplement que son personnage fait un récit déjà connu du lecteur.

(Page 133. Il s'assied sur sa couche.)

Homère n'a pas dédaigné de peindre des détails. D'autres poëtes n'ayant pas l'art de les rendre intéressans, les ont supprimés : ceux qui, sans avoir son talent, ont voulu tout circonstancier, ont donné dans des longueurs insupportables.

(Page 134. D'abord, pour sonder leurs sentimens.)

L'éloignement d'Achille devait avoir indisposé les troupes contre Agamemnon, et il n'ose leur proposer ouvertement de marcher à l'ennemi. Le gouvernement, dans cette armée, était, comme tous les anciens gouvernemens, un mélange de monarchie et de démocratie. *Voyez* Denys d'Halicarnasse.

(*Ibid.* Nestor.)

Nestor joue en toute occasion un rôle distingué dans l'armée. Ce Songe a pris sa forme; c'est Nestor, qui, sans doute, flatté de cette distinction, engage les chefs à s'armer.

(Page 135. Comme des peuples nombreux d'abeilles.)

Qui ne sent la beauté de cette comparaison, et le feu, la grandeur et la richesse de toute la description suivante? Pope a bien rendu ce morceau; seulement il sort, comme il fait souvent, de la simplicité d'Homère dans ce vers où il parle des abeilles :

And o'er the vale descends the living cloud.

« La Renommée s'enflammait », répond mieux au texte, et exprime davantage que si l'on disait comme Pope : « Elle brillait ».

(Page 136. Amis.)

Denys d'Halicarnasse a remarqué tout l'art de ce discours, où Agamemnon, en proposant le départ, en fait sentir la honte et même l'impossibilité. Ce discours se retrouve au neuvième chant. Pope dit qu'Agamemnon s'y proposait le même but, savoir, de sonder ceux auxquels il parlait: mais il s'adressait alors aux chefs, qui auraient pu se rappeler que peu auparavant ils avaient concerté entre eux ce discours pour éprouver les troupes; et alors Diomède, au lieu d'en être la dupe, aurait pu lui dire : Nous prenez-vous pour des enfans? Nous avons déjà vu jouer cette comédie, et nous savons que vous faites un personnage emprunté. A moins qu'on ne pense qu'il était charmé de se venger en cette occasion de l'outrage qu'il avait reçu de son chef. Quoi qu'il en soit, le second emploi de ce discours est une petite négligence d'Homère, outre que cette répétition n'est pas agréable.

(*Ibid.* Si, frappant la victime.)

Il paraît que c'est une exagération qu'il se permet pour grossir ses avantages, et pour avilir ses ennemis. Madame Dacier fait ici une bonne remarque. L'image, dit-elle, dont se sert Agamemnon, est assez semblable à celle dont le roi de Syrie se sert dans l'écriture sainte, lorsqu'il assiége Samarie: car il jure que toute la poudre de Samarie ne suffira pas pour faire que toutes les troupes

qui le suivent en aient chacun une poignée. Par-là ce roi barbare relève le nombre de ses soldats, et ravale extrêmement le peuple de Samarie, qu'il regarde comme la poussière qu'on foule aux pieds. Voici comme elle a traduit cet endroit de l'Iliade : « Car si les grecs et les « troyens consentaient à une trève confirmée par des sa- « crifices, et que nous voulussions faire un dénombre- « ment général des uns et des autres ; que les troyens se « missent d'un côté, que de l'autre nous nous rengeas- « sions par dixaines, et que nous prissions par dixaines « un troyen pour nous verser du vin, nous aurions « encore plusieurs dixaines qui manqueraient d'échan- « sons, etc. ». Agamemnou, en se servant du mot d'é- chansons, veut ravaler les troyens.

(Page 137. Neuf années du grand Jupiter.)

Expression du style ancien. C'est le ciel qui mesure les années, et qui les dispense à l'homme.

(*Ibid.* Nos femmes et nos jeunes enfans sont dans nos demeures, attendant notre retour.)

L'on a imité ici la chute de l'original, qui fixe l'esprit sur cet objet. Pope a bien altéré la simplicité de ce tableau :

'Tis nature's voice, and nature we obey.

(Page 138. De leur souffle sonore)

J'ai voulu imiter l'effet du mot ὄρορε, si expressif par le son. Roar dans Pope y répond.

INCLINE LES ÉPIS ; image fidèle du mouvement des troupes qui se courbent vers le rivage en s'y précipitant.

(*Ibid.* Un nuage de poussière..... s'arrête dans les airs.)

Cela est pittoresque. Madame Dacier supprime l'image, et Pope ne la rend pas dans toute sa force :

Thick clouds of dust arise.

Virgile dit :

Jam pulvere cœlum stare vident.

(*Ibid.* Dos immense de la mer.)

Ceux qui ont vu la mer sentiront la justesse de l'image. Je puis répéter ici la remarque précédente à l'égard de Pope et de madame Dacier.

(Page 140. Il est dangereux qu'il y ait tant de maîtres.)

Ove un sol non impera, onde i giudici
Pendano poi de' premi e delle pene,
Ove sian compartite opre e uffici,
Ivi errante il governo esser conviene.

IL TASO, CANT. I.

(Page 141. Ses épaules recourbées se rencontraient sur sa poitrine.)

La peinture de Thersite est dans le genre comique, et même un peu burlesque. Homère sait prendre tous les tons, et ne néglige pas l'occasion de dérider le front de ses lecteurs. On a observé que ce personnage ridicule,

introduit ici avec adresse, était propre à dégoûter les grecs du dessein de s'en retourner dans leur patrie ; que le rire qu'il excite devait mettre fin à la sédition, et qu'enfin Homère, dans son Margitès, ainsi qu'en cet endroit et en plusieurs autres de l'Iliade et de l'Odyssée, a jeté comme les fondemens de la comédie. Pope a bien rendu ce morceau :

His mountain-shoulders half his breast o'erspread,
Thin hairs bestrew'd his long mis-shapen head.

(Page 142. Soudain parut à côté de lui le noble Ulysse.)

Παρίστατο. Cela est vif, et dit plus que « Ulysse se « leva aussitôt, » comme traduit madame Dacier.

(Page 144. Le vainqueur des villes.)

Πτολίπορθος. Epithète qu'Homère emploie en parlant d'Achille, mais plus souvent pour désigner Ulysse, parce que Troie fut prise par ses stratagêmes (le Scoliaste). *Voyez* l'Odyssée, ch. x, v. 230.

(*Ibid.* Fils d'Atrée !)

C'est un des plus beaux discours d'Homère, il est admiré de Quintilien avec raison.

(Page 145. Le tems n'est pas si éloigné, il semble que c'était hier.)

C'est un tour adroit de la part de l'orateur, pour faire disparaître l'idée de la longueur de ce siége.

(*Ibid.* Il dévore cruellement.)

Τετρινῶτας, en exprimant les cris des jeunes passereaux, excite par le son l'idée du bruit que fait le dragon en les écrasant entre ses dents Dans ma traduction, le son des mots peut réveiller la même image. (Qui perçait l'air de ses cris). ἀμφιαχῦιαν.

Homère peint toujours par les sons.

(Page 147. Ce gage de vos mains serrées.)

C'est un usage très-ancien que de se serrer l'un l'autre les mains pour confirmer un engagement. Il n'est pas entièrement aboli de nos jours, où nous avons tant de notaires; et il est quelquefois, dans la dernière classe des citoyens, le seul gage de leur promesse. Je ne sais donc pourquoi Pope et madame Dacier ont supprimé ces mots qui rappellent un usage long-tems solemnel. EN DEXTRA FIDESQUE. Æneid.

(*Ibid.* Nous combattons vainement en paroles)

C'est une critique fine et enveloppée de la conduite d'Agamemnon. (Eustathe.)

Ulysse a retenu les grecs, prêts au départ. Nestor les engage à combattre. (Denys d'Halicarnasse.).

(*Ibid.* Un ou deux séditieux.)

Trait lancé, comme on l'a fort bien dit, contre Achille, uniquement afin de réhabiliter Agamemnon dans l'esprit des troupes.

(Page 148. Ecoute les conseils d'autrui, et ne rejette point.)

Comme il insiste là-dessus! Ce bon vieillard se peint toujours.

(*Ibid.* Range les combattans par leurs tribus.)

On demande pourquoi Nestor donne ce conseil si tard. Le Scoliaste répond que jusqu'à cette année les grecs avaient plutôt fait des incursions que des attaques directes et générales, et qu'avant la retraite d'Achille, leur situation n'avait pas été critique.

(*Ibid.* Je l'ai traité avec hauteur.)

Cet aveu humiliant d'Agamemnon doit lui concilier la faveur des troupes; ensuite il parle d'une manière convenable à son rang.. (Denys d'Halicarnasse.)

(*Ibid.* Si jamais nous nous réunissons.)

On connaît l'art avec lequel Homère sait réveiller de tems en tems le souvenir de son héros : de cette manière, Achille, même dans l'inaction, brille plus qu'aucun des héros de l'Iliade : le poëte l'annonce fréquemment, et fait désirer sa présence. Ceux qui, comme Terrasson, ont blâmé cette inaction, dont Homère a tiré un si grand parti, étaient donc aveugles. Ici, il est bien honorable pour Achille d'être loué par Agamemnon, peu de tems même après leurs débats.

(Page 149. La courroie du bouclier qui couvre le combattant sera trempée de sueur autour de sa poitrine.)

La traduction, par la longueur de la période, répond au mètre de l'original, qui peint le poids du bouclier. Tout ce morceau est plein de la plus grande chaleur. Dans la phrase suivante, cette répétition, LA SUEUR INONDERA, ajoute à la vivacité. Pope observe que tous les traducteurs ont omis les répétitions, qui ont tant de force en cet endroit, ainsi que d'autres répétitions de ce genre; et il rapporte une imitation heureuse de Milton, qui fait dire à Satan:

. . . . . Let each
His adamantine coat gird well; and each
Fit well his helm, gripe fast his orbed shield, etc.

(Page 150. Rompre par le fer sur la poitrine d'Hector sa cuirasse.)

χαλκῷ ξυγάλοιο. On entend, dans ces mots, briser le bouclier.

Il y a quelque ressemblance entre tout ce morceau d'Homère et celui du prophète Nahum: « J'entends les « fouets qui retentissent, les roues qui se précipitent avec « un grand bruit, les chevaux qui battent des pieds, et « les chariots qui semblent voler. Je vois les gens de « cheval qui lèvent des épées brillantes, et des lances « étincelantes, une multitude d'hommes percés de coups, « une défaite sanglante et cruelle, un carnage qui n'a « point de fin.... Les portes de ton pays seront entière-

« ment ouvertes à tes ennemis, et le feu en dévorera les « barres, etc. ».

Homère annonce dès le second livre avec quelle haleine il va chanter les combats.

(Page 152. L'éclat de l'airain allumé de toutes parts s'élève à travers les airs jusques aux cieux.)

Cette période, qui est nombreuse, doit rendre l'image de l'original que Pope a mutilée. Il a supprimé plus bas l'image de ces oiseaux *se devançant les uns les autres avec des cris de joie*, qui peint l'ardeur des troupes. Virgile a imité ainsi cette comparaison :

Ceu quondam nivei liquida inter nubila cycni
Cùm sese è pastu referunt, et longa canoros
Dant per colla modos : sonat amnis, et Asia longè
Pulsa palus.

ÆNEID. LIB. VII.

Imitation très-belle. Virgile n'a pas rendu l'image dont je viens de parler.

Il y a dans cet endroit du second chant une foule de comparaisons, qui se suivent sans intervalle, et dont chacune a sa beauté et son effet. Il semble que le génie abondant d'Homère s'épanche comme ces troupes qui inondent la plaine. On dira peut-être que la comparaison tirée des mouches est basse, et qu'il est assez singulier que celle du taureau soit mêlée à de très grandes images. Les idées de bassesse et de grandeur sont relatives ; tout ce qui tenait aux objets champêtres avait quelque prix aux yeux de ce siècle ami de la simplicité. Le taureau était particulièrement honoré ; le culte qu'on

lui rendit en Égypte était comme un tribut de reconnaissance. Cependant il semble qu'Homère ait été ici comme entraîné par le feu et l'abondance de son génie, et qu'en produisant une foule d'images il se soit peu attaché à leur assigner leur place.

Ce vers

Σμερδαλέον κονάβιζε ποδῶν ὑπὸ καὶ χθὼν ἔπτατο,

exprime très-bien, par la répétition de plusieurs syllabes sourdes, le bruit de la terre ébranlée par la marche des troupes.

(Page 153. Maintenant muses.....)

Cette invocation réveille l'attention du lecteur, et elle est nécessaire dans une occasion de cette importance et de cette difficulté. Celle de Virgile est plus courte et plus simple ; il ne dit point, « eussé-je dix bouches, une « voix infatigable et une poitrine d'airain » ; il ne sollicite pas le secours des muses avec cet enthousiasme : les armées qu'il avait à décrire étaient moins nombreuses que celles des grecs et des troyens. Il a imité ailleurs ces images.

(Page 156. Les Abantes..... laissant flotter en arrière leur chevelure.)

C'est pour louer le courage de ces peuples. Comme ils combattaient toujours à coups de mains, ils ne portaient pas de cheveux par-devant, pour ne pas donner prise à l'ennemi ; et ils laissaient croître ceux qu'ils avaient derrière la tête, parce qu'ils ne tournaient jamais le dos. (Madame Dacier.)

(Page 162. Et versa sur elles d'immenses richesses.)

Allusion à l'ancienne fable qui contait que Jupiter couvrit Rhodes d'une nuée d'or, d'où il fit pleuvoir dans cette île des richesses infinies. Pindare rapporte cette fable. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Maintenant nommons ceux qui.....)

Nouvel exorde qui annonce quelque chose d'important; il va nommer Achille et ses guerriers.

(Page 163. Mais bientôt il doit reparaître.)

Achille est redoutable, malgré son inaction. Il avait enlevé Briséis après les plus grands travaux : cela justifie encore sa colère.

(Page 166. Sans se mêler avec les gouffres argentés de ce fleuve.)

Pline rapporte que l'Eurotas traverse ainsi le Pénée; c'est la même rivière de Titarésie dont parle ici Homère, et dont il dit que les eaux sont bouleuses. Le Styx, selon les poëtes, était limoneux, et coulait avec lenteur et sans aucun bruit. (Ernesti.)

(*Ibid.* Les plus nobles coursiers.)

Homère les nomme avant ses héros; on voit, par plusieurs endroits de l'Iliade, combien ils étaient alors en honneur. Observons encore qu'au tems de ce poëte

ce n'était pas probablement manquer d'égard à quelqu'un que de ne pas lui accorder la première place dans le discours : nous voyons que les chefs ne font pas scrupule de se nommer eux-mêmes avant ceux qu'ils honorent le plus. Au sixième livre, Hélénus, en leur parlant, nomme Enée avant Hector. Plusieurs chevaux, comme Pope l'observe, étaient de race divine, aussi bien que les chefs.

(Page 167. Broyaient le lotos.)

Le mot ἐριπεδόμενοι peint le bruit que font les chevaux en paissant. J'ai imité cette image.

Ibid. Mais ceux-ci.... erraient çà et là dans le camp.)

On a remarqué qu'Homère a bien fait sentir la différence du caractère des chefs et des soldats, et que les amusemens de ceux-ci étaient guerriers. Milton a imité cet endroit.

(*Ibid.* Par l'ordre de Jupiter.)

Il est fidèle à l'engagement qu'il a pris avec Thétis.

(Page 168. Aux portes du palais de Priam.)

Coutumes des orientaux.

(Page 169. Tombeau de Pagile Myrinne.)

Reine des amazones. On enterrait les héros et les héroïnes au pied des collines et des montagnes. (Madame Dacier.)

(Page 171. Au langage barbare.)

Apollodore a dit que les ioniens haïssaient extrêmement les cariens, et qu'Homère, qui était ionien, a voulu se moquer de ce peuple en lui reprochant ce défaut. (Madame Dacier.)

(Page 172. Il périra sous les coups du vaillant Achille dans les eaux du fleuve.)

Achille ne sera donc pas toujours dans l'inaction. Le poëte annonce ses exploits, mais, à la manière des oracles, avec un peu d'obscurité; il ne désigne pas le fleuve. Virgile a été ici l'imitateur d'Homère; mais il a pris un tour différent, et y a mis plus de pathétique:

. . . Neque eum juvere in vulnera cantus
Somniferi, et Marsis quæsitæ in montibus herbæ,
Te nemus Angitiæ, vitreâ te Fucinus undâ,
Te liquidi flevêre lacus.

Faisons ici quelques courtes observations sur ce dénombrement d'Homère. C'étoit une très-belle idée que de saisir l'occasion favorable de décrire des armées, de nommer et de peindre les acteurs du poëme, et d'offrir en même-tems un tableau raccourci de la Grèce et d'une partie de l'Asie mineure; tableau d'autant plus intéressant pour les grecs, qu'il est extrêmement fidèle. Il y a des lecteurs qui l'ont taxé de sécheresse; et l'on ne peut disconvenir que, comme nous ne connaissons point les lieux décrits par le poëte, ce tableau n'ait perdu pour nous une partie de son agrément. Denys d'Halicarnasse trouve dans les noms et dans leur arrangement, une

harmonie remarquable : il est difficile de la conserver dans la traduction. Ce dénombrement est parsemé d'images la plupart champêtres, tantôt douces, tantôt fortes, et de plusieurs digressions agréables. Homère, dans ce morceau, a pris une marche rapide ; il vous entraîne, en vous menant de ville en ville, de bosquets en bosquets; il vous fait parcourir en peu de momens tout ce pays si favorisé de la nature : la peinture de ces païsages entremêle et adoucit celle des armes et des guerriers, et forme un contraste que personne n'a su mieux employer que ce poëte.

Tous les poëtes épiques se sont jetés, sur les pas d'Homère, dans cette route qu'il a heureusement ouverte ; ils ont tous décrit des armées. La description de Virgile, qui a des beautés particulières, est coupée en deux parties, dont l'une est au septième chaot, et l'autre au dixième; son sujet l'exigeait, et par-là il lui était facile d'éviter la monotonie.

Macrobe a fait deux observations sur les dénombremens de l'Iliade et de l'Enéide. L'une, qu'Homère a suivi méthodiquement l'ordre géographique des lieux, tandis que Virgile saute d'un lieu à l'autre. La seconde observation est que tous ceux qu'Homère nomme dans son dénombrement, il en parle ensuite dans le cours de son poëme, et qu'il n'y introduit plus de nouvel acteur: Virgile, au contraire, oublie ceux qu'il a nommés dans son dénombrement, et amène à leur place des acteurs inconnus. L'exactitude scrupuleuse d'Homère, qui peut nous étonner, d'autant plus qu'elle n'a pas éteint en lui le feu poétique, vient en partie de ce que la poésie, dans cette haute antiquité, tenait lieu d'his-

toire : les poëtes, quoiqu'ils se permissent des fictions, et qu'ils profitassent de celles de la fable, s'attachaient quelquefois plus qu'aujourd'hui à la vérité historique, telle, au moins, qu'elle était connue. Ainsi, comme géographe, l'ordre qu'Homère a suivi, par rapport à la description des lieux, est préférable à celui de Virgile : mais, comme poëte, cela est assez indifférent : il semble même que l'espèce de désordre du poëte latin convienne mieux à la marche libre de la poésie.

La seconde observation de Macrobe paraît, au premier coup-d'œil, plus importante. Cependant, quel est le lecteur qui puisse graver les noms de tous ces acteurs dans sa mémoire, et se familiariser assez avec eux pour les reconnaître après l'intervalle d'un grand nombre de chants ? Est-il d'ailleurs important de nommer, dès l'entreé du poëme, des personnages auxquels le poëte ne fait ensuite jouer d'autre rôle que celui de mourir ? Virgile serait donc blâmable, non s'il n'avait pas nommé tous ses acteurs, mais s'il n'avait pas fait agir ceux qu'il avait désignés.

Virgile décrit l'armée de Turnus avec un plus grand détail que celle d'Enée ; Enée devait faire la conquête de l'Italie, et la description de l'une et de l'autre armée intéressait également les romains. Homère marque sa prédilection pour les grecs et le desir qu'il a de leur plaire, en décrivant leur armée avec une grande étendue, et se bornant à de courtes indications quand il parle de celle des troyens, sans doute aussi pour éviter les longueurs et la sécheresse. La description de Virgile est plus ornée ; celle d'Homère est plus martiale, et, quoique plus détaillée, a plus de chaleur.

La description que le Tasse fait des armées qui se disputent la Terre-Sainte est entremêlée de quelques épisodes agréables : mais, comme Pope l'a remarqué, il est loin d'approcher, en cet endroit, de ses modèles ; il n'offre que le tableau des pays dont il parle, et ne dépeint pas ses guerriers avec des traits aussi énergiques. On s'aperçoit dans les peintures d'Homère qu'il a vu les lieux qu'il nomme.

Il fallait le génie de Milton pour faire le dénombrement des mauvais anges : l'érudition éclate encore plus dans ce morceau que la poésie : se plaçant comme hors du monde, l'imagination semblait être son seul guide ; il a su y rentrer, en peignant les divers cultes des païens. Ces détails ne sauraient être aussi variés ni aussi intéressans que ceux d'Homère et de Virgile, qu'on n'a encore pu égaler dans ces sortes de dénombremens.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT II.

CHANT III.

A PEINE les deux armées, leurs chefs à leur tête, sont rangées en ordre de bataille, les troyens, tels que des nuées d'oiseaux, s'avancent avec des cris perçans : ainsi s'élève jusqu'au ciel la voix éclatante du peuple aîlé des grues, lorsque, fuyant les frimats et les torrens célestes, elles traversent à grands cris l'impétueuse mer, et, portant la destruction et la mort à la race des Pygmées, livrent, en descendant des airs, un combat terrible. Mais les grecs ne respirant que fureur, et brûlant dans leur sein de se prêter un appui mutuel, approchent en silence. Comme l'autan humide répand sur le sommet des montagnes un brouillard épais, que redoute le berger, et que le voleur préfère aux ombres de la nuit, brouillard si ténébreux, que l'œil suit à peine la pierre lancée : ainsi s'élevait un tourbillon de poussière sous les pieds des troupes qui franchissaient la plaine d'un pas rapide.

Lorsque les deux armées vont se joindre, Pâris, aussi beau qu'un dieu, se montre à la tête des troyens. A ses épaules sont suspendus une peau de léopard, son arc recourbé, et son

épée ; il agite deux javelots étincelans, et défie à un sanguinaire combat les chefs les plus vaillans des grecs.

Ménélas le voit devancer les cohortes, et marcher à grands pas. Il triomphe, comme se réjouit un lion, quand, pressé d'une faim dévorante, il rencontre un daim sauvage ou un cerf orgueilleux de son bois, et que soudain il le dévore, quoiqu'il soit poursuivi par une meute légère et par une ardente jeunesse : ainsi Ménélas triomphe, et se flatte de punir le coupable. Il s'élance aussitôt de son char avec ses armes.

Pâris, qui le voit à la tête des combattans, est frappé de terreur; il se jette dans les rangs de ses compagnons, et se dérobe à la mort. Tel un jeune berger, dans le creux d'un vallon, recule à l'aspect d'un serpent terrible; un tremblement s'est emparé de ses membres; il fuit en arrière la pâleur sur le front : tel le beau Pâris, redoutant Ménélas, se retirait dans la foule des valeureux troyens.

Mais Hector apercevant son frère, l'accable de ces reproches : Malheureux Pâris ! toi dont la beauté fait la seule gloire, guerrier efféminé, lâche séducteur, plût au ciel que tu n'eusses point vu le jour, ou que tu

fusses mort sans former le lien de l'hyménée, destin préférable à l'opprobre dont tu te couvres dans ce jour aux yeux des troyens que tu déshonores ! N'entends-tu pas les risées des grecs valeureux ? Ils croyaient que tu savais combattre avec courage hors des rangs, parce que ta figure en impose ; mais ton ame est sans valeur et sans force. Si tu étais aussi pusillanime, devais-tu rassembler tes plus chers compagnons, traverser la mer avec des vaisseaux rapides, et, confondu dans une nation étrangère, emmener d'un pays lointain une femme célèbre par sa beauté, et l'alliée de guerriers redoutables? action qui fait la ruine de ton père, de cette ville, de tout un peuple, le triomphe de nos ennemis, et ta propre honte. Que n'attendais-tu le vaillant Ménélas ? tu saurais quel est le guerrier dont tu retiens injustement l'épouse. Ta lyre, ni ces dons de Vénus, ta chevelure et ta beauté, n'eussent été pour toi d'aucun secours, lorsque tu aurais été traîné par le vainqueur dans la poussière. Mais les troyens sont trop timides ; ou ils t'eussent déjà donné la pierre sépulcrale pour vêtement, afin de se venger de tous les maux que tu leur as faits.

Hector, répond le beau Pâris, je le recon-

nais, j'ai mérité ces reproches : ton cœur est toujours indomptable dans les combats; tel que l'acier qui, fendant le chêne, seconde la force de celui qui bâtit un navire, tel est dans ton sein ton courage invincible. Mais ne me reproche pas les dons de Vénus : il ne faut pas rejeter les bienfaits inestimables des dieux; quels qu'ils soient, personne n'est le maître de les choisir. Si cependant tu veux que je combatte, fais ranger à l'instant les troyens et les grecs; et, au milieu d'eux, qu'on nous mette aux mains, moi et le redoutable Ménélas, pour la cause d'Hélène et de ses richesses. Celui qui remportera la victoire, maître de sa personne et de ses biens, l'emmènera dans sa demeure; et, les deux peuples formant le nœud d'une amitié et d'une alliance inviolables, vous habiterez Troie et ses champs fertiles, et ils s'en retourneront au sein de la Grèce, renommée par sa valeur et par la beauté de ses femmes.

A ce discours Hector, plein de joie, court entre les deux armées; et tenant sa pique par le milieu, il l'oppose aux phalanges des troyens, qui s'arrêtent au même instant. Les grecs, remplis d'un feu martial, lui décochent leurs flèches, et cherchent à l'accabler d'un

nuage de traits et de pierres. Mais Agamemnon élève la voix : Grecs, arrêtez, ne lancez point vos traits ; l'intrépide Hector semble vouloir nous adresser la parole. A cet ordre ils cessent de l'attaquer, et font silence. Hector entre les deux armées : Troyens, dit-il, et vous, braves grecs, écoutez ce que vous propose Pâris, l'auteur de cette guerre. Il veut que les deux peuples déposent sur la terre fertile leurs armes éclatantes, et que lui et le valeureux Ménélas combattent seuls pour Hélène et ses richesses. Celui qui remportera la victoire, maître de sa personne et de ses biens, l'emmènera dans sa demeure. Nous cependant, nous formerons les nœuds d'une alliance et d'une amitié inviolables.

Il dit ; et les deux armées gardent un profond silence. Ménélas prenant alors la parole : Ecoutez-moi à mon tour, leur dit-il. Une vive douleur pénètre mon ame, et j'espère que voici le moment de terminer nos débats et les longs malheurs que vous avez soufferts pour ma querelle et pour l'attentat de Pâris. Que celui de nous auquel est réservée la mort, subisse l'arrêt du destin ; et vous, ne tardez plus à goûter les douceurs d'une paix durable. Troyens, immolez un agneau

noir à la terre, un agneau blanc au soleil ; et nous offrirons une semblable victime au maître des dieux. Mais que Priam lui-même (car ses fils sont infidèles et parjures) vienne jurer l'alliance, pour que personne ne viole un traité fait au nom de Jupiter. Toujours la jeunesse est inconstante et légère ; lorsqu'un vieillard intervient dans les traités, il porte à-la-fois l'œil sur le passé et sur l'avenir, et procure aux deux partis les plus grands avantages.

Les grecs et les troyens, dans l'espoir de terminer une si cruelle guerre, se livrent à la plus douce joie. Ils retiennent les coursiers dans les rangs, descendent des chars, se dépouillent de leurs armes, et les couchent près d'eux sur la terre. Un court espace séparait les deux armées. Hector envoie promptement deux hérauts dans la ville pour conduire les victimes au camp, et pour inviter Priam à s'y rendre, tandis qu'Agamemnon ordonne à Talthybius d'aller vers la flotte, et d'amener un agneau : le hérant obéit à l'ordre du roi.

Cependant Iris vole vers Hélène, sous les traits de la belle-sœur de cette princesse, Laodice, que le riche Hélicaon, fils d'Anté-

nor, avait épousée, et la plus aimable des filles de Priam. Elle trouve Hélène dans son palais, traçant une broderie sur une grande toile qui avait la blancheur de l'albâtre : elle y représentait les nombreux travaux que les troyens et les grecs, chargés d'airain et domptant les coursiers, avaient soutenus pour l'amour d'elle dans les champs de Mars. La légère Iris s'avance.

Viens, belle princesse, dit-elle, contemple l'étrange spectacle qu'offrent les grecs et les troyens. Ces guerriers qui naguère, ne respirant qu'une fureur homicide, allaient se livrer dans la plaine un combat qui devait coûter tant de pleurs, sont maintenant assis en silence : la guerre est appaisée ; inclinés sur leurs boucliers, ils ont enfoncé près d'eux en terre leurs longs javelots. Cependant Pâris et Ménélas combattront pour toi, armés de fortes lances, et tu seras l'épouse chérie du vainqueur.

La déesse, en lui tenant ce discours, réveille au fond de son cœur un doux souvenir de son premier époux, de sa patrie, et de ceux dont elle reçut la naissance. Couverte de voiles d'une blancheur éblouissante, Hélène se précipite hors du palais, versant des

pleurs de tendresse : elle n'est point seule ; Æthra et Clymène, deux de ses femmes, la suivent. Elles arrivent bientôt près des portes Scées.

Au-dessus de ces portes, étaient assis des vieillards vénérables, Priam, Panthoüs, Thymœtes, Lampus, Clytie, Hicétaon de la race de Mars, et Ucalégon et Anténor, d'une prudence consommée. Accablés de vieillesse, ils se tenaient éloignés des combats ; mais ils discouraient avec sagesse, semblables aux cigales qui, dans les bois, se reposant sur la cime des arbres, ne cessent point de faire entendre leurs faibles et douces voix ; tels, au haut de cette tour, étaient ces vieillards troyens.

Lorsqu'ils virent Hélène s'avancer vers la tour : On ne doit pas s'étonner, dirent-ils entre eux à voix basse, que les troyens et les grecs souffrent, depuis un si grand nombre d'années, tant de maux pour une telle femme ; elle a les traits et le port d'une déesse. Mais, malgré ses appas, qu'elle parte avec ses vaisseaux, et ne nous laisse point à nous et à nos enfans l'infortune et le deuil.

Tels étaient leurs discours. Priam haussant la voix : Approche, dit-il, ma chère fille, et sieds-toi à mes côtés, pour considérer tes pa-

rens et tes amis. Tu n'es point à mes yeux la cause de nos malheurs ; j'en accuse les dieux, qui ont excité contre moi cette guerre, le sujet de nos larmes. Nomme-moi cet homme étonnant ; dis quel est ce chef si remarquable par son port et par sa stature : d'autres l'emportent sur lui par la hauteur de leur taille ; mais jamais mes yeux n'ont vu d'homme si beau ni si majestueux ; il semble être un roi.

Mon père chéri, répond Hélène la plus belle des femmes, je révère et je redoute ta présence. Plût au ciel que j'eusse choisi la plus cruelle mort, lorsque je suivis ici ton fils, et que j'abandonnai mon lit nuptial, mes frères, ma fille unique, et les aimables compagnes de ma jeunesse ! Mais ce n'a pas été mon destin ; et c'est pour ce sujet que je me consume dans les larmes. Je vais satisfaire à ta demande. Ce guerrier est le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, qui possède à la-fois l'art de régner et celui de combattre. Avant que l'infamie eût souillé mes jours, il était mon beau-frère, s'il m'est permis de lui donner ce nom !

Le vieillard admire ce guerrier, et s'écrie : Heureux Atride ! favori des destinées ! chéri des immortels ! que de peuples sont soumis à

tes lois! Je me rendis autrefois dans la Phrygie fertile en vignobles; là, je vis une grande armée, des hommes habiles à conduire un char, les peuples d'Otrée et du fameux Mygdon, qui alors formaient un camp aux rives du Sangare: et moi, j'étais parmi eux, comme leur allié, ce jour où nous combattîmes les amazones guerrières. Mais cette armée était moins nombreuse que celle des grecs.

Puis regardant le fils de Laërte: Apprends-moi aussi, ma chère fille, poursuivit le vieillard, quel est ce guerrier: moins grand de toute la tête qu'Agamemnon, ses épaules et sa poitrine ont plus de largeur. Ses armes sont couchées sur la terre féconde: lui cependant marche dans les rangs de ses guerriers; tel qu'un belier, chargé d'une riche toison, se promène au milieu d'un grand troupeau de brebis éclatantes.

C'est, répondit Hélène, le fils de Laërte, le prudent Ulysse; nourri dans Ithaque hérissée de rochers stériles, il abonde en stratagêmes et en sages conseils.

Anténor prenant alors la parole: O Hélène, dit-il, Ulysse reçoit de toi un juste éloge. Autrefois cet homme étonnant vint dans cette ville, envoyé pour ta cause, accompagné de l'in-

trépide Ménélas : je les accueillis avec amitié dans ma maison, et je connus leur caractère, leur sagesse. Quand ils paraissaient au milieu des troyens assemblés, s'ils étaient debout, Ménélas attirait les regards par la hauteur de sa taille : étaient-ils assis, Ulysse avait quelque chose de plus vénérable. Mais lorsque, traitant avec nous, ils haranguaient dans les conseils, Ménélas parlait d'une manière succincte, mais pleine de force ; il n'abondait point en paroles, et ne s'écartait point du but, quoiqu'il fût le plus jeune. Quand le prudent Ulysse se levait à son tour, d'abord, comme s'il eût été novice et sans art, il demeurait tranquille, baissait les yeux, les attachait sur la terre, ne portait son sceptre ni d'un côté ni de l'autre, et le tenait immobile : vous auriez dit un homme sombre, agité par la colère, ou dont les sens étaient troublés et la raison égarée. Mais lorsqu'il déployait sa voix forte et sonore, et que ses paroles sortaient en foule, ainsi que dans l'hiver les nombreux flocons de neige descendent sur les campagnes, alors aucun mortel n'eût lutté contre Ulysse ; alors on oubliait son extérieur moins imposant, et l'on n'était frappé que de sa vive éloquence.

Priam, apercevant Ajax, interroge encore

Hélène. Quel est cet autre chef si grand et si terrible, et qui par sa taille et par la largeur de ses épaules l'emporte sur tous les grecs?

C'est, répondit-elle, le formidable Ajax, le rempart de la Grèce. Là, parmi les crétois, se tient Idoménée, semblable à l'un des immortels; autour de lui sont les chefs de la Crète : souvent, lorsqu'il venait de cette île, Ménélas le reçut dans notre palais. Je vois rassemblés ici tous les héros de la Grèce, que je reconnaîtrais sans peine, et dont je pourrais vous dire les noms. Mais je ne puis découvrir deux chefs, Castor qui dompte les coursiers, Pollux invincible à la lutte, mes propres frères, sortis du même sein que moi. Seraient-ils restés dans les murs de Lacédémone ? ou, s'ils ont abordé avec leurs vaisseaux à ce rivage, refuseraient-ils de se joindre aux combats des guerriers, par la crainte de partager l'opprobre dont je suis couverte ? Ainsi parlait Hélène : mais déjà la terre les renfermait dans son sein, à Lacédémone, doux pays de leur naissance.

Cependant les hérauts portaient à travers la ville les gages sacrés de la paix, deux agneaux, et dans une outre, peau d'un belier,

le vin qui rejouit, fruit délicieux de la terre. Le héraut Idéus, chargé d'une urne brillante et de coupes d'or, paraît devant le vieux Priam, et l'excite à sortir des remparts. Lève-toi, dit-il, fils de Laomédon; les chefs des deux armées t'invitent à descendre dans la plaine, afin d'y conclure la paix. Pâris et le vaillant Ménélas, armés de longs javelots, combattront pour Hélène: elle suivra le vainqueur, elle et ses richesses; et les deux peuples formant le nœud d'une amitié et d'une alliance inviolables, nous habiterons Troie et ses champs fertiles, et ils s'en retourneront dans la Grèce belliqueuse, où le sexe a des appas séduisans.

Le vieillard frémit à ces mots; toutefois il ordonne que l'on attelle ses coursiers: cet ordre est promptement exécuté. Priam monte sur son char superbe, prend et tire à soi les rênes; Anténor se place à côté de lui. Ils poussent les rapides coursiers à travers les portes Scées dans la campagne. Arrivés près des troyens et des grecs, ils descendent du char sur le sein fécond de la terre, et s'avancent à pas lents au milieu des deux armées. Aussitôt le roi des peuples, Agamemnon, se lève, ainsi que le sage Ulysse.

Cependant les hérauts vénérables apportent des deux parts les gages sacrés de l'alliance ; ils mêlent le vin dans l'urne, et répandent une eau pure sur les mains des rois. Agamemnon s'arme du coutelas suspendu à sa formidable épée, et enlève sur la tête des victimes, du poil que les hérauts distribuent entre les chefs des troyens et des grecs. Agamemnon, levant les mains vers le ciel, prie au milieu d'eux à haute voix :

Jupiter, père souverain, qui règnes sur les sommets d'Ida, dieu grand et terrible; soleil, qui entends tout, et aux regards duquel rien ne se dérobe; fleuves, terre, et vous qui dans les demeures souterraines des enfers punissez les humains coupables de parjure; soyez nos témoins et garantissez la foi de nos sermens. Si Pâris ravit le jour à Ménélas, qu'il demeure possesseur d'Hélène et de ses trésors ; et nous, sillonnant les ondes, rentrons dans notre patrie. Mais si Ménélas immole Pâris, qu'à l'instant les troyens nous rendent Hélène et ses biens, et paient aux grecs un juste tribut, dont le souvenir se transmette aux races les plus reculées. Si, après que Pâris sera tombé, Priam ou ses fils refusent de nous payer ce tribut, je l'exigerai

les armes à la main, et je resterai sur ces bords jusqu'à ce que j'aie trouvé les moyens de terminer la guerre.

Il dit, et du fer meurtrier il égorge les agneaux, qui tombent palpitants, en exhalant le souffle de la vie. Puisant ensuite le vin dans l'urne, on le répand des coupes, et l'on invoque les dieux. Des deux camps s'élève cette prière : Grand et redoutable Jupiter, et vous tous, dieux immortels, si quelqu'un viole une paix si sacrée, que de son crâne brisé sa cervelle soit répandue sur la terre, comme ce vin ; que sa race ait le même sort, et que sa femme soit livrée à l'insolence d'un barbare ennemi. Tels sont leurs vœux : Jupiter ne leur fut point favorable.

Mais le fils de Dardanus, Priam, leur tient ce discours : Écoutez-moi, troyens, et vous, grecs, nés pour les combats. Quant à moi, je m'en retourne sur les hauts remparts d'Ilion : je ne pourrais voir un fils si tendrement chéri combattre le redoutable Ménélas. Jupiter et les autres immortels savent seuls auquel des deux les destins ont réservé la mort. En disant ces mots, le vieillard vénérable place les victimes sur le char, il y monte et saisit les guides ; Anténor s'assied à côté de lui, et

le char roule jusques dans les murs d'Ilion.

Alors le fils de Priam, Hector, et le grand Ulysse mesurent le champ du combat : puis jetant les sorts dans un casque d'airain, ils les agitent, afin de savoir qui doit le premier lancer le javelot. Les grecs et les troyens levant les mains vers les dieux : Père des immortels, disent-ils, maître de l'Ida, divinité terrible, que l'auteur de tant d'infortunes périsse et descende dans la demeure de Pluton, et que l'alliance et l'amitié des deux peuples soient à jamais affermies !

Telle est leur prière. Hector ombragé du panache agite les deux sorts, en détournant les yeux ; et celui de Pâris sort du casque. Les troupes s'asseyent aussitôt dans les rangs, chacun près de ses coursiers agiles et de ses brillantes armes qui jonchent la campagne.

Alors Pâris, l'époux de la belle Hélène, revêt son armure superbe : il chausse ses riches brodequins, et les attache par des agraffes d'argent, couvre son sein de la cuirasse de son frère Lycaon ; elle convenait à sa taille ; il jette sur ses épaules le baudrier auquel est suspendue son épée d'airain où l'argent étincelle : il prend le vaste et pesant bouclier ; et posant sur son front un casque fait avec

art, dont le menaçant panache aux longs crins flotte dans l'air avec fierté, il saisit une lance, qu'il puisse manier sans effort. De son côté, le vaillant Ménélas revêt ses armes.

Après qu'ils se sont couverts, à l'écart, de leur armure, ils s'avancent au milieu des deux camps, en se jetant des regards terribles : à leur vue, les cohortes intrépides des troyens et des grecs sont saisies d'effroi. Les deux rivaux s'arrêtent l'un près de l'autre dans le champ mesuré, agitant leurs piques, et pleins d'un courroux menaçant. Pâris le premier lance son javelot, et frappe le bouclier de Ménélas ; il n'en rompt pas l'airain, et la pointe du javelot se recourbe sur le bouclier solide. A son tour Ménélas lève sa lance ; et invoquant le père des dieux : Grand Jupiter, s'écrie-t-il, punis l'agresseur, le perfide Pâris ; abats-le par mes mains, afin que l'on tremble, parmi les races futures, d'insulter celui qui nous reçoit dans sa maison et nous prodigue son amitié.

Il dit ; et le long javelot balancé vole, frappe le bouclier luisant, pénètre à travers la cuirasse ornée, déchire la tunique près du flanc : Pâris s'incline, et se dérobe à la noire parque. Alors Ménélas s'arme de sa

brillante épée, et la levant, il en décharge un grand coup sur le haut du casque de son adversaire : rompue en trois ou quatre éclats, elle tombe de sa main. Ménélas pousse un gémissement douloureux ; et regardant la voûte immense du ciel : Jupiter, s'écrie-t-il, non, il n'est point de dieu plus impitoyable que toi : je me flattais de punir en ce jour la perfidie de Pâris, et mon épée se brise dans ma main ! ma main a fait voler un trait inutile, il n'a pu le blesser ! En prononçant ces mots, il fond sur le fils de Priam ; et le saisissant par le panache, il le traîne du côté des grecs. La courroie, riche tissu, qui liait le casque sous le menton de Pâris, l'étouffait en serrant son cou délicat ; et dans ce moment Atride eût remporté une gloire immortelle, si la fille de Jupiter, Vénus, ne s'en fût aperçue à l'instant ; elle rompt la forte courroie ; le casque vuide suit aussitôt la main guerrière de Ménélas, qui, le faisant tourner avec effort au-dessus de sa tête, le jette au milieu des grecs ; ses fidèles compagnons le relèvent. Alors il se précipite une seconde fois vers son ennemi, brûlant de lui ravir le jour du javelot dont il s'est armé. Mais Vénus, tel est le pouvoir des dieux,

enlève Pâris, l'environne d'un nuage épais, et, volant au palais de ce prince, le place sur le lit nuptial, qui exhale des parfums odorans.

Cependant elle se hâte d'appeler Hélène, qu'elle trouve au faîte de la tour, où la foule des dames troyennes l'environnait. Vénus la tire par sa robe aussi odoriférante que le nectar, et se montre à elle sous les traits ridés d'une vieille, courbée sous les ans, habile à former en laine une belle broderie, et qui de Lacédémone avait suivi la princesse et la chérissait tendrement. La déesse, sous ces traits, lui dit : Viens, suis-moi ; Pâris t'attend dans son palais : il est sur sa couche nuptiale, et sa beauté est éclatante, ainsi que sa parure ; on ne dirait point qu'il vient de combattre un guerrier formidable, mais qu'il va se rendre à quelque danse, ou que, sortant d'une fête, il goûte le repos.

Elle dit, et jette le trouble au fond de son cœur. Mais lorsqu'Hélène reconnaît le cou d'albâtre de la déesse, ce sein qui fait naître les désirs, et ces yeux remplis de flamme, elle est saisie d'épouvante. Divinité dangereuse, dit-elle, chercheras-tu toujours à séduire mon cœur ? me conduiras-tu encore dans quelque

ville opulente de la Phrygie ou de la molle Méonie, s'il est dans ces lieux un mortel que tu favorises ? Faut-il que tu viennes me tendre de nouveaux pièges, en ce moment où Ménélas a vaincu Pâris, et qu'il veut emmener dans sa maison une épouse odieuse ? Va, abandonne l'olympe, demeure auprès de ton favori; et, toujours près de lui en proie aux chagrins, prodigue-lui tes soins; qu'il te choisisse pour son épouse ou pour son esclave. Quant à moi, je ne veux point m'exposer à l'opprobre en renouvelant les nœuds de cet hymen : c'est alors que toutes les troyennes m'accableraient de justes reproches. Mon cœur, hélas ! est dévoré de tristesse et d'amertumes.

Ce discours irrite la reine de Paphos. Ingrate, répond-elle, garde-toi d'exciter ma colère : crains que dans ce transport je ne te délaisse, et ne te haïsse autant que je signalai envers toi mon amour. Je saurai par mes artifices faire renaître entre les deux peuples la discorde et la guerre : toi, tu en seras la victime fatale.

A ces mots Hélène, saisie de crainte, s'éloigne en silence, et, couverte de son voile éclatant, se dérobe aux yeux de toutes

les troyennes : la déesse précédait ses pas.

Lorsqu'elles entrent dans le palais de Pâris, les femmes d'Hélène se rendent à leurs travaux : la princesse monte aux appartemens élevés du palais. Vénus, déesse des ris, prend un siège et le place auprès du prince : là s'assied la belle Hélène, en détournant les yeux.

Tu sors ainsi du combat ! dit-elle : que n'y périssais-tu plutôt par la main du vaillant guerrier auquel j'avais uni ma destinée ! Tu te vantais cependant de l'emporter sur Ménélas en force, en courage, et en adresse à lancer le javelot. Va, défie encore Ménélas au combat : mais non ; je t'exhorte plutôt à fuir les dangers de la guerre, à ne plus paraître avec Ménélas dans cette lice, et à ne plus te livrer à cette fougue insensée, si tu ne veux être aussitôt abattu par sa lance.

Chère épouse, répondit Pâris, ne déchire point mon cœur par ces reproches insultans. Aujourd'hui, secondé de Minerve, Ménélas m'a vaincu ; je puis le vaincre à mon tour : il est aussi des dieux qui nous protègent. Mais réunissons nos cœurs et livrons-nous aux plus doux sentimens : jamais une si vive ardeur ne pénétra mon ame. J'éprouvai moins

de ravissemens, lorsque je voguai loin de Lacédèmone, t'enlevant sur mes vaisseaux rapides, et m'unis à toi dans l'île de Cranaé par les liens de l'amour : tant je suis captivé par un heureux charme, et t'aime en ce moment avec transport !

Il dit, et porte ses pas vers la couche nuptiale : son épouse le suit ; et ils se prodiguent les témoignages les plus ardens de leur amour.

Cependant Ménélas, tel qu'un lion, courait çà et là dans la foule, et cherchait des yeux son rival. Mais nul des troyens ni de leurs alliés ne put le montrer au fils d'Atrée : ils ne lui auraient point offert un asile, s'ils l'eussent aperçu ; car ils le haïssaient tous autant que la noire parque.

Troyens, dardaniens, et alliés, dit alors Agamemnon, vous voyez que Ménélas, cher au dieu des combats, a remporté la victoire. Remettez donc en nos mains Hélène et ses trésors, et payez-nous un juste tribut, dont le souvenir transmette notre gloire aux races futures.

Il dit, et mille cris d'applaudissemens s'élèvent de son armée.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT TROISIÈME.

On a bien eu raison de dire que ce chant renfermait, quoiqu'il fût court, un très-grand nombre de richesses poétiques.

(Page 191. Ainsi s'élève jusqu'au ciel.)

Virgile a imité cette comparaison :

. . . . Quales sub nubibus atris
Strymoniæ dant signa grues, atque æthera tranant
Cum sonitu, fugiuntque notos clamore secundo.
ÆNEID. LIB. X.

La comparaison d'Homère est plus juste et plus animée, parce qu'il fait courir les troyens au combat; chez le poëte latin, ils sont dans leur camp : il avait placé ailleurs ce trait de cette comparaison :

. . . . Aves, ubi frigidus annus
Trans pontum fugat, et terris immittit apricis.
ÆNEID. LIB. VI.

On est étonné de voir à quel point Virgile a imité et quelquefois copié Homère; et l'on ne peut douter que le plus digne émule du père de l'épopée n'ait su l'Iliade et l'Odyssée par cœur. C'est le plus bel hommage qu'on ait rendu au poëte grec; il contraste singulièrement avec le

mépris que lui ont montré plusieurs poëtes modernes. Je ne puis rassembler ici toutes ces imitations de Virgile, qui sont bien plus considérables qu'on ne pense; et, me contentant de citer les plus remarquables, je renvoie à cet égard le lecteur à deux excellens commentaires, savoir celui de M. Heyne sur Virgile, et celui d'Ernesti sur Homère. Pope fait observer que l'ordre et le bruit sont les deux points de la comparaison présente de notre poëte, quoique le premier soit passé sous silence. Selon les anciens, les grues ont fourni le modèle d'un ordre de bataille. Homère, dit Pope, est si sûr des points essentiels de ses comparaisons, qu'il semble quelquefois, comme pour se jouer, omettre plusieurs rapports, et en ajouter d'étrangers. On sait que c'était la coutume des barbares de courir au combat en jetant de grands cris; et le silence des grecs, en cette occasion, était un des objets de leur discipline.

(*Ibid.* Pygmées.)

Race de petits hommes qui habitaient la Haute-Egypte, près de la mer. Le combat que leur livrent les grues, est, selon le scoliaste, l'image du dégât que ces nuées d'oiseaux faisaient dans leurs champs.

(*Ibid.* Dans leur sein.)

Au fond de leurs cœurs, et sans faire éclater ce desir. Les vers précédens sont rapides : ceux-ci répondent à la marche lente et tranquille des grecs.

(*Ibid.* Pâris se montre à la tête des troyens.)

Peinture fidèle d'un homme non entièrement lâche, mais dont la valeur n'est pas assez grande, qui, se sentant coupable d'avoir allumé cette guerre, défie les plus hardis, marche à grands pas, et se retire avec confusion dès qu'il voit paraître l'ennemi qu'il a offensé. (Ernesti.)

(Page 192. Comme se réjouit un lion.)

Impastus stabula alta leo ceu sæpe peragrans
(Suadet enim vesana fames), si fortè fugacem
Conspexit capream, aut surgentem in cornua cervum
Gaudet hians immanè, comasque arrexit, et hæret
Visceribus super accumbens; lavit improba teter
Ora cruor.

ÆNEID. LIB. X.

Virgile, qui doit à Homère ce tableau, l'a embelli de plusieurs traits; GAUDET HIANS IMMANE. Anacréon avait dit χασμ' ὁδόντων. Mais si la comparaison d'Homère est moins riche en images, elle a plus de vivacité; le lion, poursuivi par les chasseurs, n'a que le temps de tomber sur sa proie et de la dévorer. Eustathe observe que le premier vers de cette comparaison, tout composé de dactyles, imite bien la course rapide du lion à l'aspect de sa proie.

(*Ibid.* A l'aspect d'un serpent terrible.)

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi nitens, trepidusque repentè refugit

Attollentem iras et cærula colla tumentem.

ÆNED. LIB. II.

Homère s'est plus attaché à peindre l'effroi du berger; Virgile a fait un tableau achevé du serpent, et il est en cet endroit supérieur à son modèle.

(*Ibid.* Mais Hector.)

Le caractère de ce prince est aussi grand qu'aimable. L'amour de la patrie est le mobile de toutes ses actions. Sa seule faute est de combattre pour une cause injuste; mais c'est contre son gré. Puisqu'on rejette ses avis, l'attachement qu'il a pour ses parens et ses amis l'engage à tout sacrifier pour leur salut. (Pope.)

(Page 193. Ils t'eussent déjà donné la pierre sépulcrale pour vêtement.)

Ce sens, suivant Ernesti, peut être admis. D'autres traduisent *lapidé*.

Il y a peut-être ici une allusion cachée aux soins que Pâris donnait à sa parure, et qui excitaient l'indignation d'Hector.

(Page 194. J'ai mérité ces reproches.)

Autant que le discours d'Hector a été véhément et piquant, autant la réponse de Pâris est douce et adroite. Il convient d'abord que ses reproches sont justes; et ensuite, en le louant, il désarme sa colère et s'excuse en même-tems. (Madame Dacier.)

Dans ce siècle, où la valeur était confondue avec la force du corps, il était bien moins honteux qu'aujourd'hui d'éviter un combat : on en voit beaucoup d'exemples dans l'Iliade. Hector aurait été moins révolté de la conduite de Pâris, s'il n'avait vu en lui un prince efféminé et l'auteur de cette guerre.

(*Ibid.* Tel que l'acier.)

Les anciens s'abandonnant plus que nous au langage sensible, entremêlaient souvent leurs discours de comparaisons. Oreste dit à son gouverneur, dans l'Electre de Sophocle :

Ὥσπερ γὰρ ἵππος ἐυγενὴς, κἂν ᾖ γέρων,
Ἐν τοῖσι δεινοῖς θυμὸν οὐκ ἀπώλεσεν,
Ἀλλ' ὀρθὸν ὦς ἴσησιν· ἀκούτας δὲ σὺ, etc.

Il le compare à un vieux coursier qui, dans le danger, dresse les oreilles et montre encore de la vigueur. Les anciens empruntaient ces sortes de comparaisons des objets qui leur étaient les plus familiers. Pâris avait fait un voyage maritime, et Homère nomme ailleurs l'ouvrier qui lui bâtit un navire.

(*Ibid.* La beauté de ses femmes.)

Καλλιγύναικα. On voit que cette épithète est bien placée ici.

(*Ibid.* A ce discours, Hector, plein de joie, court.)

Hector ne s'arrête pas à répondre à son frère ; il se

hâte de rétablir l'honneur des troyens, auquel a pu nuire la fuite de Pâris. (Pope.)

(Page 195. Déposent sur la terre fertile leurs armes éclatantes.)

Ces épithètes sont une peinture agréable. Madame Dacier se contente de traduire : « Les troyens mettent « bas leurs armes ».

(*Ibid.* Ecoutez-moi à mon tour.)

On a observé que ce discours était conforme au genre d'éloquence de Ménélas, qui était concis, à la manière des spartiates.

(*Ibid.* Troyens, immolez un agneau.)

Madame Dacier dit, d'après le scoliaste, que c'était aux troyens à fournir ces deux victimes, parce que la guerre était dans leur pays ; et que c'était aux grecs à en fournir une troisième pour l'immoler à Jupiter, parce qu'ils étaient étrangers dans cette terre barbare, et qu'ils imploraient sa protection pour l'injure faite à l'hospitalité.

(Page 196. Lorsqu'un vieillard.)

Les anciens honoraient beaucoup la vieillesse, et l'on en voit ici un bel exemple. Ménélas ne dit pas que Priam étant roi pourra confirmer le traité et le rendre plus valide ; il ne parle que de son âge : « Un vieillard, « dit-il, porte à la fois l'œil sur le passé et sur l'avenir. »

(*Ibid.* Et les couchent sur la terre)

Outre la variété qui règne ici, où l'espoir de la paix succède en un moment aux apprêts belliqueux, tout est en action au ciel et sur la terre : un héraut se rend à la ville, l'autre vers le rivage; Iris va trouver Hélène. Elle pouvait être envoyée de la part de Junon, puisqu'elle réveille au cœur de la princesse le desir de retourner dans sa patrie.

(Page 197. La déesse réveille au fond de son cœur un doux souvenir de son premier époux.)

Le poëte, en donnant des remords à Hélène, a saisi le seul moyen de la rendre intéressante. Elle devait prendre une vive part à un combat dont elle était l'objet; l'inquiétude, le remords, et peut-être encore l'amour, font couler ses larmes.

(*Ibid.* Couverte de voiles.)

Aujourdhui encore les femmes, dans l'orient, ne sortent que voilées.

(Page 198. Leurs faibles et douces voix.)

Quoiqu'Anacréon ait loué la voix de la cigale, qui apparemment flattait l'oreille des grecs, quelques interprètes ont rendu le mot λιγυρόφωνοι par UNE VOIX GRÊLE, ce qui convient mieux à la peinture d'Homère. La comparaison a une grande justesse : les cigales sont

desséchées : elles chantent tout le jour, perchées sur les arbres. Homère ne pouvait mieux peindre la beauté d'Hélène qu'en marquant l'effet qu'elle produit sur ces vieillards. Le vieux Priam, plus indulgent qu'eux encore, à cause de l'attachement qu'il a pour son fils et d'une bonté qui lui est personnelle, appelle cette princesse, la rassure, et, touché de ses larmes, lui dit pour la consoler qu'il ne lui impute point leurs malheurs.

(Page 199. Nomme-moi cet homme étonnant.)

On demande si Priam n'avait pas eu, avant la dixième année de la guerre, l'occasion de connaître les chefs de l'armée ennemie. Le scoliaste répond que jusqu'alors les grecs avaient plus pillé les environs de Troie qu'ils ne s'étaient approchés des murs de cette ville, et que c'était la première fois qu'à cette proximité ils s'étaient dépouillés de toutes leurs armes. Ces vieillards troyens, comme dit le poëte, « se tenaient éloignés des com-« bats ». L'on voit par le discours d'Achille, au neuvième chant, que les troyens avaient été jusque-là sur la défensive, et n'étaient guère sortis de leurs murailles. Hector, en cette occasion, ne courut sans doute les risques d'une bataille rangée qu'à cause de la retraite d'Achille, le plus redoutable ennemi de Troie. On ne peut assez admirer l'art avec lequel Homère amène l'occasion de dépeindre quelques-uns des principaux chefs, et de rehausser leur gloire en les faisant louer même par la bouche de leurs ennemis. C'est un court supplément à son dénombrement : mais là, le poëte racontait; ici, tout est mis en action.

(*Ibid.* Qui possède à-la-fois l'art de régner et celui de combattre.)

On sait que ce vers était comme la devise d'Alexandre-le-Grand.

(Page 200. Tel qu'un belier.)

Priam ne devait-il pas reconnaître Ulysse, qu'il avait vu à Troie? Les anciens commentateurs ont facilement répondu qu'il s'était écoulé bien du tems depuis cette entrevue, et que sans doute la vue de Priam était faible, vu son grand âge.

(Page 201. Ménélas parlait d'une manière succincte.)

On a remarqué que c'est avec beaucoup de décence qu'Homère fait parler de Ménélas, Anténor, et non Hélène.

Le bon Anténor, en louant la brièveté de Ménélas, ne l'imite point, et insiste sur les mêmes idées. « Ménélas, dit-il, ne s'écartait point du but, quoiqu'il fût « le plus jeune »: petit éloge de la vieillesse. Il paraît qu'Homère s'est particulièrement attaché à peindre les vieillards. On croirait qu'il a beaucoup vécu avec eux; et cela est très-probable, puisqu'il devait les rechercher pour s'instruire des aventures des héros de la Grèce et de Troie.

(*Ibid.* Il demeurait tranquille, baissait les yeux, les attachait sur la terre.)

Cette peinture d'un orateur qui se recueille avant de parler, qui paraît troublé, et qui l'est en effet, est admirable. Les rhéteurs veulent que l'orateur témoigne du trouble en commençant son discours, pour captiver la bienveillance de l'assemblée. Il n'est pas besoin de leur en faire un précepte. Les bons orateurs ont toujours redouté leur auditoire et les écueils contre lesquels ils pouvaient échouer. Cicéron ne montait jamais dans la tribune aux harangues, qu'il ne fût saisi d'une véritable terreur, et ne sentît, comme il le dit lui-même, une commotion violente dans tout son corps. Madame Dacier a chargé le tableau en traduisant ici : « Vous l'auriez pris pour un extravagant et pour un « insensé » : ξακότος ne peut signifier UN EXTRAVAGANT, et j'ai de la peine à croire que ce fût là l'idée d'Homère.

(*Ibid.* Ainsi que dans l'hiver les nombreux flocons de neige.)

Il y a eu des critiques trop minutieux qui ont blâmé cette comparaison, parce que, selon eux, elle peut réveiller l'idée d'un orateur froid et glacé. Elle peint d'une manière admirable l'abondance d'un grand orateur. Voici la traduction de Pope :

Soft as the fleeces of descending snows,
The copious accents fall with easy art ;
Melting they fall, and sink into the heart.

Les deux premiers vers expliquent en détail l'idée d'Homère ; le dernier n'est pas dans l'original. Pope prête souvent à Homère des beautés et quelquefois des ornemens étudiés. C'est l'opposé de ce que fait madame Dacier.

(Page 202. Souvent, lorsqu'il venait de cette île, Ménélas le reçut dans notre palais.)

Ce ressouvenir est bien naturel.

(*Ibid.* Par la crainte de partager l'opprobre dont je suis couverte ?)

Ses remords ne la quittent point.

Euripide, dans ses Phéniciennes, a heureusement imité tout cet épisode.

Le Tasse, au troisième livre de la Jérusalem délivrée, l'a de même imité avec succès. Herminie fait connaître à Aladin les principaux chefs de l'armée ennemie, et ils sont l'un et l'autre témoins d'un combat. Ces chefs sont entièrement couverts de leurs armes ; ce qui empêche qu'ils ne puissent être aussi bien dépeints que dans Homère. La scène de la Jérusalem n'est pas aussi intéressante que celle de l'Iliade. L'assemblée de ces respectables vieillards, auquel préside Priam, est beaucoup plus imposante que le personnage peu considérable d'Aladin. Hélène était la cause et l'objet de cette guerre ; ses remords intéressent en sa faveur ; elle

reconnaît ses parens, ses amis. Herminie plaît beaucoup comme amante :

A quella, in vece di risposta, viene
Sù le labbra un sospir, sù gli occhi il pianto :
Pur gli spirti e le lagrime ritiene, etc.

Mais elle n'a pas d'intérêt à dépeindre aucun autre personnage que celui de Tancrède. En général cet épisode, où le Tasse a tellement imité Homère que Pope trouve la copie trop servile, a des beautés, quoiqu'un peu déparées par des pointes. On ne peut comparer à cet épisode d'Homère si varié et où il a mis tant de pathétique, celui de la Thébaïde de Stace, livre VII, qui d'ailleurs est, pour le fond, une copie de celui d'Euripide, et où Phorbas, dans une description assez longue et sèche, étale son savoir en faisant connaître à Antigone les principaux chefs de l'armée qui campe sous les murs de Thèbes. On voit que l'idée d'Homère a paru si heureuse, qu'elle a produit beaucoup d'imitateurs.

(Page 203. Le vieillard frémit à ces mots.)

Au milieu d'un paisible entretien, il apprend cette nouvelle terrible.

(Page 204. Ils mêlent le vin dans l'urne.)

Le vin des grecs et celui des troyens, et cela pour marquer l'accord des deux armées. Ce partage de la

laine coupée sur la tête des agneaux faisait comprendre qu'ils avaient tous part au sacrifice, et que celui qui violerait le traité, attirerait sur sa tête la malédiction du ciel. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Qui règnes sur les sommets d'Ida.)

Il marque par le tour de cette invocation la droiture de ses intentions. (*Ibid.*)

(Page 205. Place les victimes sur le char.)

Comme c'étaient des victimes de malédiction, il n'était pas permis de les manger, et celui qui les avait fournies les emportait pour les enterrer dans une fosse, ou pour les jeter dans la mer. (*Ibid.*)

(Page 206. Mesurent le champ du combat.)

Celui qui se laissait pousser au-delà des bornes marquées était réputé vaincu. (*Ibid.*)

(*Ibid.* Sort du casque.)

Pope l'a rendu plus littéralement :

Then, Paris, thine leap'd forth.

C'est ou une façon particulière de tirer au sort, ou un tour vif et poétique d'Homère. On voit, par la prière précédente, que Pâris était également détesté des grecs et des troyens. C'est sans doute une des causes de l'indulgence que le bon Priam, en plusieurs occasions, fait éclater pour son fils.

(*Ibid.* Alors Pâris...)

Homère ne pouvait ouvrir d'une manière plus intéressante la lice de tous ses combats, qu'en y faisant paraître les deux personnages en faveur desquels cette guerre s'était allumée. L'on semble toucher à la fin de l'action; mais le poëte saura bien renouer le nœud. On peut appliquer ici ces vers :

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout-à-coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.
ART POÉTIQUE.

Pâris se charge de la cuirasse de son frère Lycaon, parce qu'il portait, par mollesse, une peau de léopard. Sa lance était solide, mais proportionnée à ses forces.

(Page 207. Grand Jupiter.)

Plusieurs ont fait remarquer qu'Homère met une prière dans la bouche de Ménélas, et non dans celle de Pâris : le premier, étant l'offensé, pouvait implorer la justice du ciel; Pâris, qui est criminel, doit garder le silence.

(*Ibid.* Le long javelot balancé vole.)

On a imité dans la traduction, par la rapidité de toute la période, les dactyles qui, dans l'original, peignent le vol du javelot.

(Page 208. Rompue en trois ou quatre éclats.)

Τριχθά τε καὶ τετραχθά. On entend dans ces mots le bruit de cette lance qui se brise en plusieurs morceaux, et le θ inséré deux fois, marque bien que c'était le dessein d'Homère. J'ai tâché d'approcher de l'original. Pope a rendu faiblement l'image :

The brittle steel, unfaithful to his hand,
Broke short; the fragments glitter'd on the sand.

Il a moins traduit ici Homère que Virgile, Enéid. XII, qui est demeuré, en cet endroit, au-dessous de son modèle.

(*Ibid.* L'étouffait en serrant son cou délicat.)

On sent aisément la justesse de l'épithète.

(*Ibid.* La forte courroie.)

Je n'ai pas rendu littéralement l'épithète CUIR D'UN BŒUF TUÉ : Plutarque a observé qu'elle n'était point oiseuse, et que ce cuir est plus fort que celui d'un bœuf mort de maladie ou de vieillesse.

(Page 210. Une épouse odieuse.)

La crainte d'être un objet de haine pour Ménélas, et l'idée de la séparation où elle touche, réveillent son amour pour Pâris ; mais cet amour ne triomphe pas

entièrement de ses combats. Le caractère d'Hélène est peint d'une manière supérieure : elle dit à Venus, « Toujours près de Pâris en proie aux chagrins, pro- « digue-lui tes soins » ; tour bien naturel, parce que c'est-là son propre état. Enfin elle se persuade, ce que le poëte met si adroitement dans la bouche de la confidente dont Vénus a pris la forme, « que la discorde « et la guerre vont renaître entre les deux peuples ; et « que, sans appui, elle en sera la victime » : elle cède, n'écoute plus que l'amour, et se dérobe, non sans honte, aux yeux des troyennes.

(Page 211. A fuir les dangers de la guerre.)

Elle répète plusieurs fois la même idée pour lui faire sentir la nécessité de cette leçon, et pour aggraver ses reproches.

(Page 212. Il dit, et porte ses pas vers la couche nuptiale.)

Madame Dacier a mis un grand voile sur tout cet endroit. Voici comme elle traduit : « Ni ce jour heu- « reux qu'étant abordé à l'île de Cranaé vous voulûtes « bien consentir à me prendre pour votre mari. En « parlant ainsi il se leva pour aller dans une autre « chambre, et Hélène le suivit.

« Pendant que Pâris était si tranquille avec sa « femme, etc. »

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT III.

CHANT IV.

Les dieux, assis sur leurs trônes, étaient rassemblés dans le palais éclatant de Jupiter, et l'immortelle Hébé leur versait le doux nectar : les coupes d'or à la main, ils tenaient les yeux attachés sur les murs de Troie. Le maître des dieux, voulant irriter Junon, profère ces paroles : Deux déesses ont embrassé la défense de Ménélas, Junon, reine d'Argos, et l'invincible Minerve ; et cependant, satisfaites de le voir combattre, elles goûtent ici les douceurs du repos, tandis que Vénus, la déesse des plaisirs, suit toujours au milieu des dangers le prince qu'elle favorise, le dérobe aux parques, et vient encore de le sauver en ce moment où il touchait au trépas. Ménélas a toutefois remporté la victoire. Divinités du ciel, c'est à nous à régler le cours de ces événemens. Ranimerons-nous le feu de la discorde, ou l'amitié doit-elle unir les deux peuples ? Si ce dernier avis satisfaisait tous les dieux, la ville du roi Priam subsisterait, et Ménélas ramènerait la coupable Hélène dans la Grèce.

Il dit, Junon et Pallas, les lèvres fermées,

frémissent de colère : assises l'une à côté de l'autre, elles méditaient la ruine de Troie. Pallas garde un profond silence, quoiqu'elle soit en proie au plus terrible courroux ; mais Junon ne le renfermant pas dans son sein : Fils impérieux de Saturne, dit-elle, quel discours viens-tu de prononcer ? Pourquoi veux-tu m'enlever le fruit de tant de soins et de tant de travaux ? J'ai fatigué mes divins coursiers en rassemblant les nations contre Priam et ses fils. N'aie d'autre loi que ta volonté : mais n'espère pas d'obtenir les suffrages de tous les dieux.

Inflexible déesse, reprit avec indignation le dieu qui dirige le cours des nuées, quels crimes si grands ont donc commis envers toi Priam et ses fils, pour que tu desires avec tant d'acharnement de renverser la fameuse Troie ? Si tu pouvais, entrant dans ses vastes murs, dévorer Priam, ses fils et son peuple, peut-être alors ta rage serait-elle assouvie. Satisfais ta haine, et qu'elle ne soit plus entre nous un sujet éternel de discorde. Mais je te le déclare, et gardes-en le souvenir, si jamais je veux dans ma fureur détruire quelqu'une des villes, mères des mortels que tu chéris, ne prétends pas arrêter ma ven-

geance, et souffre qu'elle ait un libre cours. C'est à regret que je t'abandonne Troie. De toutes les villes que les enfans de la terre habitent sous le soleil et la voûte étoilée, il n'en est aucune qui soit plus chère à mon cœur que les murs sacrés d'Ilion, où respirent Priam et le peuple de ce roi belliqueux : jamais mes autels n'y sont dénués d'offrandes et de libations, et les victimes y fument sans cesse; honneurs qui sont le partage des immortels.

Trois villes font mes délices, répartit la fière Junon, Argos, Sparte et la vaste Mycènes. Perds-les, lorsqu'elles seront l'objet de ton courroux; je ne prétendrai pas les défendre ni plaider en leur faveur : quand même, jalouse de les conserver, je voudrais m'opposer à leur destruction, mes efforts seraient vains, puisque ta puissance est si supérieure à la mienne. Mais il ne faut pas que tu renverses tous mes projets. Je suis déesse, et mon origine est la même que la tienne : fille de Saturne, je tiens le rang le plus honorable par ma naissance, et par le titre glorieux d'épouse de celui qui règne sur tous les immortels. Soyons donc disposés à nous plier tour-à-tour à nos desirs; et nous entraînerons

les autres dieux. Ordonne à Minerve de voler entre les deux armées, au sein des alarmes, et d'exciter les troyens à insulter, malgré leur accord, les grecs couverts de gloire.

Elle dit. Le père des dieux et des hommes se rend aux vœux de Junon; et s'adressant à Pallas : Vole, excite les troyens à rompre l'accord, à insulter les grecs superbes.

Ces mots animent Pallas, déjà brûlante d'une ardeur guerrière; elle se précipite des sommets de l'olympe. Telle qu'une étoile brillante, que le fils de Saturne envoie pour répandre l'effroi dans le cœur du nautonier ou dans une armée nombreuse, et qui darde mille étincelles : telle Minerve, descendant d'un vol impétueux, s'élance au milieu des deux camps. A cette vue les troyens et les grecs, malgré leur intrépidité, sont glacés de surprise et de terreur. Se regardant l'un l'autre: La discorde et les combats, disent-ils, vont-ils renaître? ou Jupiter veut-il sceller l'union des deux peuples? Il est l'arbitre de la guerre.

Cependant la déesse, sous les traits d'un mortel, de Laodocus fils d'Anténor, connu par sa valeur, se glisse dans les rangs des

troyens, et cherche le fameux Pandarus. Elle le voit debout et ne respirant que les combats : les fières cohortes qui le suivirent des rives de l'Æsepe l'entouraient, armées de leurs boucliers. La déesse s'approchant de lui : M'en croiras-tu, dit-elle, fils de Lycaon? ose lancer contre Ménélas une flèche rapide; Tous les troyens, et sur-tout Pâris, l'un de nos rois, te combleront de gloire et d'honneurs; il t'accordera les dons les plus éclatans, s'il voit cet ennemi abattu par l'un de tes traits, porté sur le bûcher funèbre. Ne tarde point, frappe le fier Ménélas; et promets au dieu de la Lycie, dont l'arc est immortel, de lui sacrifier une hécatombe des premiers nés d'entre les agneaux, lorsque tu retourneras dans la divine Zélée.

Ainsi dit Minerve; et ce discours séduit l'insensé Pandarus. Il tire aussitôt de l'étui son arc luisant : c'était la dépouille d'une chèvre sauvage qui, sortant du creux d'un rocher, atteinte sous la poitrine d'un trait de ce guerrier placé dans une embuscade, fut renversée expirante sur la pierre : ses cornes s'élevaient jusqu'à la hauteur de seize paumes; un ouvrier habile les travailla, et, les ayant unies, les polit avec soin et en dora le som-

met. Pandarus tend cet arc et le pose à terre; ses fidèles compagnons le couvrent de leurs boucliers, de peur que les grecs ardens ne tombent sur lui, avant que Ménélas leur chef soit blessé. Le guerrier ouvre son carquois; et choisissant une flèche ailée, non encore abreuvée de sang, et source de cruelles douleurs, il place sur la corde de l'arc la flèche fatale, promet au dieu de la Lycie de lui sacrifier une hécatombe des premiers nés d'entre les agneaux lorsqu'il retournera dans la divine Zélée, saisit à-la-fois la flèche et la corde de l'arc; et les tirant avec effort, approche de son sein la corde, et du haut de l'arc la pointe du dard: mais à peine a-t-il courbé l'arc immense, que l'arme retentit, la corde rend un son terrible, et le trait acéré s'élance, brûlant de voler dans la mêlée.

Ménélas, les dieux fortunés ne t'oublièrent point en ce moment, et Minerve fut la première à veiller sur tes jours. Se tenant devant toi, elle détourna la flèche, comme une mère écarte l'insecte ailé de son fils plongé dans un doux sommeil. La déesse dirige le dard vers les courroies dorées qui attachaient le baudrier, et formaient comme une seconde cuirasse; c'est là que frappe le dard. Il perce

cependant le baudrier, la forte cuirasse, et la lame d'airain, qui, rempart contre les traits, le garantit souvent du trépas: et s'étant fait jour à travers cette lame, il effleure la peau, et le sang coule aussitôt de la blessure. Comme l'ivoire qu'une femme de Méonie ou de Carie a teint en pourpre, et qui doit embellir un frein, ornement qu'elle garde dans sa demeure, et que mille guerriers desirent; mais qui, réservé pour quelque roi, fera le lustre de son coursier et la gloire du conducteur: ainsi, Ménélas, tes beaux flancs étaient teints du sang qui coulait jusque sur tes pieds. Agamemnon frémit à l'aspect du sang qui jaillit de la blessure: le vaillant Ménélas frémit lui-même; mais lorsqu'il s'aperçoit que le fer entier de la flèche n'a point pénétré, son cœur se rassure. Agamemnon pousse de profonds gémissemens; et prenant la main de Ménélas, tandis qu'autour d'eux leurs amis soupirent:

Mon cher frère, dit-il, c'est ta mort que je conclus par ce traité, en t'exposant à combattre seul les troyens pour la cause des grecs; ils t'ont blessé, et ont foulé aux pieds notre alliance. Mais nos sermens ne seront pas vains, ni le sang des agneaux, les libations pures,

et cette foi dont leurs mains ont été le gage; et que nous avons crue sincère. Si le dieu de l'olympe n'exerce pas d'abord sur eux sa vengeance, elle éclatera, fût-ce dans un avenir reculé; et cette trahison retombera par un châtiment terrible sur leurs têtes, sur leurs femmes et sur leurs enfans. Un jour, j'en suis assuré, les murs d'Ilion seront abattus avec Priam et le peuple de ce roi : le fils même de Saturne, assis sur son trône dans les airs, courroucé de cette fraude, agitera sur eux tous sa formidable égide; cet attentat ne demeurera pas impuni. Cependant, quelle douleur pour moi, ô Ménélas, si tu es au terme de ta carrière, si tu meurs! Je rentrerai couvert d'ignominie dans Argos; car les troupes ne songeront plus qu'à leur patrie : nous laisserons Hélène à Priam et aux troyens qui en triompheront; tes os, ensevelis devant Troie, se consumeront dans cette terre, sans que nous ayons eu la gloire de terminer notre entreprise; et le troyen impie, sautant sur ta tombe, s'écriera : Puisse Agamemnon faire éprouver ainsi sa colère à tous ses ennemis! Il a vainement conduit ici l'armée des grecs; il s'en est retourné dans sa patrie avec sa flotte vuide, et a laissé le vaillant Ménélas

sur ce rivage. Tels seront leurs discours : puisse alors m'engloutir le sein profond de la terre !

Bannis la crainte, lui répond Ménélas, et ne répands point l'effroi parmi les troupes : la flèche aiguë ne m'a pas porté une atteinte mortelle ; le riche baudrier m'a garanti, ainsi que la cuirasse et la lame d'airain, ouvrage d'une main habile.

Plaise aux dieux que ton espoir ne soit pas déçu, ô cher Ménélas ! dit Agamemnon : le fils d'Esculape soignera ta blessure et y appliquera l'appareil qui soulage les cruelles douleurs. Et s'adressant à son héraut : Talthybius, dit-il, hâte-toi d'amener ici le savant Machaon, fils d'Esculape ; qu'il secoure le chef des grecs, Ménélas, qu'un adroit archer de Troie ou de la Lycie vient de blesser d'une flèche ; il triomphe, et nous sommes dans le deuil.

Le héraut obéit promptement à cet ordre, il court à travers les rangs hérissés d'airain, et cherche des yeux l'illustre Machaon. Il le voit debout : les cohortes intrépides qui le suivirent de la fertile Tricca, l'environnent, tenant en main leurs boucliers. Le héraut s'approchant de lui : Ne tarde point, fils d'Escu-

lape, dit-il avec rapidité; Agamemnon t'appelle; vole au secours du vaillant Ménélas, qu'un adroit archer de Troie ou de la Lycie vient de blesser d'une flèche; il triomphe, et nous sommes dans le deuil.

Ces mots touchent vivement le cœur de Machaon. Ils fendent la foule, traversent l'armée des grecs, arrivent à la place où Ménélas avait été blessé. Autour de lui s'étaient rassemblés les chefs les plus illustres; et le héros, au milieu de cette enceinte, se montrait par son courage au-dessus des mortels. Aussitôt Machaon retire du baudrier la flèche, et en la retirant, les côtés latéraux et acérés de cette arme se recourbent; il détache le baudrier superbe, la ceinture et la forte lame d'airain. Après qu'il a considéré la plaie formée par le trait cruel, et qu'il en a sucé le sang, il y verse d'une main habile un baume salutaire que son père Esculape reçut autrefois de Chiron, dont il était aimé.

Mais tandis qu'on s'empresse à soulager le roi de Sparte, les cohortes troyennes s'avancent, couvertes de leurs boucliers. Au même instant les grecs revêtent leurs armes et n'ont d'ardeur que pour la bataille. Alors vous n'eussiez point vu le grand Agamemnon

se ralentir, connaître la crainte et refuser le combat : il vole dans ce champ glorieux. Il abandonne son char éclatant : son écuyer Eurymédon, fils de Ptolémée, retient ses coursiers, qui, pleins de feu, ne respiraient que la guerre. Le roi lui ordonne de ne pas s'éloigner avec le char, où il montera s'il est accablé de fatigue, après avoir porté ses ordres en tous lieux. Cependant ses pas l'emportent à travers les rangs; et s'arrêtant auprès de ceux qu'il voit enflammés de courage, il les anime encore par ces paroles : Ne vous relâchez point, ô grecs, de cette ardeur martiale. Jupiter ne sera point le protecteur du parjure; les violateurs de nos sermens seront dévorés par les vautours : nous, après avoir réduit leur ville en cendres, nous emmènerons dans nos vaisseaux leurs épouses chéries et leurs tendres enfans.

Mais il reprend d'un air courroucé ceux qu'il voit se préparer lentement au terrible combat : Grecs destinés au javelot ennemi, vil rebut de l'armée, n'avez-vous point de honte ? Pourquoi demeurez-vous immobiles d'effroi et de stupeur, comme de timides faons, qui, après avoir parcouru un champ immense, s'arrêtent épuisés de fatigue, et ne

sentent point dans leurs cœurs le moindre courage? Ainsi, immobiles et abattus, vous ne songez point à combattre. Attendez-vous que les troyens s'avancent jusqu'à vos navires sur le rivage blanchissant de la mer? et voulez-vous connaître si Jupiter alors étendra en votre faveur sa main protectrice? C'est ainsi qu'exerçant son autorité, il parcourait les rangs.

Cependant il traverse les cohortes, arrive près des crétois qui s'armaient autour d'Idoménée; Idoménée, tel qu'un sanglier courageux, se montrait aux premiers rangs, et Mérion animait les dernières phalanges. A cet aspect le roi des hommes éprouve une joie vive, et adresse au chef des crétois ce discours flatteur: Idoménée, c'est à juste titre que je te distingue des plus vaillans des grecs, soit dans les combats, soit en d'autres occasions, et jusque dans nos festins même, lorsqu'on présente la coupe, en témoignage d'honneur, à nos plus illustres guerriers: tandis que les autres chefs sont assujétis à des lois, ta coupe est toujours remplie ainsi que la mienne, et aucune loi ne limite tes desirs. Mais hâte-toi d'aller au combat, et soutiens ton ancienne renommée.

Atride, répond le roi de Crète, je serai toujours le compagnon fidèle de tes entreprises, ainsi que je te l'ai promis et juré : va animer la valeur des autres grecs, afin que nous ne tardions point à combattre. Les troyens ont rompu nos traités ; puisqu'ils nous ont insultés contre la foi des sermens, les douleurs et la mort les attendent.

Il dit ; Atride s'éloigne, ravi de cette noble chaleur. Il parcourt les phalanges guerrières, arrive auprès des deux Ajax, qui s'étaient armés, et que suivait une foule de combattans. Comme une nuée épaisse que le berger, placé sur une roche élevée, voit s'avancer de loin sur la mer au souffle des vents, et qui lui paraît aussi ténébreuse que la poix la plus noire ; elle vient sur les ondes, et amène une tempête formidable ; saisi de terreur, il pousse ses troupeaux dans un antre : tels, avec les Ajax, marchaient au combat les phalanges serrées et sombres de cette jeunesse martiale, couvertes de boucliers et hérissées de piques.

Le grand Agamemnon qui les voit est rempli de joie, et leur adresse rapidement ces paroles : Illustres Ajax, chefs des grecs, je ne vous exhorte point (ce serait vous offenser) à exciter le courage de vos troupes ; vous les

enflammez vous-mêmes à signaler leur valeur. Jupiter, Minerve, et Apollon, que tous nos guerriers aient dans leur sein un cœur aussi intrépide, et bientôt la ville de Priam, soumise et ravagée par nos bras, inclinera ses tours dans la poussière.

En disant ces mots, il les quitte, et marche vers d'autres cohortes. Il voit Nestor, orateur harmonieux et roi des pyliens, qui rangeait en bataille et animait ses compagnons, Alastor, le grand Pélagon, Chromius, le puissant Hæmon et Bias, chefs des troupes. Il plaçait à la tête les chars avec leurs conducteurs, et aux derniers rangs, les fantassins vaillans et nombreux, comme un rempart dans la guerre, enfermant entre ces deux corps ceux dont la valeur était suspecte, afin de les forcer à demeurer fermes dans le choc. Il exhortait les premiers rangs; il leur commandait de modérer l'ardeur de leurs coursiers, et de ne pas courir imprudemment dans la mêlée: Qu'aucun de vous, par une trop grande confiance dans son adresse et son courage, n'aille, loin de ses compagnons, affronter seul l'ennemi: mais aussi qu'aucun de vous ne recule; ce serait vous affaiblir. Si quelqu'un renversé de son char monte sur le char voisin, que,

la lance en main, il combatte, plutôt que de guider des coursiers inconnus. C'est en suivant ces maximes, c'est en unissant la prudence à la valeur, que les héros d'un autre âge ont triomphé des plus fermes remparts.

Telles étaient les exhortations du vieillard, exercé dans les combats par une longue expérience. Atride, l'œil attaché sur lui, goûte encore une vive satisfaction. O vieillard, s'écrie-t-il, plût au ciel qu'avec ce cœur intrépide tes genoux fussent moins chancelans, que tes forces n'eussent point reçu d'atteinte! Mais la vieillesse, qui n'épargne personne, t'accable. Ah! que n'est-elle plutôt le partage de tout autre guerrier, et que n'es-tu du nombre de ceux qui comptent peu d'années!

Atride, répondit Nestor, je voudrais sans doute moi-même être tel que je me montrai lorsque j'exterminai le terrible Ereuthalion: mais les dieux ne comblent jamais les humains de leurs faveurs réunies. J'étais jeune alors; maintenant je sens le poids de la vieillesse; mais, tel que je suis, je paraîtrai au milieu des combattans, et les animerai par mes conseils et mes leçons; car c'est là l'emploi des vieillards. Que de plus jeunes, ceux qui nés

après moi se confient dans leur vigueur, se signalent les armes à la main.

Il dit. Atride charmé passe devant ces troupes, vient auprès du fils de Pétéus, le brave Ménesthée, et il le voit dans l'inaction: les athéniens, savans dans les combats, sont autour de lui; et le sage Ulysse se tient à ses côtés avec les cohortes redoutables des céphalléniens. Ces guerriers n'avaient point encore entendu la voix des alarmes; les phalanges grecques et troyennes venant seulement de s'ébranler, ils demeuraient incertains et tranquilles, et attendaient que quelqu'autre corps de l'armée tombât sur l'ennemi et engageât la bataille.

Agamemnon leur fait un reproche plein de vivacité: O fils de Pétéus, de ce roi chéri des dieux, et toi dont l'esprit est toujours armé de stratagêmes et de ruses, pourquoi, saisis de frayeur, vous tenez-vous à l'écart, et attendez-vous que les autres vous précèdent dans ce champ glorieux? Vous devriez être aux premiers rangs et courir dans la plus ardente mêlée, comme vous êtes invités des premiers dans les festins où nous rassemblons les plus illustres chefs de la Grèce; là sans doute il est doux de se nourrir de la chair des

victimes et de s'abreuver à son gré d'un nectar délicieux : maintenant vous seriez charmés de voir dix cohortes armées du fer homicide, fondre avant vous sur l'ennemi.

Le sage Ulysse lui lançant un regard irrité : Atride, dit-il, quelles paroles échappent de tes lèvres ? Comment oses-tu dire que notre courage s'est ralenti ? Quand nous engagerons avec l'ennemi un sanglant combat, tu verras, si tu le veux, et si tu y prends quelque part, le père chéri de Télémaque confondu avec les premiers rangs des troyens les plus audacieux. Tu nous fais une vaine insulte.

Le roi, qui aperçoit son courroux, change de langage, et lui dit en souriant : Fils divin de Laërte, prudent Ulysse, je n'ai pas voulu te blesser par mes reproches, ni exciter ta valeur. Je le sais trop, ton ame conçoit les desseins les plus utiles, et tes sentimens sont toujours conformes aux miens. Mais va combattre, nous pourrons tout réparer : s'il s'est dit quelque parole offensante, que les dieux en effacent le souvenir !

En même-tems il s'éloigne d'eux, et porte ses pas vers d'autres cohortes : il trouve le magnanime Diomède debout sur son char brillant ; à ses côtés était Sthénélus fils de Ca-

panée. Le roi éclate encore en reproches ; et s'adressant à Diomède : Eh quoi ! dit-il, fils de Tydée, pourquoi parais-tu intimidé ? pourquoi tes regards se promènent-ils entre les rangs des combattans ? Tydée ne laissait point comme toi, refroidir son courage ; il était aux mains avec les ennemis avant tous ses compagnons : ainsi l'ont dit les témoins de ses exploits ; il surpassait tous les héros. Je n'ai pu partager sa gloire ni en être spectateur. Il vint à Mycènes avec l'illustre Polynice dans le tems que, rassemblant des troupes, ils se préparaient à porter la guerre devant Thèbes, et ils nous conjurèrent de leur accorder un vaillant appui ; nous cédions à leurs desirs, mais Jupiter nous détourna de cette entreprise par des signes funestes. Ces héros arrivèrent aux vertes campagnes de l'Asope, où les grecs nommèrent Tydée leur ambassadeur. Il part, va dans Thèbes, et trouve les chefs rassemblés dans un festin au palais du roi Etéocle. Tydée est sans crainte, quoiqu'étranger et seul au milieu de la foule de ces guerriers ; il les provoque à mesurer avec lui leur force et leur adresse, et dans tous les jeux il remporte la victoire, tant Minerve le protège. Les thébains irrités

lui dressent à son retour une embuscade de cinquante jeunes guerriers conduits par Méon, né de Hæmon et semblable aux immortels, et le fils d'Autophone, l'intrépide Lycophonte. Tydée leur ravit le jour, et docile à la voix des dieux, il ne laisse retourner que le seul Méon dans sa demeure. Tel était Tydée, la gloire de l'Etolie : mais il a produit un fils moins vaillant que lui, et seulement plus habile à discourir.

Le courageux Diomède ne réplique point, et respecte les reproches du monarque : mais le fils de l'orgueilleux Capanée rompant le silence : Atride, dit-il, ne trahis point la vérité qui t'est connue. Nous prétendons l'emporter sur nos pères : nous avons soumis Thèbes aux sept portes, en conduisant sous ses murs consacrés à Mars une armée moins nombreuse que la leur, nous confiant aux prodiges du ciel et au secours de Jupiter; ils y périrent au contraire par leur imprudence. Qu'il ne t'arrive donc jamais de placer nos pères au même rang que nous.

Diomède lui lance un regard sévère. Ami, dit-il, sois docile à ma voix et garde le silence Je ne me courrouce point contre Agamemnon chef des peuples, lorsqu'il excite les va-

leureux grecs au combat. Si nous nous emparons de Troie, c'est lui qui en recueillera la gloire; et il sera plongé dans le plus sombre deuil, si les grecs sont défaits. Ne songeons donc aussi qu'à faire éclater toute notre valeur.

Il dit, et saute de son char avec ses armes. Comme il s'élance, l'airain rend un son terrible autour du sein de ce roi : à ce son, l'effroi s'emparerait du plus intrépide.

Ainsi que les vagues de la mer, agitées par le vent d'occident, se pressent l'une l'autre, et sont portées avec rapidité vers le bruyant rivage; d'abord elles s'élèvent au sein de la plaine humide; mais bientôt elles roulent en frémissant contre la terre, s'y brisent avec fracas, et accumulées autour des plus hauts róchers, les surmontent et vomissent au loin l'écume blanchissante : ainsi les rangs profonds des phalanges serrées des grecs se suivent au combat. Chacun des chefs commande à ses troupes : le reste de l'armée avance sans proférer une parole; et vous diriez que ce peuple si nombreux n'a point l'usage de la voix, tant il témoigne par son silence le respect qu'il porte à ses conducteurs : leurs armes jettent de toutes parts un vif éclat dans leur marche. Mais les troyens poussent des cris

confus, comme dans la bergerie d'un homme puissant les troupeaux nombreux de brebis répondent à la voix des agneaux, et font entendre de continuels bêlemens, pendant qu'on les trait, et que la blanche liqueur du lait coule dans les vases. Les cris de tous ces peuples rassemblés de contrées diverses et lointaines, diffèrent ainsi que leur langage, et forment un mélange de sons discordans. Mars anime les troyens; Minerve enflamme les grecs. Des deux côtés règnent la Terreur, la Fuite, et l'insatiable Discorde, sœur et compagne de l'homicide Mars; la Discorde, qui, faible en sa naissance, s'élève, et bientôt cache sa tête dans le ciel, tandis qu'elle marche sur la terre: c'est elle qui, traversant la foule des guerriers, verse dans tous les cœurs la haine fatale, avant-coureur du carnage.

Dès que les deux armées se rencontrent sur le champ de bataille, elles mêlent leurs boucliers et leurs lances; les combattans armés d'airain confondent leur fureur; les globes des boucliers s'entreheurtent, il s'élève un horrible tumulte. Alors se font entendre à-la-fois et les cris de triomphe et les hurlemens et des vainqueurs et des mourans; des flots de sang inondent la terre. Comme d'orageux

torrens formés d'abondantes sources et roulant du sommet des montagnes, mêlent leur onde impétueuse dans un vallon creusé par les ravines; le berger, au sein des montagnes, entend de loin leur fracas terrible: ainsi les cris et l'épouvante naissent du choc de ces combattans.

Antiloque, le premier, abat un troyen belliqueux, Echépolus fils de Thalysias, qui se distinguait à la tête des troupes; il l'atteint au casque, chargé de crins flottans; l'airain pénètre dans le front, et perce l'os; une sombre nuit couvre ses yeux, il tombe, comme une tour, dans le champ terrible du combat. L'intrépide Eléphénor, fils de Chalcodon et chef des magnanimes abantes, le saisit dans sa chute, et plein d'ardeur le tire hors des traits, afin de le dépouiller promptement de ses armes. Mais cette audace est de courte durée: Agénor, qui le voit entraîner le cadavre, et découvrir le côté en se courbant, le blesse du javelot, et lui ravit ses forces; l'ame du guerrier s'envole. Autour de lui les troyens et les grecs s'échauffent au carnage: ils s'élancent l'un contre l'autre comme des loups furieux; et chacun immole une victime.

Ajax télamonien frappe le fils d'Anthémion, le jeune et beau Simoïsius : sa mère, en descendant de l'Ida, où elle avait été voir les troupeaux sur les pas de ceux dont elle tenait le jour, l'enfanta sur les bords du Simoïs, et on lui donna le nom de ce fleuve. Il n'a pu reconnaître envers une mère et un père chéris les doux soins qu'ils ont pris de son enfance ; il meurt à la fleur de ses ans, dompté par la lance du redoutable Ajax. Tandis qu'il s'avançait aux premiers rangs, elle lui perce la poitrine près de la mamelle, et sort par l'épaule ; il tombe dans la poussière, comme un peuplier uni et luisant qui naquit aux bords fertiles d'un grand marais ; des rameaux commençaient à couronner sa tête, lorsqu'un habile artisan l'abattit de sa hache tranchante, afin que, courbé par ses mains, il devînt la roue d'un superbe char ; l'arbre se flétrit, couché aux bords de l'onde : tel Simoïsius est abattu et dépouillé de ses armes par le grand Ajax. Le fils de Priam, Antiphe, à la cuirasse ornée, lance au milieu de la foule contre Ajax son javelot acéré, et le manque : il atteint le fidèle compagnon d'Ulysse, Leucus, et le blesse sous le flanc, comme il entraînait le

corps de Simoïsius ; il tombe aussitôt près du cadavre échappé de ses mains. Ulysse, courroucé de cette mort, s'avance armé de l'airain étincelant, s'arrête près de l'ennemi ; et portant de tous côtés des regards furieux, il lance sa pique : à l'aspect du héros lançant la pique terrible, les troyens se retirent. Il ne fait point partir un trait inutile, et frappe Démocoon fils naturel de Priam, et qui était venu d'Abyde à son secours, amené par des jumens agiles. Ulysse, brûlant de venger son ami, atteint le guerrier à la tempe ; le fer sort par l'autre tempe : ses yeux sont couverts de ténèbres ; il tombe, et ses armes retentissent autour de lui avec fracas.

Les troyens les plus hardis reculent, et même l'illustre Hector. Les grecs poussaient des cris de triomphe, et, s'emparant des cadavres, s'avançaient d'un pas rapide, lorsqu'Apollon en fut indigné, lui qui du haut de Pergame avait l'œil attaché sur le combat : il éleva la voix, et anima les troyens par ces paroles : Revolez à l'attaque, guerriers valeureux, et ne cédez point la victoire aux grecs ; leurs corps ne sont pas de roche ni de fer, et ne résistent point aux coups perçans de l'ai-

rain. Le fils de Thétis, Achille, ne combat point avec eux; il nourrit auprès de ses vaisseaux la colère qui le ronge.

Ainsi parla du haut des remparts ce dieu formidable. Mais la fille de Jupiter, la fière Pallas, excite l'ardeur des grecs; elle marche dans la foule de leurs combattans et par-tout où elle voit se relâcher leur courage. Là, les destins entourent des liens de la mort Diorès, fils d'Amaryncée: une pierre énorme et raboteuse l'atteint au pied, lancée par le chef des Thraces, arrivé d'Ænus, Pirus fils d'Imbrase; la pierre cruelle fracasse les deux nerfs et l'os du guerrier, qui tombe à la renverse dans le sable, tendant les bras à ses chers compagnons et respirant à peine, lorsque Pirus accourt, et lui plonge sa pique dans le flanc: ses entrailles se répandent à terre, et ses yeux sont couverts d'une nuit éternelle.

Thoas l'étolien atteint d'un javelot le sein de Pirus, au milieu de sa furie, et le fer est enfoncé dans le poumon: Thoas s'avance, arrache du sein le javelot fatal; et tirant aussitôt son glaive, il lui ravit le jour. Mais il ne peut le dépouiller de ses armes: Pirus est environné de ses com-

pagnons, des thraces hardis, à la courte chevelure, et qui, tenant en main de longues piques, repoussent loin d'eux Thoas, malgré sa stature, sa force et son audace: il est contraint de reculer. Ainsi ces deux chefs, dont l'un commandait les thraces, et l'autre les épéens armés de lourdes cuirasses, sont étendus ensemble dans la poussière: autour d'eux sont immolés un grand nombre de héros.

Alors si quelque vaillant guerrier, encore libre de l'atteinte du glaive et du javelot, eût parcouru les rangs au fort de la mêlée, et que Minerve l'eût conduit elle même en lui prenant la main, écartant de lui les traits impétueux; il eût admiré le courage de tous les combattans: car en ce jour une foule de troyens et de grecs tombaient confondus, et jonchaient la terre de morts.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT QUATRIÈME.

(Page 229. Les dieux. ...)

On voit ici un grand spectacle, les dieux délibérant sur le sort de Troie. La perfidie à laquelle consentent Jupiter et Minerve a scandalisé Platon : on lui a répondu que, Pâris n'ayant pas été TUÉ selon les termes de l'accord, les troyens avaient un prétexte légitime de recommencer la guerre. Jupiter favorisait Troie : il adresse des reproches à Junon et à Minerve, parce que, comme l'a dit madame Dacier, si Ménélas avait remporté une victoire complète, le siége aurait été levé. Mais, après tout, suivant la théologie païenne, son pouvoir se bornait à retarder la ruine à laquelle cette ville avait été condamnée par les Destins : ainsi il consent à ce que la guerre soit renouvelée. On n'a pas remarqué un autre motif un peu plus secret de la conduite de Jupiter. Si la paix se confirmait, il ne pouvait accomplir la promesse qu'il avait faite à Thétis, et qu'il avait signée du signe irrévocable de sa tête sacrée, savoir, de venger la gloire d'Achille, et d'amener les chefs de la Grèce aux pieds de ce héros pour implorer son secours.

(*Ibid.* Et l'immortelle Hébé.)

C'est pour faire entendre que les dieux jouissent

d'une jeunesse et d'une félicité éternelles. (Madame Dacier.)

(Page 231. Perds-les.....)

Homère, dit madame Dacier, a voulu peindre ici le naturel de bien des femmes, qui n'ont rien de cher qu'elles ne sacrifient à leur ressentiment. Elle trouve dans ces mots, « Soyons donc prêts à nous plier tour-« à tour à nos desirs », une bonne leçon adressée aux époux pour qu'ils vivent en bonne intelligence. Malheureusement le but de cette leçon n'a rien de fort louable en cet endroit, puisqu'il s'agit de se sacrifier l'un à l'autre des villes que ces dieux font profession de chérir.

(Page 232. Telle qu'une étoile brillante.)

Ernesti montre que le scoliaste s'est trompé, en interprétant ceci par une comète. Pope a suivi le scoliaste, et a produit, il est vrai, une comparaison plus magnifique que celle d'Homère; mais il n'est pas nécessaire de prêter des beautés à ce grand poëte, et l'on peut dire que sa comparaison a plus de justesse. Ce météore qui nous fait voir une étoile tombante, est une vive image de la rapidité avec laquelle Pallas se précipite du haut des cieux.

(Page 233. Armées de leurs boucliers.)

Ces troupes ne les avaient pas quittés, ou elles les avaient repris, ce qui prépare l'action de Pandarus. Minerve le prend par tous les motifs les plus propres

à le frapper. Pandarus, comme dit le scoliaste, était d'une nation connue par sa perfidie; et il était avare, ainsi qu'on le voit au cinquième chant, où il dit que pour ménager ses chevaux, il ne les avait pas amenés à Troie.

(Page 234. Saisit à-la-fois la flèche et la corde de l'arc.)

Et duxit longè, donec curvata coïrent
Inter se capita, et manibus jam tangeret æquis,
Lævâ aciem ferri, dextrâ nervoque papillam.

ÆNEID. LIB. XI.

Homere appelle la flèche de Pandarus, SOURCE DE CRUELLES DOULEURS : elle eut des effets terribles, en renouvelant la guerre jusqu'à la destruction de Troie. Cette action de ce chef était assez importante par ses suites, pour que le poëte la décrivît avec étendue: d'ailleurs le repos du reste de l'armée lui permettait ces détails. (Pope.)

(*Ibid.* L'arme retentit.)

. . . . . Sonat unà letifer arcus.

ÆNEID. LIB. IX.

Cette imitation est inférieure à Homère, λίγξε βιὸς. Quintilien, à cette occasion, fait une sortie contre la langue latine, et l'accuse de n'oser hasarder de telles onomatopées. Mais Virgile n'en a-t-il pas un très-grand nombre, quoiqu'il ne réussisse pas toujours à égaler celles qu'il imite du poëte grec? On déclame

aujourd'hui avec la même injustice contre la langue française, qu'on cherche trop à déprimer, parce qu'elle se prête difficilement à rendre les beautés des autres langues : mais cela n'empêche pas qu'elle n'ait des beautés qui lui appartiennent.

On pourrait appliquer ces vers de Pope à toutes ces disputes quelquefois ennuyeuses sur les langues :

For forms of government let fools contest,
Whate'er is best administred is best :
For modes of faith let graceless zealots fight.
His can't be wrong whose life is in the right.

ESSAY ON MAN.

Les vers de l'original d'Homère où se rapporte la note présente, ont une rapidité singulière qu'on a imitée dans la traduction : il personnifie cette flèche. Ce poëte est plein de métaphores qui animent les choses insensibles.

(*Ibid.* Ménélas. . .)

Homère use de ces apostrophes pour réveiller l'attention ; mais ce n'est jamais qu'à propos et pour des personnages qui le méritent. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Comme une mère.)

Charmante image, qui peint en même-tems le pouvoir de la déesse. Minerve voulait seulement que l'alliance fût rompue.

(Page 235 La forte cuirasse.)

Clarke fait remarquer comment ces deux vers *dia*

μὲν ἄρ' ζωστῆρος, etc. d'abord rapides, finissent par deux spondées, qui expriment le ralentissement du vol de la flèche.

(*Ibid.* La lame d'airain.)

Espèce de sangle assez large, garnie de laine par-dedans, et couverte par-dessus d'une lame d'airain ou d'or, fort souple, que l'on mettait en bas par-dessous la cuirasse. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Comme l'ivoire qu'une femme de Méonie.)

Elles étaient habiles dans cet art. Voilà une de ces comparaisons que Perrault a voulu rendre ridicules. On lui a suffisamment répondu. Contentons-nous d'observer ici que ces circonstances, insérées par Homère dans ses comparaisons, ne sont pas toujours absolument étrangères. En parlant de l'empressement avec lequel on recherche cet ornement, il en relève l'éclat, et, par conséquent, peint d'une manière plus frappante le sang qui coulait sur la peau de Ménélas. Milton a plus d'une fois suivi, dans ses comparaisons, la manière du poëte grec, et il est à remarquer que ce sont les plus grands poëtes qui ont le plus imité Homère.

. . And began to hem him round
With ported spears, as thick as when a field
Of Ceres ripe for harvest waving bends
Her bearded grove of ears, which way the wind
Sways them; the careful plowman doubting stands
Lest on the threshing floor his hopeful sheves
Prove chaff.

Book IV.

(*Ibid.* Teints du sang qui coulait jusque sur tes pieds.)

La longueur de cette période répond aux expressions de l'original, que je n'ai pu rendre en détail, et qui peignent la lenteur avec laquelle coule ce sang.

(*Ibid.* Mon cher frère.)

Ce discours, qui est très-beau, peut paraître un peu long dans cette circonstance; mais on voit qu'il doit être prononcé rapidement, et qu'Agamemnon est si surpris et si indigné de la perfidie inattendue des troyens, qu'il en est comme hors de lui-même, et s'abandonne à la foule des sentimens qui troublent son ame avant de songer à secourir son frère. En proie d'abord aux mouvemens d'amour fraternel, il fait des plaintes relatives au sort de la Grèce et de l'armée, et déplore sa propre honte; ce qui est très-conforme au caractère d'un général, et en particulier à celui de l'ambitieux Agamemnon.

(Page 236. Avec sa flotte vuide.)

Sans ramener Hélène, ni Ménélas, ni les dépouilles des troyens. Ménélas montre en cette occasion beaucoup de grandeur d'ame et de présence d'esprit. (Ernesti.)

(Page 237. Ou de la Lycie.)

Nation perfide, et qui abondait en habiles archers;

ce qui faisait craindre que la blessure ne fût dangereuse.

(Page 238. Et qu'il en a sucé le sang.)

La succion a été long-tems en vogue dans le pansement des plaies.

(*Ibid.* Alors vous n'eussiez point vu le grand Agamemnon.)

Ces apostrophes, dit madame Dacier, ont beaucoup de grâce, et rompent bien la monotonie de la narration.

(Page 239. A travers les rangs.)

On voit dans Agamemnon, qui fait cette revue rapide des troupes, l'activité et l'adresse d'un grand général. Il anime, il encourage; il parle à Idoménée comme à son ancien ami, aux deux Ajax comme à des guerriers valeureux, lesquels ne lui font point de réponse, parce qu'ils ne sont pas grands parleurs: il s'arrête plus auprès de Nestor. Enfin ses éloges, ses reproches, et toutes ses paroles, font connaître l'agitation de son ame. (Pope.)

(Page 240. Ta coupe est toujours remplie, ainsi que la mienne.)

C'était une distinction honorable. Agamemnon donnait ces repas aux chefs dans sa tente, aux frais de l'armée.

(Page 241 . Comme une nuée épaisse.)

Qualis ubi ad terras abrupto sidere nimbus
It mare per medium ; miseris, heu ! præscia longè
Horrescunt corda agricolis ; dabit ille ruinas
Arboribus stragemque satis ; ruet omnia latè ;
Antevolant, sonitumque ferunt ad littora venti :
Talis in adversos ductor rhœteïus hostes
Agmen agit ; densi cuneis se quisque coactis
Agglomerant.

ÆNEID. LIB. XII.

La comparaison et la description d'Homère ont quelque chose de plus solemnel et de plus majestueux. Le zéphir désigne le vent du couchant, qui n'est rien moins que notre zéphir.

(Page 242. Qu'aucun de vous...)

Denys d'Halicarnasse a fait sentir la vivacité avec laquelle le poëte passe de son récit à ce discours, en retranchant les liaisons. On voit ici un exemple de la science de Nestor dans la tactique, et c'était sans doute un des ordres de bataille dont on faisait le plus de cas.

(*Ibid.* Si quelqu'un, renversé de son char.)

J'ai suivi le plus grand nombre des interprètes. On a expliqué ce passage de quatre manières différentes. Les commentateurs montrent une grande bonté ; ils cherchent toujours à tirer le bien même du mal. Madame Dacier, d'après Eustathe, s'extasie d'admiration sur l'ambiguité de ce passage. « Quel avantage ne se-

« rait-ce pas, s'écrie-t-elle, de pouvoir dire par une « seule expression quatre choses différentes, et toutes « très-bonnes ! Les hommes ont rarement trouvé ce « secret. Pour moi, qui n'ai pu conserver cette heu- « reuse amphibologie dans ma langue, etc. ». Cette amphibologie ne serait rien moins qu'heureuse. Pope a très-bien dit qu'elle pouvait venir en grande partie de la connaissance moins parfaite que nous avons de la langue grecque, vu qu'il n'y a pas d'écrivain, même en prose, qui approche de la clarté d'Homère.

(Page 243. Les dieux ne comblent jamais les humains de leurs faveurs réunies.)

Ils donnent à la jeunesse la force sans la prudence, et aux vieillards la prudence sans la force. (Madame Dacier.)

(Page 244. Ils demeuraient incertains.)

C'est non-seulement une justification, mais une louange. Ulysse était trop prudent pour commencer le combat sans savoir pourquoi, et après une alliance jurée. (*Ibid.*)

(*Ibid.* Là sans doute il est doux de se nourrir.)

Voici un de ces endroits où il faut se transporter aux tems de l'antiquité. Il faut aussi ne pas oublier que ces repas se donnaient dans la tente d'Agamemnon aux dépens de l'armée, et qu'ainsi il ne tombe pas dans le

défaut de paraître reprocher ses propres dons. Le vin distribué dans ces repas se nommait γερήτιον, comme on dirait LA COUPE HONORABLE. Ce titre venait sans doute de ce qu'on n'y admettait que les chefs les plus distingués par leur valeur et par leur prudence.

(Page 245. Le père chéri de Télémaque.)

C'est le langage de la nature. Ulysse préfère ce titre à son propre nom. Il était père tendre : c'est la seconde fois qu'il parle de son fils dans l'Iliade. Racine ne pouvait donc mettre un argument plus fort que celui-ci dans la bouche d'Agamemnon, ni l'exprimer d'une façon plus touchante :

Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel, etc.

(Page 246. Il vint à Mycènes avec l'illustre Polynice.)

Il y a, au commencement de ce discours, quelques circonstances auxquelles Agamemnon semblerait ne devoir pas s'arrêter à l'heure d'un combat. Homère n'observe pas toujours à la rigueur ces sortes de convenances. Nous aurons occasion de remarquer que ce ne sont pas les vieillards seuls qu'il fait parler quelquefois un peu longuement. Il aimait lui-même à raconter, et il s'est peint dans ses ouvrages. Nous avons déjà remarqué que les grecs, en général, étaient grands parleurs : on le voit assez dans leurs auteurs tragiques.

(*Ibid.* Nommèrent Tydée leur ambassadeur.)

Avant de commettre aucun acte d'hostilité, on envoyait des ambassadeurs demander justice. Ainsi Ulysse et Ménélas furent envoyés à Troie. (Madame Dacier.)

(Page 247. Le courageux Diomède ne réplique point.)

Ce n'est pas qu'il ne fût très-sensible à ce reproche, ainsi qu'on le voit au neuvième chant ; mais à l'heure du combat il ne s'arrête pas à se justifier, il respecte et partage l'ardeur de son général. Agamemnon, qui s'est hâté d'adoucir Ulysse, ne daigne pas, comme l'observe Plutarque, répondre à Sthénélus.

(Page 248. Ainsi que les vagues de la mer.)

Sophocle, dans son Antigone, a imité heureusement ces images, en parlant des calamités qui, envoyées par les dieux, ébranlent une maison, et s'y propagent de race en race : il peint la nuit qui couvre les flots agités, la mer qui, du fond de son lit, vomit un sable noir, le rivage enfin qui, battu des vagues, gémit et pousse des frémissemens ; ce qui réveille avec beaucoup de force l'idée des plaintes dont retentit une maison désolée.

Virgile a aussi imité la comparaison présente d'Homère :

Fluctus ut in medio cœpit cùm albescere ponto,
Longiùs ex altoque sinum trahit, utque volutus
Ad terras immanè sonat per saxa, nec ipso
Monte minor procumbit; at ima exæstuat unda
Vorticibus, nigramque altè subjectat arenam.
GEORG. LIB. III.

Ernesti fait bien sentir comment, dans les deux premiers vers de la comparaison d'Homère, le mètre peint la masse des flots s'agitant d'abord avec lenteur. LA BLANCHISSANTE ÉCUME répond à l'éclat des armes et du panache.

(Page 249. Elle marche sur la terre.)

On peut se faire une idée de la critique du froid Perrault, à qui cet endroit a déplu. Virgile a dit de même de la Renommée :

Parva metu primò, mox sese attollit in auras,
Ingreditur que solo, et caput inter nubila condit.

L'un et l'autre tableau ont beaucoup de grandeur; mais celui d'Homère, par la nature de son sujet, est terrible. Madame Dacier observe qu'on voit dans ce poëme la discorde naître d'un très-petit sujet, et régner en même-tems et dans le ciel et sur la terre, et que l'auteur du livre de la Sagesse de Salomon, en parlant de l'ange exterminateur, dit : « Et se tenant sur la terre, « il porta sa tête jusque dans le ciel. »

(*Ibid.* Et les cris de triomphe et les

hurlemens et des vainqueurs et des mourans.)

On voit dans le mélange un peu confus de ces mots comment ces cris de triomphe et ces hurlemens se confondent. Je n'ai eu garde d'altérer cela dans la traduction.

(*Ibid.* Comme d'orageux torrens.)

Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter. . .

ÆNEID. LIB. XII.

. . . . . Strepit inscius alto
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.

ÆNEID. LIB. II.

(Page 253. Achille ne combat point avec eux.)

On voit clairement qu'on ne pouvait mieux louer Achille que par ce tour, Achille dont Homère rappelle de tems-en-tems l'idée à son lecteur, ce qui conspire à l'unité de son sujet.

(Page 254. Repoussent loin d'eux Thoas, malgré sa stature, sa force et son audace; il est contraint de reculer.)

Cette répétition fait le tableau : on voit la peine qu'ils ont à le repousser.

(*Ibid.* Et si Minerve l'eût conduit.)

Ce tour est des plus heureux pour louer la valeur de ces guerriers, et pour montrer combien il était dangereux de traverser ces rangs. On remarque aussi que cette peinture est comme un moment de repos pour le poëte et le lecteur, après la description animée de ces combats.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT IV.

CHANT V.

PALLAS communique à Diomède, fils de Tydée, sa valeur et son audace, afin de l'élever sur tous les grecs, et de le couronner d'une gloire immortelle. Du casque et du bouclier du héros jaillissent des traits continuels de flamme : semblable à l'astre de l'automne, qui, après s'être baigné dans l'océan, est tout éclatant de lumière ; tel était le feu qui partait des yeux et des armes du guerrier. La déesse le précipite au milieu de la plus ardente mêlée.

Parmi les troyens était un homme riche et vertueux, Darès, prêtre de Vulcain ; il avait deux fils, Idéus et Phégée, exercés dans tous les genres de combats. Ces guerriers, s'écartant de leurs troupes, courent à la rencontre de Diomède, et sont portés sur un char : Diomède s'avance d'un pas intrépide. Dès que volant l'un vers l'autre ils sont près de se joindre, Phégée lance le premier un long javelot, dont la pointe rase l'épaule de Diomède. Diomède fait partir sa lance, qui, ne prenant pas un essor inutile, frappe le guerrier au milieu de la poitrine, et le ren-

verse du char. Idéus s'élance du char superbe ; l'abandonne, et n'ose défendre son frère expirant. Il n'eût pas échappé lui-même à la noire parque, si Vulcain ne l'eût couvert d'un sombre nuage, pour que le vieux Darès ne fût pas entièrement accablé par la douleur. Le rejeton du grand Tydée s'empare des coursiers, et ordonne à ses compagnons de les conduire vers les vaisseaux.

Les troyens magnanimes, qui voient l'un des fils de Darès recourant à la fuite, et l'autre étendu près de son char, sont saisis de trouble. Alors Minerve prenant la main du dieu terrible des combats: Mars, Mars, s'écrie-t-elle, fléau des humains, toi qui te souilles de sang, et qui renverses les remparts, laissons les troyens et les grecs combattre, jusqu'à ce que Jupiter décide qui d'entr'eux doit remporter la victoire. Retirons-nous, évitons le courroux du père des dieux. En même-tems elle entraîne le farouche Mars loin du combat, et le fait asseoir sur les bords fleuris du Scamandre.

A l'instant les grecs renversent les troyens, et chacun des héros immole un guerrier illustre. Le roi des hommes, Agamemnon, précipite de son char Hodius, chef des halizo-

niens. Ce guerrier, avant tous les combattans, se tournait pour fuir, quand la rapide lance l'atteint au dos et lui perce la poitrine : il tombe avec un bruit terrible, et ses armes retentissent.

Idoménée ravit le jour à Phestus, fils du méonien Borus, qui, de la fertile Tarné, s'était rendu devant Troie. Le vaillant Idoménée lui enfonce sa longue pique dans l'épaule, à l'instant où ce chef montait sur son char ; il roule loin du char, et l'affreuse nuit du trépas couvre sa paupière. Les compagnons d'Idoménée le dépouillent de ses armes.

Ménélas atteint de sa lance acérée le fils de Strophius, Scamandrius, exercé dans l'art de la chasse ; Diane elle-même l'instruisit à frapper les animaux sauvages que nourrissent les montagnes et les forêts. Mais en ce moment il ne tire plus aucun secours ni de Diane, ni de l'adresse avec laquelle il faisait autrefois voler si loin la flèche légère. Ménélas, de sa lance, blesse entre les épaules le guerrier qui fuyait devant ses pas ; le fer sort par la poitrine : il tombe sur le front, et ses armes rendent un son terrible.

Mérion porte un coup mortel à Phéréclus, fils d'Harmon, cet artisan qui, rempli d'in-

dustrie, formait de ses mains les ouvrages les plus variés; il était chéri de Minerve. C'est lui qui bâtit pour Pâris la flotte qui fut le commencement de tant de malheurs et qui devint fatale aux troyens ainsi qu'à lui-même: il n'avait point connu les oracles des dieux. Mérion poursuit Phéréclus, l'atteint et le blesse au dos sous l'épine; la pointe du fer sort au-dessous de l'os: il tombe sur ses genoux en poussant des cris douloureux, et les ombres du trépas l'environnent.

Mégès ravit le jour au fils d'Anténor, Pédéus, né d'un lit étranger, et que la généreuse Théano, pour complaire à son époux, éleva avec autant de soin que ses propres enfans. Mégès, armé de sa lance, court sur les pas du troyen; et l'atteignant derrière la tête, l'airain lui brise les dents et lui fend la langue: il est étendu sur le sable, mordant la lance glacée.

Enfin le fils d'Evemon, Eurypyle, triomphe d'Hypsenor, issu de Dolopion, sacrificateur du Scamandre, et honoré comme un dieu. Le vaillant Eurypyle, tandis que le guerrier fuyait devant lui, s'élance armé du glaive, le frappe à l'épaule au milieu de sa course, et lui emporte le bras, qui tombe ensanglanté

dans la poussière : la mort, teinte de sang, et l'invincible destin, lui ferment les yeux.

Tels étaient les exploits de ces guerriers dans le combat terrible. Mais vous ne pourriez dire quel est le parti dont Diomède prend la défense, si ce héros est du côté des troyens ou de celui des grecs. Il parcourt la plaine avec fureur, semblable à un fleuve débordé qu'ont enflé les torrens, et qui arrache les ponts dans son cours impétueux ; les ponts les plus solides ne peuvent lui résister ; les digues élevées, défense des vertes campagnes, ne l'arrêtent point, lorsque, chargé des pluies de Jupiter, il accourt subitement ; avec lui sont entraînés les riches travaux d'une jeunesse laborieuse : ainsi les phalanges pressées des troyens sont mises en fuite par Diomède ; malgré leur nombre, elles ne peuvent soutenir sa furie.

Le fils illustre de Lycaon, Pandarus, qui voit ce héros se précipiter dans la plaine, et pousser devant lui les cohortes troublées, dirige promptement contre Diomède son arc recourbé, et, à l'instant où il fondait sur lui, l'atteint à la cavité de la cuirasse, près de l'épaule : le trait ailé pénètre dans le corps ;

la cuirasse est ensanglantée. Pandarus s'écrie avec transport :

Revolez au combat, troyens magnanimes, vous dont l'aiguillon presse les coursiers agiles. Le plus vaillant des grecs est blessé ; et il ne survivra pas long-tems à ce coup terrible, s'il est vrai que le dieu de l'arc, le fils de Jupiter, ait conduit mes pas quand j'ai quitté la Lycie.

Ainsi triomphait Pandarus : mais la flèche rapide ne dompta point le héros. Il se retire, s'arrête auprès de ses coursiers ; et s'adressant au fils de Capanée : Hâte-toi, cher Sthénélus, et descends du char pour m'arracher de l'épaule ce trait cruel. Il dit. Sthénélus se précipite du char ; et courant à lui, il retire de l'épaule le trait entier : le sang jaillit à travers les anneaux de la cuirasse. Alors le courageux Diomède fait cette prière :

Fille invincible de Jupiter, si jamais, nous favorisant mon père et moi, tu fus à nos côtés dans le feu de la mêlée, daigne m'être propice en ce jour ; fais que je saisisse, et conduis à la portée de mon javelot, celui qui, prévenant mes coups, m'a blessé, qui triomphe avec audace, et qui croit que je ne verrai plus long-tems la brillante lumière du soleil.

Telle est sa prière, et Minerve l'exauce. Un feu nouveau ranime le guerrier; ses pieds sont plus légers, ses bras plus agiles. En même-tems la déesse, à côté de lui, profère ces paroles: Va maintenant, ô Diomède, va, plein de confiance, combattre les troyens; car j'ai rempli ton cœur de tout le courage de ton père, de ce courage intrépide que montrait Tydée, agitant son bouclier formidable. J'ai dissipé le nuage dont tes yeux étaient couverts, afin que tu puisses dans la mêlée distinguer les dieux d'avec les hommes. Si donc, pour t'éprouver, quelque divinité venait à ta rencontre, garde-toi de combattre aucun des immortels: mais si Vénus affrontait les champs de Mars, ose la frapper.

Après ces mots, Pallas se retire. Le héros revole aux périls, et se plonge dans la mêlée; et s'il brûlait de combattre auparavant, il sent à cette heure en lui-même trois fois autant d'audace. Tel qu'un lion que le berger qui gardait près des pâturages ses troupeaux chargés de laine, a blessé d'une légère atteinte, loin de le dompter au moment où il s'élançait dans l'enclos; le berger n'a fait qu'irriter sa rage, et désormais ne songeant plus à le repousser, il court se cacher dans sa cabane;

les brebis abandonnées prennent la fuite, et se renversant les unes sur les autres, se pressent dans leur retraite ; l'animal triomphant franchit les hautes barrières : tel Diomède fond avec impétuosité sur les troyens.

Alors il immole Astynoüs et le roi Hypenor, perçant de sa pique le sein du premier, et faisant tomber son glaive énorme sur l'épaule de l'autre, et la séparant du corps. Il les abandonne, et poursuit Abas et Polyide, fils du vieux Eurydamas, qui lisait l'avenir dans les songes. Le vieillard ne recourut point à son art lorsque ses enfans partirent pour les combats : le formidable Diomède les abat l'un et l'autre. Il marche ensuite contre Xanthe et Thoon, issus de Phénops, et tous deux nés dans sa vieillesse ; il est maintenant accablé du poids des années, et n'a point d'autre fils auquel il puisse transmettre son héritage. Le guerrier les renverse tous deux, leur ravit la douce lumière du jour, et laisse au malheureux père l'affliction et un sombre deuil. Hélas ! le vieillard ne les recevra point du sein de la guerre entre ses bras : des étrangers feront entr'eux le partage de ses richesses.

Enfin Diomède surprend deux fils de Priam, Echemon et Chromius, montés sur un même

char. Comme un lion s'élance contre un troupeau de bœufs, et brise le cou d'une génisse ou d'un taureau qui paissait tranquillement dans une forêt ; ainsi Diomède, sans pitié, les renverse l'un et l'autre du char, et les dépouille de leurs armes, chargeant ses compagnons de conduire les coursiers vers les vaisseaux.

Enée voit ce guerrier porter le ravage dans les cohortes ; il vole à travers les combattans et le bruit des javelots, et desire de rencontrer l'illustre Pandarus. Il aperçoit le fils vaillant de Lycaon ; et s'avançant à lui : Pandarus, dit-il, où sont ton arc, tes flèches aîlées, et cette gloire qu'aucun ici ne te disputera, et que dans la Lycie nul ne se vantera de surpasser ? Lance, en implorant Jupiter, un de tes traits contre ce mortel si redoutable, qui a déjà fait tant de maux aux troyens, et couché un si grand nombre de nos vaillans guerriers dans la poussière ; lance un de tes traits contre lui, à moins qu'il ne soit un dieu irrité qui vienne venger ses autels. La colère d'un dieu est terrible.

Sage Enée, chef des troyens armés, répondit le fils de Lycaon, tout en ce héros me paraît ressembler au brave Diomède ; je le reconnais à son bouclier, à son casque où

flotte un haut panache, et je vois ses coursiers. Cependant je doute encore si ce combattant n'est pas un dieu. S'il est le fils de Tydée, ce n'est pas sans le secours d'une divinité qu'il se livre à ces fureurs ; et l'un des immortels, enveloppé d'un nuage, se tient à ses côtés, et ralentit les traits rapides dont il est atteint. J'ai déjà tiré une flèche contre lui ; je l'ai blessé à l'épaule à travers la cuirasse, et croyais l'avoir précipité dans le royaume de Pluton ; mais je n'ai pu l'abattre : sans doute j'ai pour adversaire un dieu courroucé. Je n'ai point ici mes coursiers ni mes chars, du haut desquels je pourrais combattre : j'ai dans le palais de Lycaon onze chars d'une rare beauté, qui, enveloppés de voiles, n'ont point encore servi, et près de chacun desquels deux coursiers, destinés au même joug, paissent l'orge blanche et l'avoine. Lorsque je partis, combien Lycaon, ce vieillard plein de valeur, me donna dans son palais de sages conseils ! il voulait que dans l'ardente mêlée je parusse à la tête des combattans avec mes chars : mais je n'obéis point ; qu'il m'en coûte de regrets ! Je ménageai mes coursiers, craignant qu'accoutumés à l'abondance, ils ne manquassent de pâture dans une ville assié-

gée. Je les abandonnai, et vins en fantassin devant Ilion, me confiant dans cet arc qui ne devait m'être d'aucun secours : car j'ai déjà atteint de mes flèches deux guerriers illustres, Diomède et Ménélas ; j'ai vu couler leur sang, mais je n'ai fait qu'enflammer leur rage. C'est par une destinée fatale que je détachai cet arc du mur auquel il était suspendu, le jour où, voulant complaire au grand Hector, je partis pour amener des secours aux troyens. Si jamais je retourne dans ma demeure, et que mes yeux revoient ma patrie, mon épouse et notre palais, je veux qu'un bras ennemi sépare ma tête de mes épaules, si je ne livre à l'instant cet arc aux flammes dévorantes, après l'avoir brisé de mes mains : il m'a vainement accompagné dans ces lieux.

Cesse de mépriser ton arc, répond Enée chef des troyens ; le sort du combat ne pourra changer, si nous n'allons tous les deux avec un char et d'autres armes à la rencontre de ce héros. Monte sur mon char ; tu verras quels sont les chevaux de Tros, et comment ils savent courir çà et là dans la campagne, poursuivre l'ennemi ou lui échapper ; ils nous ramèneront dans Troie, si Jupiter donne encore la victoire à Diomède. Hâte-toi, prends

en main le fouet et les rênes ; je t'abandonne le soin des coursiers, pour ne songer qu'à combattre ; ou reçois cet adversaire, et je guide les coursiers.

Le fils de Lycaon lui répartit : Enée, prends toi-même les rênes de tes chevaux ; ils conduiront plus sûrement le char sous une main qui leur est connue, si nous sommes contraints de nous retirer devant le fils de Tydée : s'ils n'entendaient plus ta voix, ils pourraient, saisis de terreur, s'égarer dans leur course et refuser de nous porter hors de la mêlée ; et le fier Diomède, fondant sur nous dans ce désordre, nous ravirait le jour, et emmènerait tes nobles coursiers. Que ce soit donc toi qui animes leur audace, tandis que moi, armé du javelot, je soutiendrai le choc de cet ennemi. Pendant ces discours, ils se placent sur le char, et, pleins d'ardeur, poussent vers Diomède les coursiers bondissans.

L'illustre rejeton de Capanée, Sthénélus, les voit s'avancer, et aussitôt s'adresse au fils de Tydée : Diomède, cher à mon cœur, j'aperçois deux guerriers animés d'une force invincible, qui se précipitent contre toi : l'un, savant à manier l'arc, Pandarus, fils de Ly-

caon ; et l'autre, Enée, qui se glorifie d'être issu du magnanime Anchise et de Vénus. Hâtons-nous de nous retirer sur notre char; ne suis pas ainsi l'ardeur aveugle qui t'entraîne loin des rangs, et ne perds point une vie si précieuse aux grecs.

Le vaillant Diomède lui lançant un regard terrible : Ne me parle point de fuite, dit-il ; ce n'est pas à moi de me battre en retraite ni de trembler ; mes forces n'ont point encore reçu d'atteinte; je dédaigne de monter sur mon char, et j'irai, tel que je suis, à la rencontre de ces adversaires ; Pallas me défend de les redouter. Leurs agiles coursiers ne les ramèneront pas tous deux à Troie, s'il arrive que l'un nous échappe. Ce n'est pas tout; souviens-toi de cet ordre : Si la sage Minerve m'accordait la gloire de ravir le jour à l'un et à l'autre guerrier, retiens ici mes chevaux, en attachant les rênes au char ; et à l'instant saisis les coursiers d'Enée, et les pousse loin des troyens vers les grecs. Ils descendent de ceux que Tros reçut de Jupiter pour prix de l'enlèvement de son fils Ganymède, et ce sont les meilleurs coursiers qu'il y ait sous le soleil. Anchise, à l'insu de Laomédon, leur amena ses jumens, et déroba ainsi des rejetons de

cette race : il en naquit six chevaux dans son palais, dont il retint quatre qu'il nourrit avec soin, et donna à son fils les deux autres, qui sèment l'épouvante dans les combats. Si nous pouvions les enlever, nous remporterions une gloire immortelle.

Durant cet entretien les deux héros, poussant les coursiers rapides, arrivent. Pandarus prend le premier la parole : Guerrier indomptable, fils du grand Tydée, ma flèche tantôt n'a pu te vaincre, encore qu'elle ait été cruelle : essayons si je puis t'atteindre de ce javelot.

En même-tems il balance le javelot, l'envoie ; et frappant le bouclier de Diomède, le fer volant perce le bouclier et s'attache à la cuirasse. Aussitôt le fils de Lycaon s'écrie d'un air triomphant : Tu as reçu dans le flanc un coup mortel, et tu ne pourras long-tems y survivre ; tu m'as enfin comblé de gloire.

Tu t'abuses, et ne m'as point atteint, répond Diomède sans se troubler ; mais vous ne cesserez point de vous livrer à cette fureur, que l'un de vous ne soit abattu, et ne rassasie de son sang l'invincible dieu de la guerre.

En disant ces mots il fait partir sa lance ; dirigée par Minerve, elle atteint Pandarus sous l'œil, fracasse ses dents d'ivoire ; et le fer in-

dompté lui coupant la langue à la racine, la pointe sort sous le menton près de la gorge : il tombe du char ; ses armes décorées, éclatantes, font un bruit terrible ; les impétueux coursiers reculent d'effroi, il perd la vie à l'instant. Enée, armé de son bouclier et de sa longue pique, s'élance du char, craignant que les grecs n'entraînent le corps de Pandarus. Il marche autour de lui tel qu'un lion qui se confie dans sa vigueur : il le défend de sa pique, et le couvre du large bouclier, prêt à ravir le jour au premier qui osera s'approcher ; il pousse des cris formidables. Alors Diomède saisit une pierre d'un poids énorme, et que ne pourraient porter deux hommes tels qu'ils sont de nos jours ; il la balance sans effort, la jette, et frappe Enée à l'emboîture de l'os où la cuisse s'unit à la hanche ; l'os se brise, les deux nerfs se rompent, et la peau est enlevée par le roc raboteux. Le guerrier tombe sur ses genoux, et appuie sa forte main contre terre ; une sombre nuit obscurcit ses yeux. Là Enée, l'un des plus illustres combattans, aurait terminé sa vie, si Vénus, dont Anchise, faisant paître ses troupeaux, eut ce rejeton, n'eût promptement aperçu le danger du héros : elle coule ses bras d'albâtre au-

tour de son cher fils ; et le couvrant des plis de son voile éclatant pour le garantir des traits, de peur que quelqu'un des grecs, enfonçant le fer dans le sein du guerrier, ne lui ravisse le jour, elle l'enlève hors de la mêlée.

Le fils de Capanée n'oublia pas dans ce moment les ordres de Diomède : il arrête ses chevaux loin du tumulte, attache les rênes au char, et se précipitant vers celui d'Enée, saisit la crinière superbe des divins coursiers, et les pousse loin des troyens vers les grecs, chargeant du soin de les conduire vers les vaisseaux Déipyle, le plus cher de tous les compagnons de son âge par le rapport de leurs sentimens. Lui cependant remonte sur son char, prend les brillantes rênes, et, plein d'ardeur, excite les vigoureux coursiers à rejoindre Diomède.

Ce héros, armé de l'airain cruel, poursuivait Cypris ; il ne voyait en elle qu'une divinité timide, et non une de ces déesses qui président aux combats des mortels, telle que Minerve ou la formidable Bellone. Lorsque, courant au milieu des rangs troyens, il l'eut atteinte, le fils audacieux de Tydée s'élance, pousse son javelot, et blesse légèrement la tendre main de Vénus ; le javelot pé-

nètre à travers le voile divin qu'avaient tissu les Grâces, et lui effleure la peau. A l'instant coule le sang immortel de la déesse, pure vapeur, telle que coule le sang des dieux fortunés, qui ne se nourrissent pas des fruits de Cérès, ni ne s'abreuvent de la liqueur enflammée du dieu des vendanges; aussi leur sang est-il incorruptible, et sont-ils immortels. Vénus jette un cri perçant, et laisse tomber son fils de ses bras : Apollon l'enlève, et l'environne d'un épais nuage pour le dérober aux traits des grecs et à la mort.

Alors Diomède dit à Vénus d'une voix éclatante : Fille de Jupiter, retire-toi loin des combats et des alarmes : ne te suffit-il pas de tromper les femmes timides ? Si tu reparais aux champs de Mars, tu apprendras à redouter la guerre, et tu frémiras désormais lorsque loin de ces lieux, son seul nom frappera ton oreille.

Il dit : elle se retire en proie à de cruels tourmens. La légère Iris, lui prenant la main, conduit hors de la mêlée la déesse qui succombe à l'excès de sa douleur ; son beau teint s'obscurcit. Elle trouve le dieu des combats assis à l'aîle gauche de l'armée : un nuage environnait sa lance et ses bouillans coursiers.

Vénus tombe aux genoux de son frère, et lui demande avec les plus vives instances ses coursiers brillans de tresses d'or. Mon cher frère, daigne me secourir, donne-moi tes coursiers, afin que j'arrive dans l'olympe, le siége des immortels. Je souffre vivement de la blessure que m'a faite un mortel, le fils de Tydée, qui combattrait maintenant Jupiter même.

A ces mots, Mars lui donne ses coursiers aux tresses d'or. Elle monte sur le char, le cœur serré de tristesse. Iris se place à côté d'elle, saisit les rênes, et frappe les coursiers obéissans, qui, prenant un vol agile, arrivent en un moment au séjour des dieux sur le haut olympe. Là Iris, aussi prompte que le vent, arrête les coursiers, les détache du char, et leur présente leur ambroisie.

La reine des amours tombe sur les genoux de Dioné sa mère, qui la reçoit entre ses bras; et la caressant de sa main divine : Qui d'entre les habitans des cieux, ô ma chère fille, dit-elle, t'a traitée avec tant d'indignité, comme si tu avais commis en présence de tous les immortels quelque noir attentat?

Celui qui m'a blessée, répond la déesse des ris, est le fils de Tydée, l'insolent Diomède,

parce que j'enlevais hors du combat mon fils Enée, l'objet de toute ma tendresse. Ce n'est plus entre les troyens et les grecs que se livre une bataille sanglante; déjà les grecs attaquent les dieux mêmes.

Supporte ce malheur, ma fille, dit la vénérable Dioné, et triomphe de ta tristesse. Nous qui habitons l'olympe, nous avons plus d'une fois éprouvé l'audace des mortels, que nous-mêmes, armés les uns contre les autres, poussons à de semblables attentats. Mars en fut la victime, quand les fils d'Aloëus, Otus et le fier Ephialte, l'accablèrent de chaînes. Lié durant treize mois dans une prison d'airain, ce dieu insatiable de combats y eût été peut-être enseveli pour jamais, si leur belle-mère, la charmante Eribée, n'eût indiqué sa prison à Mercure: il eut l'adresse d'en tirer Mars, qui déjà succombait à ses peines; les pesans liens avaient dompté sa fureur. Junon n'eut pas moins à souffrir, quand l'invincible fils d'Amphitryon lui blessa le sein d'une flèche terrible; elle éprouva les douleurs les plus aiguës. Et Pluton, si formidable entre les immortels, connut l'atteinte d'un trait ailé, lorsque ce même héros, surprenant le dieu des morts aux portes des enfers, le livra aux plus

cruelles souffrances. Ce dieu déchiré par la douleur, rempli de rage, monte au palais de Jupiter dans le vaste olympe; la flèche enfoncée dans son épaule vigoureuse le tourmentait; Pæon le guérit en versant sur sa blessure un baume salutaire; les dieux sont supérieurs aux coups de la mort. Malheur cependant au sacrilège qui, sans frémir, se rendait coupable d'impiété, et qui de son arc osait attaquer les dieux, maîtres de l'olympe! Minerve a excité contre toi le guerrier qui t'a fait cet outrage. L'insensé! il ne sait point que celui qui s'élève contre les immortels ne jouira pas long-tems de la lumière du jour, que ses enfans ne le verront point revenir du sein des funestes combats, et n'entoureront pas ses genoux en l'appelant du tendre nom de père. Que désormais le fils de Tydée, tout redoutable qu'il est, craigne qu'un ennemi plus puissant ne vienne l'assaillir, et qu'enfin la fille d'Adraste, Egialée, épouse généreuse d'un héros, sortant avec effroi du sommeil, n'éveille ses esclaves par ses cris douloureux, ne pleure l'objet de toute sa tendresse, et le plus vaillant des grecs.

En disant ces mots elle s'empressait à étancher le sang immortel qui coulait de la bles-

sure : la main de la déesse fut guérie, et les douleurs aiguës s'appaisèrent.

Minerve et Junon, les yeux attachés sur Vénus, cherchaient à irriter Jupiter par des discours pleins d'ironie. Père des immortels, dit Minerve, te courrouceras-tu contre moi, si je te raconte le malheur de la reine de Cypre ? Elle voulait engager quelque grecque à suivre un des troyens, nation dont elle est maintenant éprise; et tandis qu'elle prodiguait les caresses à cette beauté ornée de riches atours, une agraffe d'or a blessé sa main trop délicate. A ces mots le père des dieux et des hommes sourit; et appelant la blonde Vénus : Ma fille, dit-il, les combats ne sont point ton partage; préside aux doux soins de l'amour, et laisse Minerve et le farouche Mars s'occuper des travaux de la guerre.

Pendant ces discours le bouillant Diomède poursuivait Enée. Il sait qu'Apollon l'a pris sous sa défense; mais il ne respecte plus même cette grande divinité, et il aspire toujours à ravir la lumière au fils d'Anchise, et à le dépouiller de ses nobles armes. Trois fois il fond sur lui, brûlant de l'immoler; et trois fois Apollon le repousse de son bouclier éclatant. Mais lorsque Diomède, tel qu'un dieu, se

précipite pour la quatrième fois contre son ennemi, Apollon lui fait entendre ces paroles terribles : Rentre en toi-même, fils de Tydée, retire-toi, et cesse de t'égaler aux dieux ; car les dieux immortels sont d'une nature bien différente de celle des hommes qui rampent sur la terre.

Il dit. Diomède recule quelques pas, et n'ose braver le courroux du dieu qui lance la mort. Apollon transporte Enée loin du tumulte dans les murs de Pergame, où s'élève un temple à son honneur. Latone et la déesse des forêts, Diane, guérissent la blessure du héros, et lui prodiguent leurs soins dans la vaste enceinte du lieu le plus sacré de ce temple. Cependant le dieu décoré de l'arc, forme un fantôme semblable en tout au fils d'Anchise, et armé comme ce chef. Auprès de ce fantôme les troyens et les grecs, des coups mutuels de leurs javelots, frappent leurs boucliers arrondis et leurs écus légers. Alors Apollon, élevant la voix, parle en ces mots au dieu de la guerre :

Mars, Mars, fléau des humains, toi dont le bras ensanglanté renverse les remparts, n'iras-tu point écarter du champ de bataille ce mortel issu de Tydée, qui combattrait

maintenant Jupiter, le père des dieux? D'abord il a blessé de sa lance la main de Cypris; ensuite, pareil à l'un des immortels, il n'a pas craint de s'élever contre moi-même.

Il dit, et va s'asseoir sur les remparts de Troie. Mars, qui ne respire que le carnage, court animer les cohortes troyennes sous la forme de l'ardent Acamas, chef des Thraces. Sa voix exhorte les nobles fils de Priam: O fils de Priam, de ce roi chéri de Jupiter, jusques à quand souffrirez-vous que les grecs moissonnent vos cohortes? Attendez-vous qu'ils combattent sous les portes d'Ilion? Un guerrier que nous honorions autant que le grand Hector, Enée, fils du magnanime Anchise, est étendu dans la poussière. Hâtons-nous de retirer de la mêlée tumultueuse ce compagnon valeureux.

Par ces mots, il excite la force et l'audace de chacun des combattans. Alors Sarpédon adresse à l'illustre Hector ces reproches pleins de vivacité: Hector, qu'est devenu ton fier courage? Tu te vantais autrefois de sauver cette ville sans le secours de nombreuses troupes ni de tes alliés, seul avec tes frères et les gendres de Priam. A présent je ne vois, je ne découvre aucun de ces défenseurs; ils tremblent à l'écart, comme une meute qui

n'ose approcher d'un lion, tandis que nous, vos alliés, nous combattons encore. Je viens à votre secours de la contrée lointaine de Lycie et des gouffres du Xanthe : là j'ai laissé une épouse chérie, un tendre fils, et de nombreux trésors que je ne desire point d'accroître en ces lieux ; et j'encourage mes lyciens, et je soutiens moi-même le choc de ce formidable adversaire, quoique je n'aie point à craindre que les grecs s'en retournent chargés de mes dépouilles. Tu demeures immobile, et tu n'exhortes point les autres guerriers à s'armer de toute leur valeur, à défendre leurs femmes, de peur qu'enveloppés comme dans les liens d'un filet immense, vous ne deveniez tous la conquête et la proie de vos ennemis, qui raseraient à l'instant votre ville fameuse. Tu devrais jour et nuit t'occuper de ces soins, supplier les chefs appelés de plages lointaines de combattre sans relâche, et tu devrais faire cesser des reproches qui te déshonorent.

Ainsi parla Sarpédon, et ce discours blessa le cœur d'Hector. Aussitôt il saute de son char avec ses armes ; et agitant deux javelots acérés, il court dans toute l'armée, et l'anime à combattre : il réveille leur ardeur guerrière. Les troyens se retournent et font face aux

grecs, qui les reçoivent à rangs serrés sans qu'aucun d'eux recule.

Comme les vases nombreux se blanchissent de poudre, dans une aire sacrée où les moissonneurs vannent le bled, et où les vents dispersent la paille légère, sous les yeux de la blonde Cérès qui la sépare du grain à leur souffle véhément : ainsi les grecs sont blanchis de la poussière qu'élèvent jusqu'à la voûte des cieux les coursiers revolant dans la mêlée. Les écuyers tournent les chars ; les combattans portent droit à l'ennemi des coups furieux. Le terrible Mars couvre d'une profonde nuit le champ de bataille, et va de tous côtés seconder les troyens, fidèle aux ordres du dieu armé d'un cimeterre d'or, Apollon, qui l'a chargé de réveiller leur courage depuis le moment où il a vu s'éloigner Minerve, la divinité tutélaire des grecs. Cependant il fait sortir Enée du lieu le plus secret de son temple odorant, et il remplit de vigueur ce chef des guerriers. Enée reparaît au milieu de ses compagnons, qui se réjouissent en le voyant plein de vie, de force et de valeur : mais aucun d'eux ne l'interroge ; ils sont livrés à d'autres soins où les entraînent Apollon à l'arc éclatant, le féroce Mars, et

la Discorde toujours brûlante de fureur.

Du côté des grecs, les deux Ajax, Ulysse et Diomède, les excitent au combat. Ces troupes ne sont effrayées ni des efforts des troyens, ni de leurs cris tumultueux; elles attendent leur choc sans s'ébranler, semblables à ces nuées immobiles dont Jupiter, dans un tems paisible, environne le sommet des montagnes, tandis que dorment Borée et les autres vents furieux, qui dispersent de leur souffle bruyant l'amas ténébreux des plus épais nuages : tels les grecs attendent les troyens de pied ferme, et ne songent point à la fuite.

Agamemnon court dans les rangs, et il exhorte les siens à haute voix : Amis, armez-vous d'un courage indomptable, et montrez que vous vous respectez les uns les autres dans les sanglans combats. Quand les guerriers se respectent, ceux qui sont sauvés l'emportent par le nombre sur ceux qui meurent; quand ils fuient, il n'est pour eux ni gloire ni salut.

Il dit : et lançant un rapide javelot, il atteint un chef illustre, l'ami d'Enée, Déicoon de Pergase, que les troyens honoraient autant que les fils de Priam, parce qu'il combattait toujours avec ardeur aux premiers rangs. C'est

lui dont le javelot d'Agamemnon frappe le bouclier ; l'airain perce l'armure, et s'enfonce à travers le baudrier dans les entrailles. Le chef tombe avec un grand bruit, et ses armes prolongent ce son épouvantable.

Enée venge sa mort sur deux braves guerriers, Orsiloque et Créthon : leur père Dioclès, habitant des beaux murs de Phères, avait d'immenses richesses, et il descendait du fleuve Alphée, qui répand ses eaux abondantes dans les campagnes des pyliens. Ce fleuve donna le jour à Orsiloque, roi d'un peuple nombreux, et père du magnanime Dioclès dont naquirent ces jumeaux exercés dans tous les genres de combats. Au printems de leurs jours, voulant venger la gloire des atrides, ils suivirent les grecs dans de noirs vaisseaux devant Troie ; la mort les y couvrit de son ombre, et y termina leur carrière. Tels que deux jeunes lions qui, nourris par leur mère sur le sommet des montagnes et dans l'épaisseur des forêts profondes, enlèvent les bœufs, les brebis grasses, et dévastent les bergeries, jusqu'à ce qu'enfin, atteints d'un fer tranchant, ils périssent de la main des hommes : tels ces guerriers sont domptés par le bras d'Enée. Ils tombent ainsi que de hauts pins.

Ménélas, qui voit leur chûte, ému de pitié, court hors des rangs ; et brillant d'airain, il agite sa pique menaçante. Mars excite son audace pour le faire succomber sous les coups d'Enée. Le fils du généreux Nestor, Antiloque, aperçoit Ménélas, et se précipite sur ses traces ; il tremble que ce chef ne soit en péril, et que sa mort ne rende inutiles tous les travaux des grecs. Déjà les deux combattans, pleins d'une ardeur martiale, s'opposaient leurs bras et leurs lances, lorsqu'Antiloque paraît à côté de ce guerrier. Enée, voyant ces deux héros réunir leurs forces, évite, quoiqu'il soit intrépide, un combat trop inégal. Ils entraînent du côté des grecs les corps de Créthon et d'Orsiloque, confient ces restes malheureux aux mains de leurs compagnons, et retournant au combat, ils se placent à la tête des troupes.

Alors tous deux se signalent : Ménélas renverse Pylémènes, semblable a Mars et chef des magnanimes paphlagoniens couverts de vastes boucliers ; il atteint de sa pique le guerrier qui l'attendait de pied ferme, et la lui plonge dans la gorge. Antiloque frappe Mydon, écuyer et compagnon fidèle de ce chef, et né d'Atymnias : il tournait son char

pour prendre la fuite, lorsqu'Antiloque lui lance une pierre au milieu du bras ; les rênes brillantes d'ivoire échappent de ses mains, et sont traînées dans la poussière. Au même instant l'impétueux vainqueur lui porte de son glaive à la tempe un coup mortel : le guerrier palpitant tombe du char, la tête et les épaules engagées dans le sable profond, et demeure en cet état jusqu'à ce que ses coursiers le renversent et l'écrasent sous leurs pieds. Antiloque les anime et les pousse vers l'armée des grecs.

Hector aperçoit ces guerriers à travers les rangs, et se jette contre eux avec des cris terribles. Aussitôt les intrépides phalanges des troyens le suivent : Mars et la fière Bellone les conduisent, Bellone amenant l'affreux tumulte des combats, Mars agitant dans ses mains une lance énorme ; tantôt il précède Hector, tantôt il marche sur ses pas.

Le vaillant Diomède ne peut voir sans frémir le dieu de la guerre. Tel qu'un jeune homme novice encore, qui, après avoir parcouru de longues plaines, s'arrête aux bords d'un fleuve dont les eaux coulent avec rapidité vers la mer ; frappé du murmure bruyant de l'onde écumeuse, il retourne sur ses traces :

tel Diomède se retire en adressant ces mots aux siens : O grecs, ce n'est pas sans raison que nous sommes étonnés qu'Hector montre une force et une audace supérieures à celles des hommes : il a toujours près de lui quelque divinité qui le garantit du trépas ; et je vois dans ce moment à ses côtés Mars lui-même sous la forme d'un mortel. Retirez-vous, en faisant face aux troyens ; ce n'est pas contre les dieux que doit s'armer votre courage.

Il dit. Les troyens fondent sur sa troupe. Hector immole deux guerriers, Anchiale et Ménesthée, savans dans les combats et portés sur un même char. A leur chûte le fils de Télamon, ému de pitié, court à l'ennemi, s'arrête, lance son brillant javelot, et frappe Amphius, qui, né de Sélage, vivait dans l'heureuse Paise et possédait d'immenses troupeaux et de grandes richesses ; mais un noir destin l'entraîna vers Ilion pour secourir Priam et ses fils. C'est lui dont Ajax frappe le baudrier ; la longue lance s'enfonce dans les entrailles ; et le guerrier tombe avec un bruit horrible. Le fils de Télamon accourait pour le dépouiller de ses armes, lorsque les troyens font pleuvoir sur lui une grêle éclatante de traits ; son bouclier en est couvert.

Cependant il presse du pied le cadavre, et retire sa lance : mais il ne peut enlever au vaincu sa belle armure ; assailli de traits, il craint encore d'être enveloppé par les troyens, qui, aussi nombreux que vaillans, l'assiègent la pique à la main, le repoussent loin d'eux malgré sa force, sa haute stature et sa fière audace ; il est contraint de reculer.

Tels étaient les exploits de ces guerriers. Mais l'invincible destinée pousse vers Sarpédon Tlépolème né d'Hercule, et distingué par sa vigueur et sa taille élevée. Lorsque le fils et le petit-fils du maître du tonnerre, volant l'un vers l'autre, sont près de se joindre, Tlépolème prend le premier la parole :

Sarpédon, formé pour les conseils plus que pour les combats, où tu n'as point d'expérience, qu'est-ce qui t'oblige à venir trembler devant moi ? Ceux qui te disent issu de Jupiter sont des imposteurs ; tu es bien éloigné de ressembler aux héros qui dans les siècles passés lui dûrent la naissance. Mais tel s'annonçait Hercule mon père, guerrier rempli d'audace et animé d'un courage de lion. Il vint autrefois sur ces bords pour contraindre Laomédon à lui remettre les coursiers qui devaient être le prix de ses services ; et quoi-

qu'il n'eût que six vaisseaux et peu de troupes, il ravagea Troie et fit d'elle un désert. Toi, tu n'as qu'une ame timide; tes soldats périssent. Tu as en vain quitté la Lycie, et tu ne seras ici d'aucun secours aux troyens, quand même tu serais plein de vaillance; car, abattu par mon bras, tu vas toucher aux portes des enfers.

Le chef des lyciens lui répartit à l'instant: Tlépolème, si ce guerrier ravagea les remparts sacrés de Troie, souviens-toi que les dieux voulurent punir la perfidie du fier Laomédon, qui paya son bienfaiteur d'insolentes paroles, et ne lui remit pas les coursiers qui l'avaient attiré de plages lointaines. Quant à toi, tu recevras de ma main le trépas; et terrassé par mon javelot, tu me donneras à moi la gloire qui me manque, et tu livreras ton ame au monarque dont le rapide char roule dans l'empire des morts.

A peine a-t-il parlé que Tlépolème lève son javelot: au même instant les javelots des deux guerriers volent de leurs mains. Sarpédon atteint son adversaire au milieu de la gorge; et la pointe fatale la perçant de part en part, la sombre nuit du trépas lui couvre les yeux. Tlépolème frappe de sa longue

lance la cuisse de Sarpédon ; l'airain impétueux et brûlant pénètre dans la chair, et s'approche de l'os : mais Jupiter écarte de lui la mort. Les amis du noble Sarpédon le portent hors du combat, accablé du javelot pesant qu'il traîne : aucun d'eux ne s'en aperçoit et ne songe à l'en délivrer pour qu'il puisse monter sur son char, tant ils sont occupés autour de lui à le tirer de ce péril imminent. Les grecs valeureux enlèvent, de leur côté, le corps de Tlépolème.

L'intrépide Ulysse voit ce spectacle, et son cœur est ému : plein de trouble, il délibère s'il poursuivra le fils du dieu qui lance la foudre, ou s'il enverra les lyciens en foule au sombre rivage. Mais il n'était pas réservé au javelot du grand Ulysse d'abattre le fils redoutable de Jupiter ; Minerve le précipite vers les bataillons de Lycie. Là Cœranus, Alastor, Chromius, Alcandre, Halius, Noémon et Prytanis tombent sous ses coups. Le héros eût immolé un plus grand nombre de victimes, si le belliqueux Hector n'eût vu ce carnage : il s'avance hors des rangs ; ses armes jettent un vif éclat, et il sème devant lui la terreur. Sarpédon, qui le rencontre sur son passage, éprouve un mouvement de joie.

Fils de Priam, dit-il d'une voix lamentable, ne souffre pas qu'étendu sur ce rivage, je devienne la proie de nos ennemis : sois mon défenseur; et qu'ensuite la vie m'abandonne dans les murs de votre ville, puisque je ne dois pas retourner dans mon palais aux doux lieux de ma naissance, et réjouir par mon retour une épouse chérie et un tendre fils.

Il dit. Hector, agitant son fier panache, ne réplique point, et passe rapidement devant lui, brûlant de repousser les grecs et de répandre parmi eux le carnage. Les amis de Sarpédon le portent sous un grand hêtre consacré à Jupiter : là le brave Pélagon, l'un de ceux qu'il chérissait le plus, lui retire le javelot de la blessure. Son ame est prête à s'envoler, et ses yeux se couvrent d'épaisses ténèbres; mais bientôt il reprend ses esprits, le souffle de Borée qui l'environnait ranime sa vie presque éteinte.

Cependant les grecs, attaqués par le dieu des combats et par Hector muni d'une forte armure, ne fuyaient pas vers leurs vaisseaux, ni n'avançaient sur le champ de bataille; mais ils reculaient à pas lents depuis qu'ils savaient que Mars était à la tête des troyens.

Par qui commença le carnage que firent le

héros né de Priam, et Mars éblouissant d'airain, et quel fut le dernier qu'ils étendirent dans la poussière ? Le grand Teuthras est d'abord renversé ; après lui sont abattus Oreste qui domptait les coursiers indociles, Tréchus, brave étolien, Œnomaüs, Hélénus fils d'Œnops, enfin Oresbe au casque coloré, qui habitait Hyla aux bords du lac Céphisse, et désirait avec ardeur d'accroître encore ses richesses : à côté de sa demeure s'élevaient celles d'autres béotiens, chefs d'un peuple opulent.

Junon, qui voit du haut des cieux tant de grecs tomber sous le fer sanglant de Mars et d'Hector, adresse aussitôt ces paroles à Minerve : Eh quoi ! fille invincible du dieu de l'égide, c'est en vain que nous avons promis à Ménélas qu'après avoir détruit les remparts d'Ilion il retournera dans sa patrie, si nous laissons Mars exercer librement ses fureurs. Armons-nous à notre tour, courons nous opposer à ses ravages.

Pallas obéit à sa voix. Junon, déesse vénérable et fille du grand Saturne, s'empresse elle-même à couvrir les coursiers de harnois d'or. Hébé, aux deux côtés du char, fait rouler autour de l'axe de fer les roues, que huit

rayons décorent, et qui sont d'un or incorruptible, munies encore de plusieurs lames d'airain jointes avec art, ouvrage merveilleux; les moyeux savamment arrondis sont d'argent : on place le trône sur d'éclatantes courroies; et deux arcs reçoivent les guides; le timon d'argent s'unit au char : Hébé lie à l'extrémité du timon un beau joug formé d'or, où elle attache les rênes qui brillent du même métal. Junon impatiente, et ne desirant que le carnage, conduit les prompts coursiers sous le joug.

Cependant Minerve laisse couler à ses pieds, dans le palais de son père, le voile superbe qu'elle a tissu de ses mains; et revêtant la cuirasse du dieu des nuées, elle s'arme pour les combats, source de tant de larmes. Elle couvre son sein de la formidable égide, bordée de franges longues et flottantes, et environnée de la Terreur. On voit sur cette égide et la Discorde et la Force et l'inflexible Poursuite : là se présente la tête de la Gorgone, monstre hideux, épouvantable, signe funeste du courroux de Jupiter. Pallas met sur son front un casque d'or, au haut duquel flottent quatre panaches, et qui peut résister à des combattans rassemblés de cent villes. Elle

monte sur le char éblouissant ; et sa main prend cette forte, pesante et énorme lance, qui, dans le courroux de la déesse née du plus puissant des dieux, renverse des bataillons de héros.

Junon presse du fouet les divins coursiers. Les portes des cieux mugissent, et s'ouvrent d'elles-mêmes ; ces portes gardées par les Heures, à qui le ciel immense et l'olympe sont confiés, soit pour dissiper, ou pour amener les sombres nuages. Les déesses poussent à travers ces portes les coursiers dociles : elles trouvent le fils de Saturne assis, loin des autres dieux, sur le plus haut des sommets nombreux de l'olympe. Là Junon arrête les coursiers, et interroge en ces mots le puissant Jupiter :

Père des immortels, n'es-tu point indigné contre Mars à la vue de tous ses attentats, et de tant de vaillans guerriers, qu'entraîné par son aveugle rage, il a couchés dans la poussière ? Mon cœur est serré de tristesse, tandis que, tranquilles, Cypris et Apollon triomphent d'avoir excité les fureurs de cet insensé, qui ne connaît plus aucune loi. Grand Jupiter, puis-je, sans exciter ton courroux,

châtier son audace, et le contraindre à sortir du combat?

Va, dit le maître de l'olympe, et oppose-lui Minerve, qui plus d'une fois a su le livrer aux plus cruelles douleurs.

A peine a-t-il parlé, que Junon frappe les coursiers, qui volent avec ardeur entre la terre et les astres dont le ciel est couronné. Telle qu'est l'immense étendue des plaines de l'air, que parcourt des yeux un homme assis sur la cime d'une roche élevée, et portant ses regards sur le noir empire de la mer : tel est l'espace que franchissent d'un saut les bruyans coursiers. Arrivés devant Troie au bord des fleuves qui coulent dans les campagnes, là où le Simoïs et le Scamandre confondent leurs eaux, Junon arrête les coursiers, les détache du char, les environne d'un épais nuage; et le Simoïs fait naître pour leur pâture une divine ambroisie.

Cependant les déesses, se hâtant de secourir les grecs, s'avancent comme deux colombes dont le vol égal et léger rase la terre : mais lorsqu'elles touchent à la place où les chefs les plus nombreux et les plus vaillans, semblables à des lions voraces, ou à des sangliers indomptables, se pressaient autour du belli-

queux Diomède, la reine des cieux arrête ses pas, et prenant la forme du grand Stentor, elle leur parle par la voix terrible de ce combattant, aussi bruyante que l'airain ou que les voix réunies de cinquante guerriers.

Quelle honte, s'écria-t-elle, ô grecs, opprobres de votre race, vous qui n'avez que la seule apparence de la valeur! Tant que le divin Achille s'est montré dans les combats, les troyens n'ont point osé sortir des portes d'Ilion; ils redoutaient sa lance invincible. Maintenant, loin de leur ville, ils menacent vos vaisseaux.

Ces mots réveillent dans toute l'armée une ardeur guerrière. Cependant Minerve s'approche de Diomède, qu'elle trouve près de son char. Il rafraîchissait la brûlante blessure que la flèche de Pandarus lui a faite: des flots de sueur coulaient sous le large baudrier de son bouclier immense; il en était inondé, et son bras était affaibli par la fatigue: levant le baudrier, il étanchait le sang noir de sa plaie. La déesse touche le joug des coursiers:

Que Tydée, dit-elle, a produit un fils peu semblable à lui! Tydée, il est vrai, n'avait qu'une taille médiocre; mais son ame était grande et belliqueuse. Lorsqu'envoyé de la

part des grecs il vint seul dans Thèbes parmi les fils nombreux de Cadmus, je lui défendis de se précipiter au milieu des périls, et je voulus qu'il assistât paisiblement à leurs festins : lui, toujours rempli de la même intrépidité, provoqua les chefs thébains au combat, et remporta sur eux la victoire, tant mon secours lui fut propice. Toi, je ne cesse de t'accompagner; je t'exhorte sans relâche à combattre les troyens : mais ou l'excès de la fatigue t'accable, ou quelque sentiment de crainte a glacé ton cœur. Non, tu n'es pas le fils de Tydée, de ce rejeton du brave OEnéus.

O déesse, fille immortelle de Jupiter, dit le héros, je te répondrai sans déguisement. Ce n'est pas la crainte qui glace mon cœur, et je ne cède point à l'indolence : mais je me souviens encore des ordres émanés de ta bouche. Tu m'as défendu de combattre les habitans des cieux, m'autorisant à blesser du fer de ma lance la seule reine de Cypre, si elle paraissait dans la mêlée. C'est donc pour t'obéir que je me retire, et que j'ordonne aux grecs de se rassembler en ce lieu; car je vois le terrible Mars qui, à la tête des troyens, préside au combat.

Fils de Tydée, Diomède que je chéris, répond Minerve, ne redoute en ce jour ni Mars ni quelqu'autre des immortels; c'est moi qui suis ton guide. Pousse hardiment contre lui tes coursiers impétueux; ose le frapper de près, et cesse de respecter un dieu féroce, enivré de rage, aussi barbare qu'inconstant. Il nous avait naguère promis à moi et à Junon de soutenir les grecs, et maintenant il favorise les troyens.

En disant ces mots elle tire Sthénélus par la main, et le fait descendre du char : il s'élance à terre. Elle monte sur le char, et se place à côté du grand Diomède, le cœur enflammé de courroux : l'aissieu gémit sous le poids de la déesse terrible et du héros. Pallas prend le fouet et les rênes, et pousse les ardens coursiers vers le dieu de la guerre. Il venait d'étendre sur le sable le fils d'Ochésius, Périphas, d'une taille gigantesque, et le plus vaillant des étoliens : Mars ensanglanté l'immolait. Minerve ombrage sa tête du casque de Pluton, pour n'être pas aperçue du dieu des combats.

Dès que Mars voit le fils de Tydée, il laisse l'énorme Périphas étendu sur la place où il vient de lui arracher la vie, et court vers

l'audacieux Diomède. Lorsqu'ils se joignent, le dieu alonge sa pique d'airain au-dessus du joug et des rênes des coursiers de son ennemi, brûlant de lui ravir le jour; mais Pallas saisit la pique, l'écarte du char, et rend sa furie inutile. Diomède pousse à son tour sa lance que Minerve conduit vers les liens de la ceinture; c'est là qu'elle frappe Mars, et déchire sa peau immortelle. La déesse retire la lance, et ce dieu jette un grand cri, semblable à ceux de dix mille combattans livrés à une fureur homicide: un tremblement saisit les troyens et les grecs épouvantés, tant était terrible ce cri de Mars insatiable de carnage.

Ainsi que naît tout-à-coup une nuit ténébreuse à l'arrivée des nuages amenés par le souffle brûlant des vents du midi, ainsi parut à Diomède le sombre Mars s'élevant dans des nuages vers l'espace immense du ciel. Il arrive en un moment au séjour des dieux sur le haut olympe: saisi de douleur et de colère, il s'assied près du trône de Jupiter, lui montre le sang immortel qui coulait de sa blessure, et prononce d'une voix lugubre ces paroles précipitées: Mon père, ton indignation n'éclatera-t-elle point à l'aspect de pareils attentats? Nous qui sommes des dieux, nous avons

toujours éprouvé les plus cruelles disgraces en voulant, à l'envi l'un de l'autre, favoriser la race des mortels. Mais c'est de toi que naissent nos divisions, toi qui produisis cette déesse insensée, funeste, dévouée à l'injustice. Tous les autres dieux de l'olympe obéissent avec soumission à tes lois; mais tu n'emploies ni paroles ni punitions pour retenir cette déesse dans le devoir, et tu es toujours indulgent à son égard, parce que tu mis seul au jour cette furie : c'est elle qui excite maintenant l'insolente rage que Diomède exerce contre les dieux. Il a blessé la main de la reine de Cypre; plus audacieux encore, et tel que l'un des immortels, il s'est élancé contre moi-même. Sans ma course rapide j'eusse été étendu dans la foule hideuse des cadavres, ou, puisque je ne peux mourir, accablé sous les coups de l'airain.

Le maître du tonnerre lui lance un regard courroucé : Divinité inconstante, dit-il, ne viens point m'importuner de tes murmures. De tous les immortels qui habitent l'olympe, tu m'es le plus odieux; tu ne respires toujours que discordes, que guerres, que combats. Je reconnais en toi l'esprit impérieux et indocile de ta mère Junon, que j'ai peine à réprimer

par mes paroles ; et je ne doute point que les maux qui fondent sur toi ne soient l'effet de ses conseils. Mais je ne permettrai pas que tu sois plus long-tems en proie à la douleur ; tu es mon fils, et ta mère m'a donné en toi un gage désiré de notre hymen. Si, avec autant de perfidie, tu étais né de quelqu'autre dieu, tu serais depuis long-tems précipité dans des abymes plus profonds que ceux où les Titans gémissent.

Il dit, et ordonne à Pæon de le guérir. Pæon verse dans la blessure un baume qui appaise les douleurs, et il le rétablit : la parque n'a aucun empire sur les dieux. Comme le suc de la figue, agité dans la blanche liqueur du lait, le coagule à l'instant sous la main qui le tourne avec rapidité ; ce baume guérit promptement le farouche Mars. Hébé, après lui avoir préparé un bain qui le rafraîchit, choisit les plus beaux vêtemens de ce dieu pour l'en décorer. Il s'assied d'un air triomphant auprès du fils de Saturne.

Junon, reine d'Argos, et l'invincible Minerve, retournent au palais du grand Jupiter, satisfaites d'avoir réprimé les fureurs de Mars.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT CINQUIÈME.

(Page 269. Pallas communique à Diomède...)

On a vu que la valeur de ce chef avait été excitée par les reproches d'Agamemnon, et qu'il s'était élancé de son char avec un bruit terrible, présage des actions par lesquelles il va se signaler. Virgile a imité ici Homère en l'embellissant :

Ardet apex capiti, cristisque à vertice flamma
Funditur, et vastos umbo vomit aureus ignes :
Non secus ac liquidâ si quando nocte cometæ
Sanguinei lugubrè rubent ; aut sirius ardor,
Ille sitim morbosque ferens mortalibus ægris,
Nascitur, et lævo contristat lumine cœlum.

ÆNEID. LIB. X.

Ainsi qu'il y a toujours, dit Pope, un personnage principal dans un tableau historique, de même on voit dans chaque bataille de l'Iliade un chef qui est comme le héros du jour, d'où résulte l'unité de la peinture. Homère suppose que les dieux secourent tantôt un guerrier, tantôt un autre ; ce qui explique quelques inégalités qu'on remarque dans la valeur de ses héros.

(Page 270. En même tems elle entraîne le farouche Mars.)

L'allégorie est claire. L'armée des troyens se retirait

vers le Scamandre. Si l'on dit que Minerve s'éloigne aussi des grecs, Eustathe répond que c'est dans un moment où ils n'ont pas besoin de conseil, et où il n'est question que de courage. Cependant, lorsque Mars reparaît, Minerve vient au secours des grecs.

(Page 272. C'est lui qui bâtit pour Pâris la flotte.)

Il y avait un oracle qui défendait aux troyens de s'appliquer à la navigation. Homère feint que celui qui avait construit la flotte de Pâris, fût ensuite puni pour avoir facilité cette entreprise. Remarquez encore que ce poëte ne laisse échapper aucune occasion de parler des arts mécaniques et de ceux qui s'y exerçaient. (Pope.)

(*Ibid.* Qui tombe ensanglanté dans la poussière.)

On a montré que la grande perte de sang qui suivait cette blessure, pouvait causer une prompte mort.

Te decisa suum, Laride, dextera quærit;
Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.
ÆNEID. LIB. X.

Virgile ajoute un trait frappant à la peinture d'Homère.

(Page 273. Les digues élevées, défense des vertes campagnes.)

Cette comparaison est si belle, qu'elle a été imitée

par un grand nombre de poëtes. *Voyez* Lucrèce, l. I, qui l'a eue sûrement sous les yeux. Virgile l'a imitée ainsi :

Non sic, aggeribus ruptis cùm spumeus amnis
Exiit, oppositasque evicit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes
Cum stabulis armenta trahit.

ÆNEID. LIB. II.

Homère s'attache à peindre le triomphe du fleuve sur les obstacles qu'on lui oppose, et son arrivée subite : Virgile peint ses ravages, et paraît le céder ici à son modèle. La même comparaison a été employée avec beaucoup de succès dans la Henriade :

Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées
Menacer des vallons les nymphes consternées :
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque tems son choc impétueux ;
Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,
Déracine en passant ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers et qui touchaient les cieux,
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.

CHANT VI.

Homère, dans le passage sur lequel roule cette remarque, est rapide ; mais c'est comme un fleuve abondant et majestueux, non comme un torrent qui ne fait que passer, et dont on peut à peine apercevoir la course. Si son pinceau avait eu l'excessive rapidité que plusieurs traducteurs lui supposent, il n'eût produit

que des esquisses, au lieu des riches tableaux qu'il nous a laissés. C'est précisément, comme nous l'avons dit, son mérite distinctif d'avoir su allier tant de richesses avec tant de vivacité.

L'incertitude où Homère dit qu'est le spectateur, si Diomède est du parti des grecs ou des troyens, n'est pas un trait superflu : cette incertitude ne peut sans doute être chaque fois que momentanée; mais on partage l'embarras du spectateur, et c'est un tableau très-naturel, qui peint l'impétuosité avec laquelle Diomède parcourt toute la plaine, anime tour-à-tour les siens et s'enfonce au milieu des bataillons ennemis. Homère emploie ici la figure de l'apostrophe, « vous ne pour-« riez dire », tour qui assurément ne nuit pas à la rapidité.

(Page 275. J'ai dissipé le nuage dont tes yeux étaient couverts.)

Aspice; namque omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam.

ÆNEID. LIB. II.

Milton, au chant II, a aussi imité cet endroit.

(Page 276. Les brebis, se renversant les unes sur les autres, se pressent...)

Peinture fidèle, que Milton a imitée au chant VI :

. . . . . As aherd
Of goats or tim'rous flocks together throng'd,
Drove them before him thunder-struck. . . . .

(*Ibid.* L'animal triomphant franchit les hautes barrières.)

Ou il sort victorieux de la bergerie ; ou, après être entré dans l'enclos, il pénètre dans l'intérieur de l'étable. Ernesti montre que le scoliaste et Eustathe n'ont pas bien saisi le sens de ce passage.

(Page 277. La colère d'un dieu est terrible.)

Enée parle en homme pieux. On a montré que Virgile avait puisé dans Homère jusqu'à l'idée même de son héros.

(Page 279. J'ai vu couler leur sang.)

Ἀτρεκὲς αἷμα. Les anciens, et sur-tout les spartiates, selon Plutarque, portaient des espèces de cuirasses teintes en pourpre, afin que la vue du sang ne ralentît pas la valeur. C'est pour cela que Pandarus dit : j'ai vu couler leur sang, je ne me suis point trompé. (Pope.)

On peut supposer ici qu'une partie de ces discours se tient pendant qu'ils montent sur le char et courent à la rencontre de Diomède.

(*Ibid.* Que je détachai cet arc du mur.)

Pandarus se rappelle avec vivacité et dans ses plus petites circonstances ce moment où sans doute il se promettait beaucoup de cette arme ; et Homère, qui sait, quand il le faut, peindre en grand, ne négligo

pas non plus les détails. Madame Dacier a fait observer que Pandarus parle de cet arc comme d'un compagnon : « Il m'a vainement accompagné en ces lieux ». La passion personnifie tout.

(*Ibid.* Ils nous ramèneront dans Troie.)

La défiance est d'ordinaire l'avant-coureur de la défaite. Diomède, au contraire, est si rempli de confiance, qu'il donne ordre à Sthélénus de se saisir des chevaux de son ennemi. L'opposition de ces deux caractères est remarquable. (Madame Dacier.)

(Page 281. Le vaillant Diomède.)

Diomède montre tout son courage dans ce discours. Pendant que les deux ennemis s'avancent, son ame est si calme qu'il fait la généalogie des chevaux d'Enée à son compagnon. On sait l'estime qu'on avait alors pour les chevaux.

(Page 282. Il fait partir sa lance ; dirigée par Minerve....)

On demande comment Diomède qui est à pied, peut faire un coup comme celui-ci. Les chariots étaient bas. Pandarus avait pu se baisser, ou Diomède monter sur une éminence. (Le scoliaste.)

(Page 283. Il marche autour de lui.)

Si Enée a paru d'abord redouter Diomède, il montre

beaucoup de valeur en ce moment qui excite sa sensibilité.

(*Ibid.* Elle coule ses bras d'albâtre autour de son cher fils.)

On voit la mollesse du mouvement des bras de Vénus : ἐχύσατο. Madame Dacier ni Pope n'ont rendu cette image.

(Page 284. Le javelot pénètre à travers le voile divin.)

Homère saisit toutes les occasions de faire contraster des peintures douces avec l'horreur des combats. Clarke donne une explication ingénieuse de toute cette allégorie. Diomède, en ravageant les rangs troyens, imprime en ce jour une note infamante au ravisseur d'Hélène et à ceux qui combattent pour défendre ce rapt.

(Page 285. Apollon l'enlève, et l'environne d'un épais nuage.)

Père de la lumière, il forme aussi les nuages par les vapeurs qu'il attire. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Ne te suffit-il pas de tromper les femmes timides ?)

Allusion à l'enlèvement d'Hélène.

(Page 286. Qui combattrait maintenant Jupiter même.)

Homère, en faisant faire de grandes actions à ses héros, les relève encore par les aveux des vaincus : Quel trait pour peindre la valeur de Diomède!

(*Ibid.* Mars lui donne ses coursiers.)

Il ne répond rien à la déesse : la pitié n'est point le partage de Mars. Homère, qui sait si bien quand il faut parler, sait aussi quand il faut se taire. (Madame Dacier.)

(Page 287. Mars en fut la victime.)

Le poëte, pour éviter la monotonie, interrompt le récit des combats par des fables qu'il n'a sans doute pas inventées, et qui avaient cours de son tems. Ces beaux vers de Virgile peuvent servir de commentaire à cette fable de Mars.

. . . . . Diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur belli portæ : Furor impius intus,
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

ÆNEID. LIB. I.

Eustathe donne des explications incertaines de toutes ces allégories : mais il fait une remarque fine, en observant qu'Homère, pour justifier l'audace de ses fictions, en rapporte adroitement d'anciennes toutes semblables, de sorte qu'on ne peut avec justice lui reprocher d'avoir choqué la vraisemblance.

(Page 288. Il ne sait point.)

Il y a de l'adresse à insérer des sentences sans qu'elles le paraissent, et qui font leur effet sans être aperçues. Homère est le premier qui ait montré l'art de placer ainsi des sentences déguisées. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Que ses enfans.)

Ces enfans, qui entourent les genoux de leur père en l'appelant de ce nom, font une image vraie et touchante, περὶ γόνατ' πατρὸς πεπτάζειν. Il y a aussi quelque chose de sublime dans le tour que prend Dioné pour prédire la mort de Diomède. On a observé que la fable qui fait naître Vénus de la mer, est postérieure à Homère.

(Page 289. Père des immortels, dit Minerve.)

La raillerie, dit Pope d'après Eustathe, ne fut jamais plus de saison qu'ici, deux femmes ayant l'occasion de triompher d'une autre qu'elles haïssaient. La Sagesse même en présence de Jupiter ne peut résister à cette tentation, et le maître des dieux daigne y répondre par un sourire. Mais Minerve demande auparavant la permission à Jupiter de s'égayer par cette plaisanterie, et c'est un tour que prend Homère pour la demander au lecteur.

(Page 290. Diomède recule quelques pas....)

Il ne fuit pas, quoiqu'un dieu le menace. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Mars, Mars.)

Le nom de Mars et la répétition de ce nom ont beaucoup de force. Pope s'est contenté de traduire :

Stern pow'r of arms. . . . . .

Avec quelle vivacité cette apostrophe fait éclater la valeur de Diomède ! Dira-t-on que c'est aux dépens des dieux ? mais il faut se souvenir que Pallas l'a animé d'une valeur surnaturelle : d'ailleurs, qui ne voit que tout ceci est allégorique ?

(Page 292. Que je ne desire point d'accroître en ces lieux.)

Il dit que ses trésors sont assez grands pour contenter ses desirs, sans qu'il soit nécessaire, pour les augmenter, de s'exposer à de nouveaux hasards. (Clarke.)

(Page 293. Ils sont livrés à d'autres soins.)

Les épithètes font ici un grand effet, et rendent la peinture plus vive et plus animée. J'ai conservé la chûte énergique d'Homère. Madame Dacier est bien froide quand Homère est brûlant : « Car les combats, « traduit-elle, qu'Apollon, l'insatiable Mars et l'implacable Discorde avaient rallumés, ne leur en laissaient « pas le tems. »

(Page 294. Du côté des grecs, les deux Ajax, Ulysse et Diomède.)

Homère ne peut mieux louer ces chefs qu'en les

mettant comme en opposition avec les divinités qui protégeaient Troie.

(*Ibid.* Qui dispersent de leur souffle bruyant l'amas ténébreux.)

Prédiction du sort qu'auront bientôt les grecs.

(*Ibid.* Amis, armez-vous d'un courage.)

Ce discours est un chef-d'œuvre dans le genre laconique. Agamemnon n'avait le tems que de dire quelques paroles, et elles devaient être pleines de force. (Pope.)

(Page 297. Tantôt il précède Hector, tantôt il marche sur ses pas.)

Image sublime de la valeur d'Hector. Observons comment le merveilleux soutient la poésie épique. Si le poëte eût dit simplement que Diomède recule devant Hector, en admirant l'un on aurait moins d'estime pour l'autre; mais Diomède peut, sans honte, reculer devant le dieu Mars.

(*Ibid.* Le vaillant Diomède ne peut voir sans frémir.)

Il faut se souvenir que Minerve a dissipé le nuage qui couvrait ses yeux.

Page 299 L'assiègent la pique à la main.)

Οἴ ἰ. Le commencement de ce vers exprime par

le son, l'effort que faisaient les troyens pour repousser Ajax.

(Page 300. Si ce guerrier ravagea.)

Sarpédon, pour ravir à Hercule la gloire d'avoir ravagé Troie, fait regarder cet évènement comme une punition du ciel. Il y a, selon Pope, dans le discours de ce chef, lorsqu'il parle de l'insolence de Laomédon, une allusion à celle de Tlépolème. Le discours de celui-ci est digne d'un fanfaron, plus fier des exploits de son père que capable de les imiter. Son audace est punie.

(Page 302. Hector... ne réplique point.)

Pope a rassemblé tous les endroits de l'Iliade où Homère fait garder le silence à ses personnages lorsqu'il est à propos : ils sont en grand nombre. Cette remarque fait tomber ce qu'il y a d'exagéré dans quelques critiques qu'on ne cesse de répéter contre ce poëte.

(Page 303. Hébé, aux deux côtés du char.)

Le poëte décrit avec noblesse des détails bien difficiles à rendre dans la traduction. Il faut savoir que ces chars se démontaient, et que, dans le besoin, l'on en rejoignait les parties. Sous ce point de vue, la description est plus animée.

(Page 304. Minerve laisse couler à ses pieds le voile superbe.)

Κατέχυτο. Madame Dacier traduit, « le voile tombe « à ses pieds », quoiqu'elle ait bien fait sentir dans ses notes la beauté de l'expression grecque, qui peint les plis ondoyans de ce voile. Quand j'ai pu me rapprocher de la lettre de mon original, je n'ai pas manqué de le faire. Il y a des occasions où cela est impossible, et il y en a quelques-unes où un mot a même dans une autre langue une acception contraire. Un peintre tel qu'Homère, dont l'expression est toujours si propre, mérite qu'on s'attache à la rendre avec le plus grand scrupule. Cependant j'ai eu la maxime d'Horace présente à l'esprit:

Non desilies imitator in arctum.

(*Ibid.* La formidable égide.)

Virgile a dit aussi:

. . . . . Tristesque ex æthere Diræ,
Et scissâ gaudens vadit Discordia pallâ;
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello.
ÆNEID. LIB. VIII.

Clarke observe que Virgile n'atteint pas ici à la majesté d'Homère.

(*Ibid.* Et qui peut résister à des combattans rassemblés de cent villes.)

On pourrait traduire aussi: « Qui sous son enceinte

« couvrirait les combattans de cent villes. » Ou bien, « Qui peut défendre les combattans rassemblés de cent « villes. » J'ai cru devoir préférer le sens allégorique. Ernesti propose une interprétation de cet endroit que j'ai adoptée. Il est possible, dit il, qu'il s'agisse ici, non de la grandeur, mais de la force d'un casque qui résisterait à des combattans rassemblés de cent villes.

(Page 305. Ces portes gardées par les Heures.)

C'est-à-dire les Saisons. Milton a imité ces belles images :

. . . . . At the gate
Of heav'n arriv'd, the gate self-open'd wide, etc.

(Page 306. Oppose-lui Minerve.)

L'allégorie est sensible : mais comment l'accorder avec le fond du poëme? Jupiter a-t-il oublié de venger Achille? Nous avons vu qu'il a consenti à la perte de Troie : il saura bien la retarder. Il montre ici quelque condescendance pour Junon, qu'il ne laisse pas de craindre, ou du moins qu'il ménage, comme on le voit au premier chant, lorsque Thétis l'implore. Jupiter ne veut pas perdre ni déshonorer entièrement l'armée des grecs, parmi lesquels il y avait tant de vaillans chefs, et qui d'ailleurs, selon les arrêts du destin, devaient s'emparer de Troie. Le poëme aurait manqué de vraisemblance, s'ils avaient été vaincus en toute occasion, à cause de l'absence d'Achille.

(*Ibid.* Telle qu'est l'immense étendue.)

Longin remarque la sublime idée que cette comparaison donne des dieux, et il l'exprime lui-même d'une manière sublime. Si ces chevaux, dit-il, faisaient un second saut, la place leur manquerait pour un troisième.

(Page 307. Des flots de sueur coulaient sous le large baudrier de son bouclier immense.)

On sent le poids de ce bouclier.

(Page 309. En disant ces mots elle tire Sthénélus par la main, et le fait descendre du char.)

On a expliqué l'allégorie. L'art et l'habileté des grecs triomphent de la force et du courage des troyens.

(*Ibid.* Minerve ombrage sa tête.)

Prendre le casque de Pluton, se rendre invisible, c'était même une espèce de proverbe. (Madame Dacier.)

(Page 311. Cette déesse insensée, funeste.)

Les plus emportés accusent d'emportement les plus modérés. (*Ibid.*)

(*Ibid.* J'eusse été étendu dans la foule hideuse des cadavres.)

C'est une manière adoucie de dire, *j'eusse été mort;* car aussitôt il se reprend, *ou puisque je ne peux mourir*, etc. (Ernesti.)

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT V.

CHANT VI.

Les dieux avaient abandonné le terrible combat : mais l'ardeur meurtrière éclatait encore çà et là dans le champ de bataille, et les javelots des deux armées se confondaient entre les rives du Simoïs et du Xanthe.

Ajax télamonien, ce ferme appui des grecs, enfonce le premier une phalange troyenne, et ramène l'espérance dans le cœur de ses compagnons en abattant le chef des thraces, Acamas, né d'Éussorus, et aussi distingué par sa force que par la hauteur de sa taille : la lance d'Ajax l'atteint au casque ombragé d'un ample panache, pénètre dans le front, et lui perce l'os ; ses yeux sont couverts du voile impénétrable de la mort.

Diomède immole le fils de Teuthranis, Axyle, qui habitait les beaux murs d'Arisbe, et possédait de grandes richesses ; ami des hommes, sa maison, située sur une route publique, était consacrée à l'hospitalité. Mais de tous ceux qu'il avait recueillis, nul ne s'exposa pour écarter de lui la fatale mort ; le seul Calésius, son fidèle serviteur, qui conduisait alors ses coursiers, meurt à ses côtés

de la main de Diomède : ils descendent réunis au sombre rivage.

Euryale abat Drésus et Ophelte, et court attaquer Æsèpe et Pédase, qui reçurent le jour de la naïade Abarbarée et de Bucolion, fils aîné du roi Laomédon, et né d'un lit clandestin. Ses troupeaux paissaient sous sa garde lorsqu'il s'unit à cette naïade, qui, portant dans son sein le fruit de ses amours, donna la naissance à ces deux jumeaux. Le fils de Mécistée, peu touché de leur jeunesse et de leur beauté, les étend sur le sable, et les dépouille de leurs armes.

L'intrépide Polypœtes renverse Astyale ; Ulysse de son javelot donne la mort à Pidyte ; Teucer fait couler le noble sang d'Arétaon ; et le fils de Nestor, Antiloque, armé de sa brillante pique, couche Ablérus dans la poussière. Le chef de tant de guerriers, Agamemnon, frappe d'un coup mortel Elatus, qui régnait dans les murs élevés de Pédase sur les bords charmans du Satnion. Léite ravit le jour à Phylaque, fuyant devant ses pas ; et Mélanthius tombe sous le fer d'Eurypyle.

Le belliqueux Ménélas prend Adraste vivant : les chevaux de ce chef, saisis d'épouvante, couraient à pas précipités dans la

campagne, lorsqu'arrêtés par un tronc de tamarin ils brisent le char à l'extrémité du timon, et suivent la foule des coursiers effarouchés qui volaient vers la ville, tandis que le guerrier, roulant du char, tombe près de la roue le visage contre terre. Ménélas est près de lui, tenant en main sa longue pique. Adraste embrasse ses genoux, et lui dit d'une voix suppliante: Donne-moi la vie, ô fils d'Atrée, et reçois le riche prix de ma liberté: dans le palais de mon père abondent les trésors les plus précieux, l'or et l'airain, et le fer ouvragé; mon père te les prodiguera pour ma rançon, s'il apprend que je suis en vie auprès de tes vaisseaux.

Par cette prière, il fléchissait le cœur de Ménélas, qui ordonnait à l'un des siens de le conduire vers les vaisseaux, lorsqu'Agamemnon accourt indigné: O Ménélas, s'écrie-t-il, guerrier faible, est-ce toi qui t'occupes du soin de sauver nos ennemis? Les troyens t'ont sans doute donné dans ta maison de grands sujets de reconnaissance! Qu'aucun d'entre eux n'échappe à notre bras, pas même l'enfant que la mère porte à son sein; mais que tous les habitans d'Ilion périssent sans recevoir de sépulture, et sans laisser d'eux aucune trace.

Il dit, et rappelle son frère à une juste vengeance. Ménélas repousse de sa main Adraste, tandis qu'Agamemnon plonge sa lance dans le corps du guerrier, qui tombe à la renverse : Agamemnon lui pressant du pied le sein, retire sa lance.

Mais Nestor exhorte les troupes à haute voix : Amis, héros de la Grèce, élèves de Mars, qu'aucun de vous ne demeure en arrière par la soif du butin, occupé du seul désir de retourner vers ses vaisseaux avec les plus grandes richesses : mais immolons nos ennemis, et vous pourrez ensuite, maîtres de la plaine, vous charger à loisir d'immenses dépouilles.

Ces paroles remplissent les troupes d'une vive ardeur. Alors les troyens, saisis d'effroi, eussent été repoussés par les grecs jusque dans la citadelle élevée d'Ilion, si Hélénus, fils de Priam, et le plus habile de tous les augures, s'approchant d'Hector et d'Enée, ne leur eût tenu ce discours :

Enée, et toi, Hector, car c'est sur vous que repose le principal espoir des troyens et des guerriers de Lycie, sur vous qui vous signalez le plus dans toutes nos entreprises, soit qu'il faille combattre ou délibérer; arrêtez ici, et,

courant de toutes parts, retenez nos soldats devant ces portes, de peur qu'en fuyant ils ne se précipitent jusque dans les bras de leurs femmes, et ne deviennent la risée de nos ennemis. Quand vous aurez rallié toutes nos phalanges, nous serons inébranlables à ce poste, et, avec quelque fureur qu'on nous attaque, nous soutiendrons les efforts des grecs; la nécessité l'ordonne. Toi cependant, Hector, entre dans la ville, et, sans tarder, dis à notre mère Hécube que, suivie de nos matrones les plus respectables, elle se rende vers la citadelle au temple de Minerve; qu'elle ouvre les portes du temple sacré, et dépose sur les genoux de la déesse le plus grand et le plus beau des voiles qu'elle a dans son palais, celui qu'elle chérit le plus, et lui promette de sacrifier dans ce temple douze génisses d'un an qui n'ont pas encore subi le joug, si, touchée de compassion en faveur de notre ville, des femmes des troyens et de leurs tendres enfans, elle écarte des murs sacrés d'Ilion le fils de Tydée, ce combattant féroce qui répand l'alarme dans tous les cœurs. Il est, je crois, le plus redoutable des grecs; jamais nous n'avons autant craint Achille même, lui qui est né d'une déesse, lui dont

aucun combattant n'égale la force et la fureur martiale.

Il dit. Hector, docile à la voix de l'augure Hélénus son frère, saute de son char avec ses armes, et, agitant deux javelots, vole dans toute l'armée, l'anime au combat, et réveille leur ardeur guerrière. Les troyens se retournent, font face aux grecs, qui reculent, et suspendent le meurtre, croyant que l'un des immortels est descendu de la voûte brillante du ciel pour secourir les troyens, tant ils se sont retournés avec audace.

Alors Hector élevant une voix terrible : Troyens généreux, dit-il, alliés venus des plages reculées, mes amis, soyez des guerriers, et rappelez tout votre courage, tandis que je vais dans Ilion ordonner aux vieillards prudens et à nos épouses d'invoquer les dieux, et de leur vouer des hécatombes. Après ces mots, il s'éloigne : la peau noire qui borde son bouclier vaste et arrondi, qu'il a rejeté sur ses épaules, lui frappe la tête et les pieds.

En même-tems le fils d'Hippoloque, Glaucus, et le fils de Tydée, brûlant d'en venir aux mains, s'avancent au milieu des deux armées. Lorsqu'ils sont à une courte distance l'un de l'autre : Vaillant guerrier, dit le fier

Diomède, quel es-tu parmi les mortels? Mes yeux ne t'ont pas encore aperçu dans les champs de la gloire, et maintenant tu l'emportes sur tous les tiens par ton audace, puisque tu ne crains pas d'attendre ma lance. Malheureux ceux dont les fils osent affronter ma fureur! Si tu es quelque dieu descendu de l'olympe, apprends que je ne combats point les immortels. Le fils de Dryas, l'insensé Lycurgue, qui s'éleva contre eux, vit bientôt terminer sa carrière. Il poursuivit sur la montagne sacrée de Nyssa les nourrices de Bacchus qui célébraient les orgies: frappées par ce prince homicide, les thyrses tombèrent de toutes les mains; Bacchus, fuyant lui-même, se précipita dans la mer, où Thétis le reçut tremblant entre ses bras, tant il avait été saisi d'épouvante aux cris menaçans de ce mortel. Mais les dieux, au sein de la paix, regardèrent avec indignation ce prince téméraire: privé de la vue par le fils de Saturne, et détesté de tous les immortels, il fut bientôt exclus du séjour des vivans. Je ne veux donc pas combattre les habitans des cieux. Si tu te nourris des fruits de la terre, approche, et à l'instant tu toucheras au terme de ta vie.

Fils magnanime de Tydée, répondit l'il-

lustre rejeton d'Hippoloque, pourquoi veux-tu connaître mon origine ? Il en est des races des hommes ainsi que des feuilles des arbres ; les unes, abattues par le vent, jonchent la terre, tandis que les autres, reproduites par les forêts verdoyantes, renaissent dans la saison du printems : ainsi parmi les races celles-ci naissent et celles-là périssent. Cependant si tu désires d'être instruit de ma naissance, elle est assez connue. A l'extrémité de la fertile Argos est la ville d'Ephyre, où régna jadis Sisyphe, né d'Eole, et le plus adroit des mortels. Il donna le jour à Glaucus, père du sage Bellérophon, à qui les dieux accordèrent avec la beauté cette valeur que l'humanité décore. Mais Prœtus voulut le perdre, et il sut le bannir : il tenait alors de Jupiter le sceptre qui subjuguait les argiens. Sa femme, la belle Antée, brûla d'une passion impure pour Bellérophon, et, ne pouvant séduire ce prince doué d'une rare sagesse, recourut à la calomnie. Meurs, ô Prœtus, dit-elle, ou ravis le jour à Bellérophon ; il a voulu me contraindre à souiller ta couche. Le roi fut saisi de fureur à ce discours. Il se fit un scrupule de l'immoler lui-même ; mais il l'envoya dans la Lycie avec des signes

funestes, scellés avec soin, tracés sur des tablettes pour la perte de ce héros, et il lui enjoignit de les présenter à son beau-père, dans l'espoir qu'il le ferait mourir. Bellérophon part accompagné des dieux. Lorsqu'il arrive aux bords du Xanthe, qui arrose les plaines de Lycie, le prince de ces contrées le reçoit avec des honneurs distingués ; neuf jours se passent en festins ; le sang de neuf taureaux coule : mais à la dixième aurore il interroge son hôte et demande à voir les signes qu'il lui apportait de la part de Prœtus son gendre. A peine les eut-il reçus, qu'il ordonne au héros de tuer la Chimère, monstre jusqu'alors invincible, de race immortelle : à sa tête de lion était uni le corps d'une chèvre, qui se terminait en dragon ; elle vomissait de son souffle terrible des torrens d'une brûlante flamme. Cependant Bellérophon en purgea la terre, s'abandonnant aux promesses des dieux. Bientôt il combattit les solymes ; et il n'avait point, disait-il, livré de combat plus redoutable. Enfin, il triompha des amazones guerrières. A son retour le prince lui dressa un nouveau piège, choisit dans toute la Lycie les plus courageux guerriers et les mit en embuscade : nul ne rentra dans sa demeure, ils

furent tous défaits par Bellérophon. Le roi reconnut enfin que ce héros descendait des dieux; il le retint dans la Lycie, lui donna sa fille, et l'admit à tous les honneurs de la royauté : les lyciens lui consacrèrent un champ, terrain le plus beau et le plus fertile en bleds et en vignobles. Son épouse lui donna trois enfans, Isandre, Hippoloque et Laodamie; Laodamie qui, enflammant le cœur de Jupiter, mit au jour le divin Sarpédon. Mais Bellérophon, que les dieux avaient aimé, devint l'objet de leur haine : il errait seul dans les campagnes d'Aléius, dévorant dans sa tristesse son propre cœur, et fuyant la trace des humains. Le cruel Mars abattit Isandre qui combattait les valeureux solymes. Diane perça dans son courroux le cœur de Laodamie. Hippoloque me donna la naissance, et c'est lui dont je fais gloire d'être issu. Il voulut que j'allasse à Troie, et ne cessa de m'exhorter à me signaler sans relâche, à surpasser tous mes compagnons, et à ne pas déshonorer la race de mes pères, qui furent les plus grands héros d'Ephyre, et de la vaste Lycie. Telle est mon origine, tel est le noble sang dont je suis né.

A ces mots Diomède, transporté de joie, enfonce sa pique dans le sein de la terre, et

répond à ce chef d'un ton affectueux : Apprends que nous sommes unis par les nœuds d'une ancienne hospitalité. Le noble OEnée reçut jadis dans son palais le grand Bellérophon, l'y retint pendant vingt jours, et ils se donnèrent d'illustres gages de leur amitié mutuelle. Bellérophon eut d'OEnée un baudrier d'une pourpre éclatante ; OEnée eut de Bellérophon une belle coupe d'or. Je l'ai laissée dans mon palais, et c'est elle qui m'a instruit des liaisons de nos aïeux : car je ne puis me rappeler d'avoir vu Tydée ; j'étais enfant lorsqu'il partit, et qu'à Thèbes périrent tant de grecs. Je serai donc au sein d'Argos ton hôte et ton ami ; et tu seras le mien dans la Lycie, si jamais j'y porte mes pas. Que nos javelots nous respectent l'un l'autre dans la mêlée : il me reste assez de victimes parmi les troyens et leurs illustres alliés, et j'immolerai ceux que les dieux m'offriront et que j'atteindrai dans ma course. Tu trouveras à ton tour parmi les grecs assez de guerriers dignes d'exercer ta valeur, et tu abattras ceux dont tu pourras triompher. Changeons d'armes, et faisons connaître à tous que nous ne démentons pas l'amitié qui liait nos aïeux.

Aussitôt ils s'élancent de leurs chars, se serrent la main, et se jurent une tendresse éternelle. Jupiter alors trouble l'ame de Glaucus, qui, pour des armes d'airain du prix de neuf taureaux, donne à Diomède des armes d'or de la valeur d'une hécatombe.

Cependant Hector arrive devant le hêtre et les portes Scées. Les femmes et les jeunes troyennes, accourant autour de lui, l'interrogent sur le sort de leurs fils, de leurs époux, de leurs frères, et de leurs amis. Il leur dit d'aller avec ordre implorer les dieux : la plupart étaient menacées de grands malheurs.

Il se rend ensuite au palais de Priam, décoré de superbes portiques. Il y avait dans ce palais cinquante chambres contiguës et d'un marbre luisant, retraite où les fils de Priam dormaient à côté de leurs épouses. En face s'élevaient dans le haut du palais douze chambres de même contiguës et d'un marbre luisant; les gendres du roi y dormaient à côté de leurs épouses vertueuses. C'est là qu'Hector rencontra sa généreuse mère, qui se rendait chez Laodice, la plus belle de ses filles. Elle le presse dans ses bras : Mon fils, dit-elle, quel sujet te fait quitter la bataille terrible, et t'amène en ces lieux ? Sans doute

les grecs, nom détesté, menacent de nous accabler, combattent déjà autour de nos remparts, et tu es conduit ici par le désir de le ver les mains vers Jupiter, du haut de la citadelle. Mais demeure un moment; je vais t'apporter de la douce liqueur du vin : tu feras des libations en l'honneur des immortels, et tu répareras tes forces; le vin ranime le combattant épuisé. Cher Hector, que de fatigues tu souffres pour la défense de tes concitoyens!

Ne me présente point de cette douce liqueur, ô ma vénérable mère, répondit Hector impatient de voler aux combats; elle pourrait me dépouiller de mes forces et de mon ardeur martiale. Je respecte trop Jupiter pour lui faire des libations avant d'avoir versé sur mes mains une eau pure; il n'est pas permis, étant souillé de sang et de carnage, d'implorer ce dieu assis sur les sombres nuées. Mais toi, rassemblant les matrones les plus respectables, va, chargée d'encens, au temple de la guerrière Pallas; et posant sur les genoux de la déesse le plus grand et le plus précieux des voiles que tu as dans ton palais, celui qui t'est le plus cher, promets-lui d'immoler dans ce temple douze jeunes génisses encore exemptes du joug; si, touchée

de compassion en faveur de notre ville, des femmes des troyens et de leurs tendres enfans, elle éloigne de nos murs sacrés le fils de Tydée, ce combattant féroce qui sème l'alarme dans tous les cœurs. Va donc au temple de la guerrière Pallas; je vais trouver Pâris, et le tirer de ces remparts s'il veut écouter ma voix. Puisse la terre l'engloutir à cet instant! car le dieu de l'olympe l'a nourri pour la ruine des troyens, du magnanime Priam et de ses fils. Si je le voyais précipité dans les enfers, j'oublierais, je crois, nos cruelles infortunes.

Il dit. Hécube se rend dans son palais, et donne ses ordres à ses femmes, qui rassemblent aussitôt les matrones les plus vénérables. Cependant elle va dans un cabinet odoriférant où étaient renfermés les plus superbes voiles, ouvrage des sidoniennes que le beau Pâris avait emmenées de leur ville, dans le tems qu'à travers le vaste empire de la mer il ravissait l'illustre épouse de Ménélas. Hécube choisit, pour l'offrir à Minerve, le plus riche et le plus grand de ces voiles: il était placé sous tous les autres voiles; il avait l'éclat d'un astre. Elle se hâte ensuite de partir, et les troyennes se pressent en foule sur ses pas.

Dès qu'elles arrivent au haut de la citadelle

devant le temple, la belle Théano, épouse d'Anténor, que les troyens avaient créée prêtresse de Minerve, en ouvre les portes. Toutes à-la-fois, levant leurs mains vers la déesse, poussent des cris lugubres, tandis que Théano recevant le voile, le dépose sur les genoux de Minerve, et invoque la fille du grand Jupiter :

Auguste Pallas, toi qui défends Ilion, déesse vénérable, brise la lance de Diomède : qu'abattu lui-même devant les portes Scées, son front touche la poussière : et nous viendrons dans ce temple t'immoler douze jeunes génisses qui n'auront point subi le joug, si tu es touchée de compassion en faveur de cette ville, des femmes des troyens et de leurs tendres enfans. Tels furent ses vœux, que Pallas refuse d'exaucer.

Pendant qu'elles imploraient la fille de Jupiter, Hector se rend au palais de Pâris, dont ce prince ordonna lui-même la belle architecture, et qu'élevèrent les plus habiles artisans qu'il y eût alors dans l'opulente Troie; ils bâtirent ce palais, orné d'un toit en terrasse et d'une vaste cour, entre ceux de Priam et d'Hector, au haut de la citadelle. Hector, prince chéri de Jupiter, entre dans ce palais : il tenait en main sa longue pique, dont la

pointe d'airain, entourée d'un anneau d'or, jetait de vives étincelles devant ses pas. Il trouve Pâris dans sa chambre nuptiale, préparant ses armes superbes, son bouclier, sa cuirasse, et maniant son arc. Hélène, assise au milieu de ses femmes, dirigeait leurs travaux industrieux.

Dès qu'Hector aperçoit Pâris, il éclate en reproches humilians : Malheureux prince, ce n'est pas le tems de nourrir ton ressentiment contre les troyens irrités; nos guerriers périssent autour de la ville en combattant sous nos hautes murailles. C'est toi qui allumas l'incendie de la guerre qui environne Ilion ; tu insulterais celui de nous que tu verrais se dérober au combat. Hâte-toi de sortir de ces remparts, et n'attends pas que Troie soit consumée par les flammes ennemies.

Pâris, aussi beau qu'un dieu, lui répartit : Hector, je reconnais la justice de tes reproches, et je te répondrai; ne me refuse pas ton attention. C'est moins la colère et le ressentiment qui me retiennent dans ce palais, que la douleur où je m'abandonne. Mon épouse m'engageait en ce moment par les plus flatteuses paroles à reparaître dans le combat, et mon cœur s'y portait de lui-même : la vic-

toire change souvent de parti. Attends donc ici que j'aie revêtu ces armes ; ou pars, et je te suis, et ne tarderai pas à te joindre.

Hector ne lui réplique point ; et ces paroles insinuantes sortent de la bouche d'Hélène : Frère de cette infortunée qui par son action hardie vous a plongés dans le malheur, et n'est digne que de votre haine ; plût au ciel que le jour où ma mère m'enfanta, un tourbillon impétueux m'eût transportée au haut d'une montagne ou dans la tumultueuse mer, où l'onde m'eût engloutie avant que l'on eût vu ces attentats ! ou si les dieux m'avaient réservé la plus fatale des destinées, que ne me suis-je du moins unie à un prince plus guerrier, qui fût sensible au mépris et aux reproches des hommes ! Celui-ci manque de fermeté, et je ne me flatte pas qu'il en montre plus à l'avenir ; aussi recevra-t-il tôt ou tard sa récompense. Mais, mon frère, daigne entrer, et repose-toi sur ce siége ; car tu es accablé des travaux où tu t'engages pour l'amour de moi opprobre de la terre, et pour le crime de Pâris. Hélas ! Jupiter a voulu que nous subissions un sort déplorable ; notre infamie et nos deux noms parviendront aux races les plus reculées.

Hélène, ne me propose point le repos, répondit l'intrépide Hector; tes soins officieux seraient inutiles. Je brûle de voler au secours des troyens, qui attendent mon retour avec impatience. Mais anime ce prince, et qu'il s'anime lui-même à me joindre avant que je sorte de ces murs. Je vais dans mon palais donner un regard à mes fidèles esclaves, à mon épouse chérie et à mon jeune fils. J'ignore si je dois les revoir, et si les dieux n'ont pas résolu de me faire tomber en ce jour sous les coups des grecs.

Il s'éloigne en disant ces mots. Il arrive aussitôt dans son palais; mais il n'y trouve point la noble Andromaque: accompagnée de son fils et d'une de ses femmes, elle était sur une des tours, où elle poussait des gémissemens et versait des larmes. Hector s'arrêtant sur le seuil: Répondez-moi avec fidélité, dit-il aux femmes de sa maison, où est allée Andromaque? est-elle chez quelqu'une de mes sœurs ou des épouses de mes frères? ou s'est-elle rendue au temple de Minerve, où les troyennes appaisent cette déesse formidable?

Hector, puisque je dois te répondre avec fidélité, dit la surveillante zélée de la maison,

ton épouse n'est point sortie pour se rendre chez ses illustres sœurs, ni dans le temple de Minerve où les dames troyennes appaisent cette déesse terrible. Dès qu'elle a su la déroute des troyens et l'attaque furieuse des grecs, elle s'est rendue vers la plus haute tour d'Ilion; elle se précipitait avec impatience vers les remparts, semblable à une femme égarée : son fils porté par la nourrice suivait ses pas.

Hector s'éloigne promptement; et reprenant le chemin qu'il a parcouru le long des édifices de Troie, il traverse cette ville immense, et arrive aux portes Scées pour se rendre dans la campagne. Là, Andromaque accourt à sa rencontre. Dotée de grandes richesses, elle était fille du magnanime Eétion, qui habita Thèbes dans la verte Hypoplacie, et gouverna les ciliciens; c'est ce roi dont la fille avait épousé le valeureux Hector. Elle vient à la rencontre du guerrier, accompagnée de la nourrice, qui portait sur son sein leur jeune fils, unique et tendre rejeton, aussi beau qu'un astre brillant. Hector l'appelait Scamandrius; tous les troyens lui donnaient le nom d'Astyanax, parce que son père était le défenseur d'Ilion. Le guerrier le

regarde avec un sourire caressant, et ne peut proférer une parole. Andromaque, l'œil chargé de pleurs, s'avance, saisit la main de son époux, et lui dit :

Prince trop prodigue de tes jours, ton courage te perdra : tu es sans pitié pour ce tendre enfant, et pour moi ta malheureuse épouse qui dans peu serai ta veuve ; car les grecs réuniront tous leurs efforts pour t'arracher bientôt la vie. Dieux ! si je dois être abandonnée de toi, il vaut mieux que je descende dans le tombeau : il ne me reste point d'autre consolation après ton trépas, et je n'aurai pour partage que la douleur et le deuil. Je n'ai plus ni mon père ni ma mère. Le terrible Achille ravit le jour à mon père lorsqu'il ravagea Thèbes aux hautes portes et si peuplée ; il immola Eétion ; et ne lui enlevant point ses dépouilles, et gardant du respect pour ce roi, il consuma son corps avec ses armes éclatantes, et lui érigea une tombe, que les nymphes des montagnes, filles de Jupiter, entourèrent d'ormeaux. J'avais sept frères dans notre palais, et ils descendirent tous en un seul jour au sombre rivage ; Achille, semblable dans sa course à un dieu, les immola tandis qu'ils veillaient sur leurs paisibles trou-

peaux. Ma mère, reine de la verte Hypoplacie, conduite ici par le vainqueur avec nos dépouilles, recouvra sa liberté par une immense rançon; mais bientôt la cruelle Diane la perça de ses traits dans le palais de mon père. Hector, je retrouve en toi et mon père, et ma mère, et mes frères; car tu es mon tendre époux. Prends donc pitié de moi, et demeure ici devant cette tour, si tu ne veux laisser ta femme veuve et ton fils orphelin. Arrête les troupes auprès du figuier sauvage; c'est la place où l'on peut le plus aisément escalader nos murs: là nos plus vaillans ennemis, les deux Ajax et l'illustre Idoménée, et les atrides, et l'invincible Diomède, sont venus trois fois tenter l'attaque, soit par l'avis de quelque habile augure, ou par l'irrésistible impulsion de leur propre courage.

Chère épouse, répondit Hector, je partage vivement tes alarmes: mais je ne puis penser sans frémir aux reproches des troyens et des généreuses troyennes, si, comme un lâche, je me tenais à l'écart pour éviter le combat; et mon courage me prescrit une autre loi. J'appris à mépriser toujours les périls, et à combattre à la tête des troyens pour soutenir la gloire éclatante de mon père et la mienne.

Je le sais cependant, Ilion est menacée de périr un jour avec Priam et le peuple de ce roi dont la lance fut si long-tems redoutée; et dans ce malheur, j'éprouverais des regrets moins douloureux pour la destinée des troyens, et même d'Hécube, du roi Priam et de mes frères, qui malgré leur nombre et leur valeur tomberaient dans la poussière sous la main de nos ennemis, que pour ta destinée, si l'un des chefs de la Grèce, étincelant d'airain, t'entraînait tout en larmes, te dépouillait de la douce liberté : conduite dans Argos, tu ourdirais la trame sous les ordres d'une autre, ou tu puiserais de l'eau dans la fontaine de Messéis ou d'Hypérée, malgré la révolte de ton cœur, accablée sous la plus dure contrainte. Alors quelque grec dirait en voyant couler tes larmes : Voilà l'épouse d'Hector, de ce guerrier qui par ses exploits se distinguait des troyens les plus valeureux lorsque l'on combattait autour d'Ilion. Tel serait son discours : tu sentirais ta douleur se renouveler, et tu soupirerais après cet époux qui pourrait t'affranchir du joug de l'esclavage. Mais avant que j'entende tes cris, et que je te voie arracher de ton palais, puisse la terre amoncelée couvrir mes cendres!

Après avoir ainsi parlé, il approche de son

fils, et lui tend les bras. L'enfant, à l'aspect d'un père qu'il aime, épouvanté par l'éclat des armes et du panache menaçant et terrible qu'il voit flotter au sommet du casque, se rejette en arrière, se cache dans le sein de sa nourrice et pousse un cri d'effroi. Son père et sa mère sourient de sa frayeur. Le héros ôte aussitôt et pose à terre son casque éclatant; il baise son fils avec tendresse, le balance doucement entre ses bras, et adresse à Jupiter et aux autres dieux cette prière: Jupiter, et vous tous, dieux de l'olympe, que mon fils soit, ainsi que moi, illustre parmi les troyens; qu'il soit animé de la même force et de la même audace; qu'il règne dans Ilion, et qu'on dise un jour en le voyant revenir des combats chargé des dépouilles sanglantes d'un ennemi immolé de sa main; il est plus vaillant que son père: et puisse le cœur de sa mère se réjouir à ce discours!

Il dit, et remet son fils entre les bras de son épouse chérie, qui le couche sur son sein odoriférant, et le regarde avec un sourire entremêlé de larmes. Ce spectacle attendrit le héros. Chère épouse, dit-il en la flattant de sa main, ne te livre point à cette douleur profonde. Nul mortel ne peut me précipiter

dans la tombe avant l'heure marquée par les destins; il n'est point d'homme qui, dès sa naissance, ne soit soumis à leur loi, le héros aussi bien que le lâche. Mais veuille rentrer dans ta demeure, reprends tes travaux assidus, la toile et les fuseaux, et veille sur l'emploi de tes femmes. La guerre est le partage des hommes nés dans Ilion, et sur-tout mon partage.

En achevant ces mots il couvre son front guerrier du casque chargé de crins flottans. Sa tendre épouse s'éloigne, se rend vers sa demeure; elle se retournait à chaque pas, et versait un torrent de larmes. Arrivée au palais d'Hector, elle y trouve toutes ses femmes rassemblées, et réveille dans leurs cœurs la tristesse et le deuil: Hector, vivant encore, est pleuré par elles dans son palais; elles ne se flattent plus qu'il retourne du combat, et puisse échapper à la fureur des grecs.

Cependant Pâris ne s'arrête plus dans l'enceinte de son palais: mais, revêtu de ses armes superbes, diversement colorées, il se précipite à travers la ville, se confiant dans la légèreté de ses pas. Tel qu'un coursier qui, retenu long-tems à la crèche et nourri d'une blanche avoine, rompt ses liens, frappe du

pied la terre, et court dans les campagnes, accoutumé à se baigner dans l'eau courante d'un beau fleuve; il triomphe, lève sa tête vers le ciel, secoue sa crinière sur ses épaules, fier de sa grâce et de sa beauté; ses pieds souples le portent en un moment à ses bois chéris et aux pâturages de ses jumens : tel le fils de Priam, Pâris, couvert de son armure et tout brillant comme le soleil, descend du haut de la citadelle, plein d'une joie orgueilleuse; ses pas agiles le portent au combat. Il joint Hector son frère à l'instant où ce héros s'éloignait du lieu où il avait entretenu son épouse. Pâris prenant la parole : Mon respectable frère, dit-il, je crains de n'être pas venu aussi promptement que tu le désirais, et d'avoir retardé ta course rapide.

Prince, répondit Hector, aucun homme équitable ne t'accusera d'incapacité dans les travaux de la guerre : tu as assez de courage; mais tu souffres qu'il se relâche, et ton indolence est volontaire. Je suis pénétré d'une vive douleur lorsque mon oreille est frappée des traits insultans que tu t'attires de la part des troyens, las de souffrir tant de maux pour ta querelle. Mais partons; nous viderons nos légers débats, si jamais Jupiter consent que

dans nos demeures nous offrions d'une coupe libre des libations aux habitans immortels de la voûte céleste, après avoir repoussé les superbes grecs loin de Troie.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT SIXIÈME.

(Page 329. Et ramène l'espérance.)

DIOMÈDE avait eu de l'avantage sur Hector, mais celui-ci avait rallié ses troupes : ainsi les grecs, sur-tout dans l'éloignement d'Achille, pouvaient encore douter de la victoire.

(*Ibid.* Mais de tous ceux qu'il avait recueillis, nul ne s'exposa.)

Trait de satyre contre l'ingratitude humaine. La fidélité de ce domestique est peinte d'une manière touchante. Nous voyons dans l'écriture les patriarches, assis aux portes de leurs maisons, inviter les voyageurs à s'y reposer. (Pope.)

(Page 331. Donne-moi la vie.)

Te precor, hanc animam serves natoque patrique.
Est domus alta; jacent penitùs defossa talenta
Cælati argenti; sunt auri pondera facti
Infectique mihi.

ÆNEID. LIB. X.

(Page 332. Et rappelle son frère à une juste vengeance.)

Ordinairement Homère condamne les actions trop féroces qu'il décrit. Mais rien ne paraissait plus légitime dans ce siècle à demi barbare, que de tuer un

ennemi au milieu d'un combat, dût-il être sans défense et demander la vie. Les troyens étant agresseurs, le poëte fait consister la justice à n'épargner aucun d'entr'eux. On aime la bonté de Ménélas, qui, étant le plus intéressé à cette guerre, est touché de compassion, et repousse Adraste sans le tuer lui-même.

(*Ibid.* Mais immolons nos ennemis.)

Eustathe remarque que Nestor, tout vieux qu'il est, ne veut pas s'exempter des fatigues du combat, « immolons, dit-il, nos ennemis », tandis qu'il abandonne aux soldats les dépouilles, ajoutant, « et vous pourrez « ensuite, etc. ». Pope n'y a pas fait attention. Dans la prise des villes, on rassemblait d'ordinaire tout le butin pour le partager: mais on voit, par toute l'Iliade, que dans les combats il appartenait à ceux-là mêmes qui le faisaient.

(Page 333. Toi cependant, Hector.)

Bien des critiques ont été révoltés de voir ce chef s'éloigner durant le combat. On leur a répondu que c'était pour une cérémonie religieuse, et par l'ordre du plus grand des augures. Faisons quelques observations sur cet endroit qui n'a pas encore été bien éclairci. Nous voyons au douzième chant qu'Hector tourne presque en dérision les oracles tirés du vol des oiseaux: « Le meilleur augure, dit-il à Polydamas, est de com- « battre pour la patrie ». Polydamas veut effrayer Hector dans le tems que les troyens pouvaient se promettre du succès: ici Hélénus parle après une déroute, lorsque l'ame du chef comme du soldat, ouverte à la terreur, reçoit plus facilement des impressions religieuses.

On n'a pas fait attention au discours qu'Hécube adresse à Hector lorsqu'il paraît dans la ville : « Sans « doute, dit-elle, les grecs, nom détesté, menacent de « nous accabler, combattent déjà autour de nos rem- « parts, et tu es conduit ici par le desir de lever les « mains vers Jupiter du haut de la citadelle ». Il fallait donc que, dans les cas pressans, les chefs missent ce moyen en œuvre, soit par conviction, soit pour ranimer le courage des troupes. Cela rappelle la conduite de Moïse, qui levait les mains vers le ciel pendant que Josué combattait. On voit dans Tite-Live des généraux romains quitter leurs armées et des provinces fort distantes de Rome pour aller prendre de nouveaux auspices dans cette capitale. Je nommerai ici deux des plus grands généraux de la république romaine : Papirius Cursor, dictateur, faisant la guerre aux samnites; et Fabius, ayant en tête Annibal, cet ennemi si redoutable. Il est vrai qu'Hector s'éloigne du combat : mais il ne faut pas juger des combats de ce siècle par ceux des tems modernes. Quoique l'armée eût un chef suprême, il n'en dirigeait pas tous les mouvemens dans une bataillle, d'après un plan bien régulier : son autorité différait peu de celle des autres chefs; engagé toujours lui-même dans la mêlée, il remplissait plus encore les fonctions de soldat que de capitaine ; s'il y avait quelquefois un choc général, la plus grande partie du combat se passait en combats singuliers. Quelques momens d'absence, consacrés à ordonner un acte religieux, ne paraissaient donc pas devoir être funestes aux troyens. Enfin Homère annonce que les dieux avaient abandonné le champ de bataille, c'est-à-dire

qu'elle se ralentissait. Hélénus déclare que les troupes seront inébraulables au poste où il veut qu'Hector les rallie, et qui sans doute était avantageux ; la ville n'était pas éloignée, et ce chef se proposait de revoler aussitôt au combat : car observez que, pour moins de retard, l'augure lui dit d'ordonner qu'on implore les dieux, non d'aller lui-même au temple, comme le suppose Hécube en le voyant paraître. Je crois avoir éclairci un endroit qui a été l'objet de bien des critiques; endroit important, puisqu'il tient au bel épisode des adieux d'Hector et d'Andromaque.

(*Ibid.* Dépose sur les genoux de la déesse.)

J'emprunte à Rochefort la note suivante.

On voit, dans le cinquième volume des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, la description d'une médaille antique trouvée à Smyrne, représentant une Minerve debout, couverte du PEPLUM, avec cette inscription,

ΑΘΗΝΑΣ ΙΛΙΑΔΟΣ ΑΠΗΜΑΝΤΟΥ;

et l'académicien prétend que c'est un type du Palladium. La statue de Minerve n'était donc pas assise, comme l'ont pensé Pausanias et Strabon ; et l'expression d'Homère, qui semble indiquer que le PEPLUM, ou le voile offert par Hécube, devait être posé sur les genoux de Minerve, veut dire simplement qu'il fut mis aux pieds de la déesse. C'est une expression connue dans notre langue, pour dire présenter quelque chose avec humilité. On voit par cette médaille et par une description de Fulgence, que le PEPLUM était une

étoffe fine et légère, qu'il descendait jusqu'aux talons, qu'il était sans manches, et ordinairement attaché avec une ceinture.

(*Ibid.* Jamais nous n'avons autant craint Achille même.)

Ceci relève la gloire d'Achille loin de la diminuer: il est naturel que dans l'effroi l'on se rappelle les plus terribles dangers qu'on ait courus, et qui alors nous paraissent moindres que le danger présent. Nous avons assez insisté sur ce qu'Homere n'oublie jamais son héros.

(Page 334. En même tems le fils d'Hippoloque, Glaucus.)

Voici le plus long entretien qui se trouve dans l'Iliade au milieu d'un combat. Le lecteur doit être familiarisé avec la manière dont les anciens combattaient, et qui leur permettaient de semblables entretiens. L'objet de celui-ci est fort intéressant, et n'a pu déplaire qu'à des critiques qui ne se sont pas souvenus que les liens de l'hospitalité étaient alors plus sacrés que ceux du sang. On peut remarquer aussi que les dieux s'étant retirés, et Hector étant rentré dans la ville, le combat n'était plus si animé, et que Diomède en avait assez fait pour être obligé de reprendre haleine. Homère, pouvant, selon les mœurs de son siècle, interrompre le combat, quoique les troupes eussent encore les armes à la main, amène dans tout ce chant d'agréables épisodes, dont il varie admirablement ses tableaux.

(Page 335. Mes yeux ne t'ont pas encore aperçu dans les champs de la gloire.)

On pouvait tenir ce langage alors, puisque les combats étaient souvent des combats singuliers. Madame Dacier suppose que Glaucus n'était arrivé que depuis peu de tems ; car l'entrée de Troie était toujours libre.

(*Ibid.* Je ne combats point les immortels.)

Il ne lui avait été permis de combattre que la seule Vénus ; et il n'eût point attaqué Mars, s'il n'eût été enhardi par la présence de Minerve qui avait guidé sa lance. On a dit que Diomède est agité ici de remords pour avoir combattu les dieux. Homère, qui aime à embellir son poëme de fables, saisit l'occasion de rapporter avec quelque détail celle de Lycurgue.

Voici l'explication qu'on donne de cette allégorie. Lycurgue arracha la plupart des vignes de son pays ; et ses sujets, qui auparavant buvaient le vin pur, furent obligés de le tremper.

Page 336. Il en est des races des hommes.)

Cette réflexion si belle, si juste, qu'on retrouve en autant de termes dans l'Ecclésiastique, et qu'ont imitée Horace et d'autres grands poëtes, a été tournée en ridicule par quelques critiques. Pourquoi ne serait-il pas permis à Glaucus d'être assez philosophe pour être au-dessus de l'orgueil de la naissance ? Les revers de sa famille, tout illustre qu'elle est, les pertes qu'il a faites, amènent ce petit exorde, et réveillent naturellement ces images dans son esprit.

Digitized by Google

(Page 337. Tracés sur des tablettes pour la perte de ce héros.)

J'ai parlé, dans mes réflexions sur Homère, de la question si l'écriture était inventée au tems de notre poëte. Madame Dacier observe qu'on se servait du mot σήματα en parlant des caractères alphabétiques des Phéniciens.

(*Ibid.* A la dixième aurore il interroge son hôte.)

La politesse de ces tems-là exigeait qu'on ne demandât pas d'abord aux étrangers le sujet de leur venue, ni les recommandations dont ils étaient munis: on voulait leur témoigner ainsi qu'on les recevait pour eux-mêmes, et sans qu'ils eussent besoin d'être recommandés.

(*Ibid.* De tuer la Chimère.)

Cette Chimère était une montagne de Lycie qui avait plusieurs sommets tout remplis de bêtes féroces; Bellérophon les en purgea, et c'est ce qui donna lieu à la fable.

Les solymes habitaient sur les bords du Méandre. Du tems de Strabon, l'on voyait encore près de ce lieu la vallée de Bellérophon, et le tombeau de son fils Isandre qui fut tué dans le combat. (Madame Dacier.)

(Page 338. Devint l'objet de leur haine.)

Par égard pour la mémoire de son grand-père, il ne dit pas le crime qui lui avait attiré cette haine. (Pope.)

(Page 339. Apprends que nous sommes unis par les nœuds d'une ancienne hospitalité.)

Cet épisode nous peint les mœurs anciennes dans toute leur naïveté. L'accord fait entre Diomède et Glaucus marque combien les nœuds de l'hospitalité étaient inviolables.

(Page 340. Jupiter alors trouble l'ame de Glaucus.)

Cette réflexion et le tour même qui l'exprime, confirment qu'au tems d'Homère le désintéressement était une vertu très-rare.

(*Ibid.* Des armes d'or de la valeur d'une hécatombe.)

Le commerce se faisait alors par échange.

(Page 341. Il n'est pas permis, étant souillé de sang et de carnage.)

Il fallait se purifier, même pour un meurtre involontaire.

(Page 342. Ce combattant féroce.)

Hector répète une partie des paroles d'Hélénus, mais il ne peint pas avec la même force la valeur de Diomède. Plus brave que l'augure, il parle avec plus de sang-froid des exploits d'un ennemi redoutable.

(Page 343. Que les troyens avaient créée prêtresse de Minerve.)

On voit que les grandes prêtresses pouvaient être mariées, et qu'elles étaient élues, non par le prince, mais par le peuple. (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Auguste Pallas.)

Armipotens belli præses, tritonia virgo,
Frange manu telum phrygii prædonis, et ipsum
Pronum sterne solo, portisque effunde sub altis.
ÆNEID. LIB. XI.

C'est presque une traduction littérale, vers pour vers. Hélénus avait ordonné qu'on demandât seulement à Minerve d'éloigner Diomède des remparts de Troie; mais Théano ne borne point là sa prière. « Les femmes, « dit à cette occasion madame Dacier, ne sont point « si modérées dans les prières qu'elles font contre leurs « ennemis; elle demande que Diomède périsse ». Ne pourrait-on pas imputer à la timidité et à l'effroi ce que cette dame, qui avait livré des combats très-vifs en faveur d'Homère, impute au courroux et à l'emportement? On peut remarquer dans plusieurs endroits de son commentaire, qu'elle n'était rien moins que prévenue en faveur de son sexe. Je m'applaudirai si j'ai eu le bonheur de la réfuter ici avec succès.

(*Ibid.* Dont ce prince ordonna lui-même la belle architecture.)

Pope fait une petite apologie du caractère de Pâris, contre lequel se déchaînent tous les commentateurs.

Il montre que ce prince reçoit bien les avis, et qu'il est plus coupable de légèreté et d'indolence que d'un défaut de courage. Son penchant à l'amour, et une beauté aussi incomparable qu'Hélène, justifient en partie ses faiblesses. Homère, dit Pope, ne présente pas, comme auraient fait tant d'autres poëtes, sous des traits odieux, les caractères de Pâris et d'Hélène : Pâris a des qualités et des talens aimables. Ajoutons qu'il était aisé aux anciens de justifier les crimes, en les imputant ou au destin ou à l'intervention de quelque divinité pour des vues particulières. On le voit souvent dans l'Iliade. Euripide a suivi les traces d'Homère en parlant d'Hélène :

Ἐπεὶ θεοὶ τῷ τῆσδε καλλιστεύματι
Ἕλληνας εἰς ἓν ἦγον Φρύγας συνάγαγον,
Θανάτους τ' ἔθηκαν, ὡς ἀκαυτλοῖεν χθονὸς
Γόμισμα θνητῶν, ἀφθόνου πληρώματος.

ORESTE.

Il dit clairement que les dieux ont fait servir la beauté d'Hélène à mettre les armes aux mains des grecs et des troyens. Selon lui, ils emploient la guerre à purger la terre de beaucoup de scélérats, et à prévenir la trop grande multiplication de l'espèce humaine. Il met dans la bouche d'Apollon cette apologie de la conduite des dieux.

(Page 344. Ce n'est pas le tems de nourrir ton ressentiment.)

Plutarque a fait sentir que c'était un tour délicat de la part d'Hector pour ne pas l'accuser ouvertement d'un manque de courage. Pâris avait du ressentiment contre

les troyens, parce qu'il se doutait bien de leur mépris et de leur haine.

La conduite d'Hector en cette occasion, contraste avec le discours insultant qu'il adresse au troisième chant à Pâris, et avec le courroux qu'il vient de faire éclater devant Hécube. Il se pourrait qu'il gardât ici quelques ménagemens à cause de la présence d'Hélène, qui se loue ailleurs des égards qu'Hector lui a toujours montrés.

(*Ibid.* Que la douleur où je m'abandonne.)

C'est la douleur de sa défaite, dont il a d'abord peine à parler.

(Page 345. Hector ne lui réplique point.)

La bonté du caractère d'Hector perce en cette occasion. Il déguise les reproches qu'il adresse à ce prince; et lorsqu'il le voit plein de repentir et de honte, il ne lui réplique rien par ménagement. Quant à Hélène, le poëte soutient bien son caractère, en lui faisant exprimer ces remords qui la rendent si intéressante.

(*Ibid.* Qui fût sensible au mépris et aux reproches des hommes.)

Hélène blâme Pâris de ne pas mieux songer à son honneur, et de ne pas sentir toute la force des réprimandes qu'Hector lui a adressées sous le voile de la douceur et de l'amitié. Cette remarque fine est d'Eustathe.

Hélène montre plus de sentimens d'honneur que Pâris, sur lequel les exhortations de sa maîtresse ont plus de poids que toute autre considération. Tout cela,

dit Pope, est fort naturel, et ressemble à ce qui s'est passé dans tous les tems. Un écrivain moderne a montré qu'il y avait beaucoup de rapport entre le caractère de Marc-Antoine et celui de Pâris.

(Page 347. Hector s'éloigne promptement.)

Rien de plus rapide que la manière dont le poëte peint Hector sortant de la ville pour se rendre au combat; car il ne songe pas à s'arrêter plus long-tems. La rencontre inopinée d'Andromaque est d'autant plus intéressante. Remarquons comment les épisodes sont ici enchaînés, et tiennent à un seul, à l'éloignement d'Hector du combat pour ordonner une cérémonie religieuse. La Motte a dit que les adieux d'Hector et d'Andromaque auraient été mieux placés peu avant le combat de ce chef et d'Achille, et l'on n'en peut disconvenir.

(*Ibid.* Le nom d'Astyanax.)

On voit ici, comme chez les hébreux, des noms donnés aux enfans à cause des qualités des pères. (Madame Dacier.)

(Page 348. Car les grecs réuniront tous leurs efforts pour t'arracher bientôt la vie.)

C'est un bel éloge qu'Andromaque lui donne de sa valeur.

(*Ibid.* Le terrible Achille.)

Au milieu de tant d'épisodes, le poëte n'oublie pas son héros, et il emploie des tours variés pour le rappeler à l'esprit du lecteur.

(*Ibid.* Il consuma son corps avec ses armes.)

La circonstance de ces armes qu'Achille avait laissées à Eétion est bien remarquable, vu l'ardeur avec laquelle les anciens ravissaient des dépouilles ; c'était un trait de générosité honorable au vainqueur et au vaincu. Ainsi, dans Virgile, Enée dit à Lausus qu'il a tué :

Arma quibus lætatus, habe tua, etc.

Les ormeaux étaient jugés convenir aux morts, parce que cet arbre ne porte pas de fruits. (Pope.)

(Page 349. Là nos plus vaillans ennemis.)

Toute la ville pouvant en être instruite, elle ne parle point, comme on l'a dit, en soldat. L'ignorance des causes de cette attaque est convenable à son sexe. (Pope.)

(*Ibid.* Des généreuses troyennes.)

Le grec porte, « aux longs voiles ». L'épithète réveillait probablement l'idée de femmes du premier rang, dont la censure serait austère. Les femmes d'Ionie, patrie d'Homère, ne portaient point de robes traînantes : c'est peut-être à cause de cela qu'Homère emploie souvent cette épithète en parlant des troyennes, s'il est vrai qu'il faille la prendre à la lettre.

(Page 350. Conduite dans Argos.)

Euripide a imité cette peinture dans son Hécube. Polyxène s'y représente qu'elle-même, la sœur d'Hector et de tant d'illustres guerriers, sera réduite, dans l'esclavage, aux fonctions les plus avilissantes, telles que celles de cuire le pain, d'entretenir la propreté de la maison ; enfin qu'un esclave acheté, c'est-à-dire n'étant pas même né au milieu de la famille de ses maîtres, souillera sa couche, digne des plus grands rois. Ce tableau est encore plus fort que celui d'Homère, et devait l'être. Hector ne veut pas dépeindre à sa femme tous les malheurs de la servitude. Polyxène, prête à subir la mort, peut même les exagérer.

On peut trouver étrange qu'Hector présente à sa femme un tableau si lugubre. Les présages dont il parle étaient sans doute très-connus, et ce long siége devait avoir familiarisé les troyens avec la pensée de tous ces malheurs. Ce tableau est un argument qu'Hector emploie pour prouver à sa femme combien il lui importait de faire les plus grands efforts pour retarder cette cruelle catastrophe. Nous voyons par un grand nombre de passages des anciens que, même dans leurs festins, ils n'écartaient pas l'idée de la mort, et qu'ils s'armaient de fermeté contre les maux inévitables. On trouve ce caractère chez les sauvages. L'idée que les anciens avaient de la fatalité leur inspirait un courage féroce.

Le discours d'Hector finit d'une manière touchante. Il dit à sa femme que, pour n'être pas témoin des malheurs dont elle est menacée, le plus heureux sort qui puisse l'attendre est de mourir les armes à la main, et non d'éviter le combat.

(*Ibid.* De Messéis ou d'Hypérée.)

Fontaines de Thessalie et d'Argos.

(Page 351. Jupiter, et vous tous, dieux de l'olympe.)

On a trouvé de la contradiction dans cette prière avec le discours qu'il vient de tenir. Mais n'est-il pas permis de faire des vœux, quand on douterait de leur accomplissement? Pope dit fort bien qu'Hector avait, non une révélation certaine, mais seulement des présages de la destruction de Troie.

(Page 352. Avant l'heure marquée par les destins.)

C'est une opinion qu'entretiennent la plupart des guerriers, et qui soutient leur courage.

(*Ibid.* Hector, vivant encore, est pleuré par elles dans son palais.)

Ernesti a bien raison d'admirer le pathétique de ce sentiment.

(*Ibid.* Tel qu'un coursier.)

Qualis ubi abruptis fugit præsepia vinclis
Tandem liber equus, campoque potitus aperto;
Aut ille in pastus armentaque tendit equarum,
Aut assuetus aquæ perfundi flumine noto,
Emicat, arrectisque fremit cervicibus altè
Luxurians, luduntque jubæ per colla, per armos.

ÆNEID. LIB. XI.

Pope a observé qu'il était plus convenable d'employer cette comparaison en parlant de Pâris qu'en parlant de Turnus. Virgile a traduit la comparaison d'Homère en y ajoutant des traits qui lui appartiennent, et qui sont d'une grande beauté, tels que « Campoque « potitus aperto, etc. ». Le Tasse s'est approprié cette comparaison par une imitation heureuse :

Qual feroce destrier, ch'al faticoso
Honor del' arme vincitor sia tolto,
E lascivo marito in vil riposo
Fra gli armenti, e ne' paschi erri disciolto;
Se'l desta ò suon di tromba, ò luminoso
Acciar, colà tosto annitrendo è volto,
Già, già brama l'arringo, e l'huom su'l dorso
Portando urtato riurtar nel corso.

CANTO XVI, STANZ. 28.

(Page 354. Nous offrions d'une coupe libre des libations.)

C'est-à-dire la coupe dont on faisait des libations à Jupiter sauveur, après avoir chassé les ennemis. Les hébreux disent de même « la coupe du salut ». (Madame Dacier.)

(*Ibid.* Après avoir repoussé les superbes grecs loin de Troie.)

Hector, revolant au combat, oublie les noirs présages dont il était occupé en embrassant pour la dernière fois Astyanax et Andromaque.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT VI.

CHANT VII.

Hector se précipite hors des portes, et son frère Pâris l'accompagne; ils brûlent tous deux de combattre et de signaler leur courage. Ainsi qu'un dieu accorde aux désirs des nautonniers un vent favorable, après qu'ils ont consumé leurs efforts à fendre long-tems la mer de leurs rames unies, et que leurs membres sont accablés d'épuisement; ainsi l'arrivée de ces deux guerriers satisfait les désirs des troyens.

Alors ils triomphent également : l'un renverse le fils du roi Aréithoüs, Ménesthius, né dans Arne de l'auguste Philoméduse et d'Aréithoüs qui s'armait d'une massue. Hector de son javelot frappe Eionée sous le casque d'un airain solide, et lui ravit le jour. Glaucus, fils d'Hippoloque et chef des lyciens, perce de sa lance dans la sanglante mêlée, l'épaule d'Iphinoüs qui s'élançait sur son char roulant : il tombe du char, et rend le dernier soupir.

Minerve voit ces guerriers renouveler le combat et répandre le carnage parmi les grecs; elle descend d'un vol impétueux des sommets de l'olympe vers les murs sacrés

d'Ilion : aussitôt Apollon, qui du haut de Pergame portait des regards attentifs sur la plaine et souhaitait la victoire aux troyens, vole à la rencontre de la déesse. Ils s'arrêtent au pied du hêtre élevé dans la plaine ; le fils du maître des cieux, Apollon, prend la parole :

Fille du grand Jupiter, pourquoi te précipiter de l'olympe avec cette furie ? quel est ce feu martial qui t'embrâse ? Viens-tu faire pencher en faveur des grecs la balance inconstante de la victoire ? car tu n'as aucune compassion de la perte des troyens. Mais si tu m'en crois, ce qui serait le parti le plus sûr, nous suspendrons en ce jour la fureur des batailles : que les deux peuples reprennent ensuite les armes et combattent jusqu'à l'entière destruction de Troie, puisque vous goûtez, ô déesses, tant de charme à renverser cette ville.

Je le veux, ô toi dont la flèche est inévitable, répond Minerve ; et c'est le même dessein qui m'a fait descendre de l'olympe au milieu des troyens et des grecs. Mais comment parviendras-tu à calmer la rage des deux armées ?

Excitons le fier courage d'Hector, dit Apol-

lon ; qu'il provoque quelqu'un des grecs à se mesurer avec lui dans ce champ terrible ; et que les grecs, saisis d'indignation et pleins d'audace, animent l'un de leurs guerriers à combattre ce chef redoutable.

Il dit, et la déesse y consent. L'augure Hélénus, fils chéri de Priam, instruit du dessein qu'Apollon et Pallas viennent de concerter, s'approche d'Hector et lui dit :

Hector, égal en prudence à Jupiter, veux-tu recevoir mes avis, ceux d'un frère ? Dispose les rangs des troyens et des grecs à suspendre le combat ; toi, seul, ose provoquer le plus vaillant de nos ennemis à se mesurer avec toi dans ce champ terrible. Les destins ne te condamnent point à périr en ce jour ; j'en crois la voix des immortels.

A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'Hector charmé s'avance entre les deux armées, et, de la longueur de sa pique saisie par le milieu, il repousse les phalanges troyennes, qui toutes s'arrêtent au même instant. Agamemnon fait retirer les grecs valeureux, tandis qu'Apollon et Minerve, sous la forme de deux vautours, se placent sur le hêtre majestueux de Jupiter, et contemplent d'un œil satisfait ce nouveau spectacle. Les troupes en

silence serrent leurs rangs couverts de casques, de boucliers, et hérissés de piques : telle est, quand le vent d'occident commence à s'élever, la sombre horreur qu'il répand sur l'empire de la mer ; à son souffle les ondes noircissent. Hector, au milieu des deux armées, leur tient ce discours :

Troyens, et vous, grecs intrépides, je vous dirai ce que mon courage m'inspire. Jupiter assis dans les cieux n'a pas voulu que notre alliance fût durable ; il prépare aux deux peuples de grands malheurs, qui ne seront terminés que lorsque vous aurez soumis Ilion avec ses tours, ou que vous serez vaincus vous-mêmes près de vos vaisseaux qui ont triomphé des ondes. Parmi vous sont les plus vaillans guerriers de la Grèce. Que celui qui se sent animé de l'ardeur de me combattre sorte des rangs pour se mesurer seul avec l'intrépide Hector. Voici les conditions de ce combat. Et toi, Jupiter, sois témoin de nos sermens. Si mon adversaire m'abat sous le fer de sa pique indomptable, qu'il me ravisse mes armes, et les porte vers ses vaisseaux ; mais qu'il renvoie mon corps à mes amis, pour que les troyens et leurs épouses accordent à ma dépouille inanimée les honneurs du bûcher

funèbre. Si c'est moi qui triomphe de mon adversaire, si Apollon me couvre de cette gloire, j'enlèverai au vaincu ses armes, je les porterai dans les murs d'Ilion, et les appendrai dans le temple de ce dieu redoutable; mais je renverrai son corps vers les vaisseaux. Que les grecs l'ensevelissent et lui érigent un monument aux bords étendus de l'Hellespont, afin que l'on dise parmi les races futures, en fendant avec de nombreuses rames les noires vagues de cette mer : Voici la tombe antique d'un guerrier qui, signalant sa valeur, fut renversé dans la poussière par l'illustre Hector. Ainsi l'on parlera et ma gloire sera éternelle.

Les grecs, à ce défi, demeurent dans un profond silence; ils rougissent de refuser le combat, et craignent de l'accepter. Enfin Ménélas se lève; et poussant de longs soupirs, il les accable de reproches : O désespoir! Faux braves que vous êtes! femmes, et désormais indignes du nom de grecs! quel opprobre avilissant va nous couvrir, si dans ce moment nul d'entre nous n'ose aller au-devant d'Hector! Mais puissiez-vous tous être réduits en poudre, puisqu'ainsi vous restez immobiles d'effroi et que vous renoncez à l'honneur! je vais moi-même prendre les armes contre cet

adversaire. La victoire, au-dessus de nous, est entre les mains des immortels.

Il dit, et déjà il revêtait sa belle armure. Alors, Ménélas, on t'aurait vu périr sous le bras d'Hector plus vaillant que toi, si tous les rois ne se fussent précipités vers toi pour te retenir, et si le grand Agamemnon lui-même, te prenant la main, ne t'eût adressé ce discours: Tu suis une ardeur insensée, ô Ménélas chéri de Jupiter; sache te maîtriser, quoi qu'il en coûte à ton cœur, et ne va point par un vain désir de gloire combattre un héros dont la force est trop supérieure à la tienne, cet Hector qui fait trembler tous les autres guerriers: Achille même à qui tu peux céder la palme du courage, ne le rencontre pas, sans frémir, dans les champs où il triomphe. Demeure donc, retourne vers tes amis; les grecs susciteront au fils de Priam un autre adversaire. Quelle que soit son intrépidité, et quelque soif qu'il ait du carnage, il savourera, j'en suis sûr, les douceurs du repos, s'il échappe de ce combat.

Ménélas est persuadé par les sages conseils du héros; il obéit, et ses compagnons pleins de joie s'empressent à lui ôter ses armes. Alors le roi de Pylos se lève au milieu d'eux: Dieux

immortels ! s'écrie-t-il, quel deuil pour la Grèce! combien ne gémira pas le vieux Pélée, ce guerrier illustre parmi les phthiotes autant par sa valeur que par sa sagesse et son éloquence, et qui autrefois, dans son palais, se plaisait tant à m'interroger et à me demander les noms et la naissance de tous nos héros! Ah! s'il apprend qu'en ce jour ils tremblent tous à l'aspect d'Hector, combien de fois il lèvera vers les dieux ses bras appesantis, et les suppliera de le décharger du fardeau de la vie, et de le faire descendre dans la demeure de Pluton! Grand Jupiter, Minerve, et Apollon, que n'ai-je la jeunesse dont je jouissais quand les pyliens et les guerriers fameux de l'Arcadie, rassemblés sous les murs de Phée, combattirent aux lieux qu'arrose le Jardan, et où le Céladon roule ses rapides eaux! Là, Ereuthalion, tel qu'un dieu, nous bravait à la tête de ses troupes, tenant en main l'arme d'Aréithoüs, du grand Aréithoüs, que tous, hommes et femmes, désignaient par sa massue, parce qu'il dédaignait de combattre de l'arc et du long javelot, mais qu'il rompait les phalanges avec cette massue de fer. Lycurgue, employant la ruse, non la force, tua ce héros dans un chemin étroit où cette arme ne lui

fut d'aucun secours : il le prévint, lui plongea sa pique dans le corps ; et le renversant, il le dépouilla de la massue, présent du dieu Mars. Depuis ce tems Lycurgue ne cessa de la porter dans les champs de la guerre. Mais lorsqu'en son palais il ressentit le poids de la vieillesse, il voulut qu'Ereuthalion, son fidèle écuyer, le remplaçât dans les batailles avec cette arme redoutée. Ce guerrier en était chargé le jour où il défiait tous nos chefs au combat. Tremblans et saisis de terreur, aucun d'eux n'osa se présenter devant lui : moi seul, le plus jeune de tous, je me sentis l'audace d'attaquer cet adversaire. Je le combattis ; Minerve me donna la victoire ; j'abattis le géant terrible à mes pieds : son corps, étendu sur le sable, couvrait un long terrain. Que ne puis-je rajeunir, et que n'ai-je aujourd'hui la même vigueur ! déjà l'impatient Hector serait aux mains avec son ennemi : et vous, les plus vaillans des grecs, vous n'êtes pas même disposés à courir avec joie à sa rencontre !

Tels étaient les reproches du vieillard. Aussitôt paraissent neuf guerriers ; ils se lèvent tous. Agamemnon roi des hommes est le premier ; le redoutable Diomède s'annonce ; après eux se montrent les Ajax pleins d'un courage

intrépide ; Idoménée, et son écuyer Mérion semblable au dieu des batailles ; le fils illustre d'Evemon, Eurypyle ; Thoas fils d'Andrémon, et le sage Ulysse : tous veulent combattre Hector. Le roi de Pylos leur dit : Remettez au sort le choix de celui qui doit entrer dans cette lice : quel qu'il soit, les grecs se féliciteront et il se félicitera lui-même s'il échappe de ce combat.

Il dit. Ils marquent chacun leur sort, et le jettent dans le casque d'Agamemnon. Cependant les troupes levant leurs mains : Maître des immortels, disent-elles les yeux fixés sur la voûte immense du ciel, que le destin nomme Ajax, ou le fils de Tydée, ou le roi de la puissante Mycènes !

Nestor agite le casque, et l'on en voit sortir le sort que tous désiraient avec le plus d'ardeur ; c'était celui d'Ajax. Un héraut, en commençant par la droite, le porte aux neuf guerriers, dont aucun ne le connaît, jusqu'à ce qu'allant de l'un à l'autre il arrive près de l'illustre chef qui, après y avoir mis sa marque, l'avait posé dans le casque : ce chef tend la main au héraut, lequel s'avance et lui remet le sort. Ajax voit sa marque, la reconnaît, et, transporté de joie, il la jette à ses pieds, et s'écrie :

O mes amis, ce sort est le mien; et mon cœur en triomphe, car je me flatte de vaincre le noble Hector. Vous, tandis que je vais revêtir mes armes, adressez des vœux en ma faveur au fils de Saturne; mais que ce soit en secret, pour n'être pas entendus des troyens. Ou plutôt invoquez le ciel à haute voix, nous ne redoutons personne; il n'est pas de guerrier assez fort pour me contraindre à reculer ni pour me faire trembler: né, nourri dans Salamine, je ne crois pas être si novice dans les combats.

Il dit, et l'on invoque Jupiter. Chacun, levant les yeux vers le ciel, fait cette prière: Jupiter, toi qui règnes aux sommets de l'Ida, dieu grand et terrible, donne la victoire au fils de Télamon; qu'il sorte de ce combat, couvert d'une gloire immortelle! ou si tu chéris Hector, et que tu veilles sur lui, accorde aux deux héros une valeur et une gloire égales!

Tels étaient leurs vœux. Cependant Ajax se couvre de l'airain éblouissant. Après qu'il a revêtu toute son armure, il s'avance dans la lice, comme le formidable Mars lorsqu'il va joindre les combattans que Jupiter a livrés aux fureurs de la Discorde dévorante: ainsi

s'avance Ajax, ce ferme soutien des grecs; il sourit d'un air cruel et terrible, marchant à grands pas et agitant sa longue pique. A son aspect les grecs sont remplis de joie, tandis qu'un tremblement violent s'empare de chacun des ennemis, et que même au sein d'Hector son grand cœur palpite; mais il n'est plus tems pour lui de craindre ni de se retirer, puisqu'il a provoqué cet adversaire au combat. Déjà le fils de Télamon le serre de près, portant un bouclier énorme semblable à une tour. Tychius qui vivait dans Hylé, et dont nul armurier n'égalait l'industrie, lui fit ce bouclier où éclata son art, de la dépouille entière de sept taureaux vigoureux, qu'il couvrit encore d'une forte lame d'airain. Ajax, qui portait ce bouclier devant sa poitrine, s'arrête près d'Hector; et, le menaçant, il lui dit:

Hector, c'est maintenant que tu vas connaître, en combattant seul contre moi, quels guerriers se trouvent encore parmi les grecs, sans compter Achille qui rompt les rangs ennemis et qui a le cœur d'un lion. Quoiqu'irrité contre Atride, roi de nos peuples, il soit couché près de ses vaisseaux, nous avons encore des guerriers, même en grand nombre,

dignes d'aller au-devant de toi. Mais ne tarde plus et commence l'attaque.

Illustre Ajax, fils de Télamon et chef des guerriers, répondit l'intrépide Hector, ne cherche point à éprouver mon courage, comme si tu parlais à un faible enfant ou à une femme qui ne connaît point les travaux de la guerre. J'ai été nourri dans les périls et le carnage : je porte à droite, à gauche, le bouclier brûlant, et suis infatigable dans les batailles. Faut-il combattre à pied ? je marche aux sons du cruel Mars. Je m'élance aussi sur mon char, et vole à l'attaque avec mes jumens impétueuses. Quoique tu sois redoutable, mes coups ne seront pas cachés ; mais je te frapperai ouvertement si je puis t'atteindre.

Il dit. Balançant son javelot, il l'envoie vers Ajax, et frappe la lame d'airain qui couvre l'énorme bouclier, dépouille de sept taureaux : le javelot ardent s'ouvre une route, perce six peaux ; la dernière seule l'arrête. Le grand Ajax fait partir à son tour sa lance, atteint le bouclier du fils de Priam ; la lance rapide pénètre à travers le bouclier étincelant, la riche cuirasse, déchire la tunique, et menace le flanc ; mais le guerrier se courbe, il échappe à la parque fatale. Ils retirent à-la-fois leurs

javelots, et tombent l'un sur l'autre avec une ardeur nouvelle, tels que des lions dévorans ou des sangliers indomptables. Hector alonge sa pique, et presse le bouclier de son ennemi: mais, loin de le rompre, la pointe se recourbe. Ajax s'élance, perce de part en part le bouclier d'Hector, fait chanceler ce chef qui se précipitait vers lui avec furie, le blesse à la gorge; il en jaillit un sang noir. Cependant l'audacieux Hector n'abandonne point le champ de bataille; il recule quelques pas, prend dans sa forte main une pierre noire, raboteuse, énorme, qui se trouvait dans ce champ, et la lance sur le milieu du vaste et solide bouclier d'Ajax; la lame d'airain en retentit dans tout son contour avec un bruit horrible. Mais le fils de Télamon lève une pierre bien plus pesante encore; et la tournant plusieurs fois dans l'air, il la jette d'un bras vigoureux. Cette pierre, semblable à une grosse meule, brise le bouclier d'Hector, et frappe ses genoux; il est étendu à la renverse dans la poussière, s'attachant à son bouclier fracassé; mais Apollon le relève au même instant.

Alors les deux guerriers, armés de leurs glaives, allaient s'attaquer de près et se porter

des coups plus terribles, si deux hérauts ministres de Jupiter et des hommes, et pleins de prudence, Idéus et Talthybius, ne se fussent avancés, l'un de la part des troyens, l'autre de la part des grecs. Ils tiennent leur sceptre au milieu des deux combattans; et le sage Idéus parle en ces mots : Cessez, mes chers enfans, de vous obstiner à combattre; car Jupiter qui règne au haut des nuées vous aime tous deux; vous êtes l'un et l'autre remplis de courage, et nous en sommes tous convaincus. Déjà la nuit est arrivée, il convient de lui obéir.

Ajax répond : Idéus, c'est le fils de Priam que tu dois engager à proposer la retraite; il a défié au combat nos chefs les plus vaillans; qu'il cède le premier, et je me retire à son exemple.

Alors le grand Hector prenant la parole : Ajax, dit-il, puisque les dieux ont joint la prudence à la valeur qu'ils t'ont donnée en partage; car tu es par ta valeur le plus illustre des grecs; ne nous opiniâtrons pas en ce moment au combat; nous pourrons quelqu'autre jour le renouveler, jusqu'à ce que le destin nous sépare et fasse triompher l'un ou l'autre : déjà la nuit est arrivée, il convient de lui

obéir. Va près des vaisseaux réjouir par ta présence les grecs, et sur-tout tes compagnons et tes amis, tandis que je vais dans la ville du roi Priam ranimer l'espoir des troyens et des troyennes qui, revêtues de voiles traînans, sont dans nos temples et implorent les dieux en ma faveur. Mais, avant de nous quitter, donnons-nous un gage signalé d'une estime mutuelle, afin que les troyens et les grecs puissent dire: Ils combattirent avec toute la fureur de la discorde; mais ils se séparèrent amis.

En achevant ces mots, il donne au fils de Télamon sa brillante épée avec le fourreau et le riche baudrier: Ajax lui donne son baudrier d'une pourpre éclatante. Ils se séparent. L'un va rejoindre l'armée des grecs: l'autre se rend vers la foule des troyens, qui sont transportés de joie en le voyant revenir plein de force et de vie, échappé au bras invincible d'Ajax; ils le conduisent vers la ville, et en croient à peine le témoignage de leurs yeux.

D'un autre côté les grecs satisfaits conduisent vers le grand Agamemnon Ajax fier de sa victoire. Lorsqu'ils sont sous la tente, le roi immole au puissant Jupiter un taureau âgé de cinq ans; ils le dépouillent, le partagent avec dextérité, en couvrent les dards

et les ayant présentés avec soin aux flammes ; ils les retirent : lorsqu'ils ont préparé le festin, tous participent avec joie à l'abondance. Le chef de tant de rois, Agamemnon, sert au fils de Télamon la portion la plus honorable, le large dos de la victime.

Dès qu'ils ont appaisé les besoins de la nature, Nestor, ce vieillard dont les grecs avaient tant de fois éprouvé la sagesse, propose un avis important. Atrides, dit-il, et vous tous, chefs de l'armée, un grand nombre de nos troupes vaillantes a péri dans ce jour ; le cruel Mars a fait ruisseler le sang des grecs ; il en a noirci les rives qu'embellit le Scamandre, et leurs ombres sont descendues dans les enfers. Ordonne donc, ô roi, que demain, dès les premiers rayons du jour, nous suspendions les combats, que nous nous rassemblions, et que les bœufs et les mulets attelés amènent ici les morts. Brûlons-les à peu de distance de nos vaisseaux, afin que chacun de nous en puisse porter les os à leurs enfans quand nous retournerons dans notre patrie ; et dressons-leur dans ce champ autour du bûcher une tombe commune. Près de cette tombe, hâtons-nous de bâtir une longue muraille et des tours élevées qui, en servant de

remparts à nos vaisseaux, puissent nous défendre nous-mêmes; faisons-y des portes solides qui ouvrent un libre passage aux chars, et creusons hors du mur un fossé profond qui l'embrasse dans toute son étendue et arrête les chevaux et les guerriers ennemis, si jamais les audacieux troyens songeaient à venir sur le rivage nous accabler du poids de leurs forces. Il dit, et tous les rois applaudissent à cet avis.

Cependant sur la haute citadelle d'Ilion se formait aux portes du palais de Priam, une assemblée craintive et turbulente. Anténor, plein de gravité et de sagesse, élevant la voix, fait entendre ces paroles : Troyens, dardaniens, et vous, alliés, prêtez-moi une oreille attentive : je vous déclarerai hautement ce que mon cœur m'ordonne de vous dire. Rendons sans tarder aux atrides Hélène et avec elle ses richesses. qu'ils les emmènent dans leur patrie. En combattant, nous violons les sermens les plus sacrés ; et je ne prévois pour nous qu'un avenir funeste, si nous ne prenons enfin le parti que je vous propose.

Après ces mots le vieillard s'assied ; et le beau Pâris, époux de l'aimable Hélène, se lève. Il prononce avec feu ces paroles : Anté-

nor, ce que tu viens de nous proposer m'a blessé vivement ; il était en ton pouvoir d'ouvrir un meilleur avis. Si tu nous as expliqué sérieusement ta pensée, il est manifeste que les dieux ont déjà affaibli ta raison. Je ferai connaître mon sentiment aux troyens valeureux. Je le déclare ouvertement, je ne consentirai jamais à me séparer de mon épouse. Quant aux richesses qui de la Grèce l'ont suivie dans notre palais, je suis prêt à les donner, et même à y joindre de mes propres richesses.

Il reprend sa place. Alors le fils de Dardanus, Priam, mortel semblable aux dieux, se lève au milieu de l'assemblée, et parle en ces mots : Troyens, dardaniens et alliés, écoutez-moi, je vous dirai ce que mon cœur m'inspire. Prenez chacun à votre poste les rafraîchissemens ordinaires; faites une garde exacte, et soyez vigilans. Que demain, dès l'aurore, Idéus se rende vers les vaisseaux, et qu'il déclare aux atrides les offres de Pâris, pour qui nous soutenons cette guerre. Qu'il leur demande aussi s'ils ne consentent point à suspendre le tumulte odieux des combats, afin que nous allumions les bûchers funèbres : ensuite nous reprendrons les armes jusqu'à ce

que le destin, terminant notre querelle, donne la victoire à l'un des deux peuples.

Il dit ; tous l'écoutent et respectent ses ordres. Ils prennent leur repas chacun à son poste. Dès l'aurore, Idéus se rend vers le rivage. Il trouve les chefs, ces disciples de Mars, rassemblés dans un conseil près du vaisseau d'Agamemnon. Le héraut se tenant au milieu d'eux : Atrides, et vous, princes vaillans, dit-il d'une voix sonore ; Priam et les autres illustres chefs d'Ilion m'ordonnent de vous proposer les offres de Pâris, l'auteur de cette guerre : puissent-elles vous contenter ! Toutes les richesses qu'il amena dans Troie sur ses vaisseaux, (que ne périt-il avant ce tems loin de ces bords !) il vous les remettra, et même il y joindra de ses propres richesses. Quant à l'épouse du noble Ménélas, il refuse de la rendre, quoiqu'il y soit exhorté par les troyens. Je dois aussi vous demander si vous consentez à suspendre le tumulte odieux des combats, pour donner aux morts la sépulture : ensuite nous reparaîtrons en armes, jusqu'à ce que le destin, terminant notre querelle, accorde le triomphe à l'un des deux peuples.

A ces mots toute l'assemblée garde un pro-

fond silence. Le brave Diomède prend enfin la parole : Que nul de vous, dit-il, ne reçoive les trésors de Pâris ni Hélène elle-même. Il est manifeste, même aux yeux du plus simple, que les troyens touchent à leur perte.

Tous les chefs poussent des cris d'applaudissement, et admirent ces paroles du belliqueux Diomède. Le roi Agamemnon s'adressant alors au héraut : Idéus, dit-il, tu entends la réponse des grecs de leur propre bouche ; et leur avis est l'expression de mes sentimens. Quant aux morts, je ne leur refuse pas la sépulture ; n'épargnons point ces honneurs à ceux qui, descendus au royaume des ombres, ne voient plus la lumière du jour; hâtons-nous d'allumer le bûcher qui doit consoler leurs mânes. Epoux de Junon, Jupiter qui tonnes dans les cieux, sois témoin de nos sermens.

En même tems il lève son sceptre vers les dieux. Idéus retourne vers les murs sacrés d'Ilion. Les chefs troyens et alliés, assis dans le conseil, attendaient que le héraut s'offrît à leurs regards. Il arrive enfin; et debout au milieu d'eux, il leur apprend la réponse des grecs. Aussitôt les troyens se préparent en même tems, les uns à retirer les morts,

les autres à dépouiller les forêts. Les grecs de leur côté, s'éloignant de leurs vaisseaux, vont avec le même empressement dépouiller les forêts, et retirer les morts.

Le soleil dardait ses premiers rayons dans les campagnes; et sortant des profondes eaux de l'océan paisible et majestueux, il montait vers le ciel, lorsque les grecs et les troyens se rencontrent dans la plaine. Là ils peuvent à peine reconnaître les traits des morts. Après que l'eau a lavé le sang et la poussière qui les défiguraient, ils les étendent sur des chars, non sans répandre des larmes amères. Mais le sage Priam ne veut pas que l'on éclate en sanglots et en gémissemens. Les troyens, malgré leur vive douleur, entassent leurs morts dans un profond silence, allument le bûcher, et portent leurs pas vers Ilion.

Les grecs, pénétrés de la même douleur, entassent aussi leurs morts, allument le bûcher, et reportent leurs pas vers le rivage. Le soleil ne se montrait pas tout entier, et la nuit opposait encore au jour quelques ombres, lorsqu'une troupe choisie de grecs se rassemble autour du bûcher, et dresse dans ce champ une tombe commune à tous ces morts. Ensuite on élève près de cette tombe la muraille et

les hautes tours, défense des vaisseaux et de l'armée : à travers les portes solides passent librement les chars ; on creuse hors du mur un fossé large, profond ; et l'on enfonce de longs pieux qui le bordent. Tels étaient les travaux des grecs.

Les immortels, assis auprès du maître du tonnerre, contemplaient ce grand ouvrage avec étonnement. Le dieu puissant des mers rompt le silence : O Jupiter, dit-il, quel mortel, dans toute l'étendue de la terre, nous consultera désormais, et implorera notre secours ? Ne vois-tu point cette longue muraille que les grecs ont élevée devant leurs vaisseaux, et ce fossé dont ils l'ont munie, sans offrir des hécatombes aux dieux ? La gloire de ce monument s'étendra dans tous les lieux où naît l'aurore, et l'on ne parlera plus des superbes remparts qu'Apollon et moi bâtîmes pour Laomédon avec tant de travaux.

Quoi ! répondit d'un ton indigné le dominateur des nuées, est-ce toi qui parles, toi qui fais trembler la terre ? D'autres divinités, qui sont loin d'égaler ta force terrible, pourraient voir avec quelque jalousie la naissance de cet ouvrage. Quant à toi, ta gloire durera dans tous les lieux que le soleil

éclaire. Dès que les grecs rentreront avec leurs vaisseaux dans le sein de leur patrie, renverse leur rempart, entraîne-le tout entier dans la mer; couvre ensuite de tes sables ce vaste rivage, et il ne restera plus aucun vestige de la muraille immense des grecs.

Pendant cet entretien des dieux, l'astre du jour touche au bout de sa course, et la muraille est élevée. Les grecs immolent les bœufs, préparent leur repas dans leurs tentes. Au même tems arrive de Lemnos un grand nombre de vaisseaux chargés de vin, envoyés par Eunée, fils du roi Jason et d'Hypsipyle: il fait don aux atrides de mille mesures de ce vin; le reste est acheté par les troupes. Les uns, en échange, apportent de l'airain ou du fer luisant; les autres donnent des peaux ou des bœufs; d'autres encore des esclaves. Les grecs ornés de longues chevelures consacrent toute la nuit au festin: pour les troyens et leurs alliés fument de nombreuses victimes dans l'enceinte de la ville. Mais, pendant toute la nuit, Jupiter annonce les maux qu'il prépare aux grecs, il fait gronder sa foudre. Pâles de terreur, ils arrosent la terre de libations; aucun d'eux n'ose porter la coupe à ses lèvres, avant d'offrir cet hommage au

puissant fils de Saturne. Enfin ils se rendent à leurs couches, et jouissent des faveurs du sommeil.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT SEPTIÈME.

(Page 372. Excitons le fier courage d'Hector.)

EUSTATHE explique ainsi cette allégorie. Apollon, qui représente la destinée, craint que les grecs en ce jour ne s'emparent de Troie ; c'est-à-dire qu'Hélénus le craint, et c'est pour cela qu'il propose à Hector d'entreprendre un combat singulier. Minerve n'est ici que la prudence. Si l'on veut écarter l'allégorie, la conduite d'Apollon fait l'éloge de la valeur des grecs ; comme l'arrivée subite de Minerve montre combien Hector est terrible. Malgré les grands exploits de Diomède, la victoire des grecs n'a pas été décisive. Hector a rallié ses troupes avec beaucoup de rapidité ; il revole au combat avec une nouvelle ardeur. La bataille a duré assez long-tems pour que les deux partis désirent de poser les armes ; et le seul moyen de les poser avec honneur, est que les deux champions la terminent par un combat singulier. Quand Minerve parle de la fureur des deux armées, c'est que cette fureur vient de se renouveler.

(Page 373. Les destins ne te condamnent point à périr en ce jour.)

Eustathe (et Pope l'a suivi) a cru que l'assurance qu'Hélénus donne à Hector, pouvait nuire à la gloire

de ce chef. Le discours de cet augure marque au contraire, dit Ernesti, l'opinion avantageuse qu'il avait de la valeur d'Hector, opinion qui ne lui permettait pas de douter qu'il ne se tirât bien de ce combat. Hector a fait assez éclater sa valeur pour qu'on puisse penser qu'il aurait également combattu sans cette assurance d'Hélénus, qui ne garantissait que ses jours, et ne lui promettait pas une victoire certaine. Remarquons encore que le même augure dont l'ordre l'a écarté pour quelques momens du combat, songe à lui fournir l'occasion de se distinguer.

(Page 374. Troyens, et vous, grecs intrépides.)

Le combat de Ménélas et de Pâris a été sans effet; ce petit exorde d'Hector était nécessaire pour faire connaître que celui qu'il proposait ne devait pas décider du sort des deux peuples, mais servir seulement à manifester sa valeur et celle d'un illustre adversaire. (Ernesti.)

(Page 375. Fendant avec de nombreuses rames.)

L'épithète πολυκλῖδι n'est pas oisense. Hector voit dans l'avenir de nombreux spectateurs de son triomphe. Ce discours d'Hector est plein de magnanimité et d'un noble orgueil : il n'est cependant pas dénué de modestie. Hector dit simplement, comme l'observe Pope, « si « mon adversaire m'ôte le jour »; mais en parlant de lui-même, il dit, « si Apollon me donne la victoire ». On a montré long-tems aux bords de l'Hellespont les

tombeaux de plusieurs fameux capitaines grecs qui avaient été tués au siége de Troie.

(Page 376. Tu suis une ardeur insensée, ô Ménélas.)

Il faut bien se souvenir ici que les anciens avaient d'autres idées que nous de la valeur, et qu'ils comptaient pour beaucoup la force du corps : dès-lors, s'il était évident qu'un adversaire vous fût très-supérieur, on pouvait, sans rougir, éviter un combat où la défaite était certaine. Nos armes peuvent suppléer à la force, et rendre ainsi les champions plus égaux. Ménélas a montré du courage en se couvrant de ses armes pour aller combattre cet ennemi : mais il se rend aux exhortations et aux vœux de tous les chefs et de son frère ; il se croit permis de ne point paraître dans une lice où Achille n'entrait pas sans quelque frémissement, quoiqu'il eût été honteux pour les grecs qu'il ne se fût pas trouvé parmi eux un seul guerrier capable d'affronter Hector. On a dit que la tendresse fraternelle faisait exagérer à Agamemnon le péril où allait s'exposer son frère. Il pouvait s'y joindre encore un autre motif : l'issue de cette guerre dépendait, en grande partie, de la vie de Ménélas. On peut se rappeler les plaintes qu'Agamemnon exprime au quatrième chant, lorsque ce chef a été blessé ; il craint que les grecs ne s'en retournent avec ignominie, et sans ramener Hélène. On a vu, au cinquième chant, Antiloque voler au secours de Ménélas, dont les jours, dit le poëte, sont si précieux aux grecs. Il ne convenait donc pas

de l'exposer ici à un danger manifeste. Lorsqu'il combat Pâris, il a été nommément provoqué ; et Pâris n'était pas Hector. Je n'insiste plus sur ce qu'Homère saisit toutes les occasions de rappeler son héros au lecteur, et met l'éloge de ce chef dans la bouche d'Agamemnon, son plus grand ennemi. Il n'est pas moins honorable pour Achille, que Nestor, au commencement de son discours, parle avec tant de respect du père de ce héros, et le représente aux grecs comme un de leurs juges les plus redoutables.

(Page 377. Autant par sa valeur que par sa sagesse et son éloquence.)

L'éloge de la sagesse et de l'éloquence de Pélée est très-bien placé dans la bouche de Nestor. Rien de plus éloquent que le début de ce discours, qui a été imité par Démosthène. En général, ce discours coupé de parenthèses, et où règne un peu de vanterie, caractérise parfaitement ce vieillard.

(Page 378. Présent du dieu Mars.)

C'est-à-dire qu'il avait gagné cette arme dans un combat.

(*Ibid.* Déjà l'impatient Hector serait aux mains.)

L'opposition est manifeste : « Il serait déjà aux mains « avec moi : et vous n'êtes pas même disposés à courir « avec joie à sa rencontre ! »

Il y a encore une autre opposition, qui est insinuée: « Le plus jeune de tous, je me sentis l'audace d'attaquer « cet adversaire: et vous, les plus vaillans des grecs, « vous n'êtes pas disposés, etc. »

(*Ibid.* Aussitôt paraissent neuf guerriers.)

Agamemnon, qui avait voulu dissuader son frère de ce combat, est le premier qui veut l'entreprendre. Homère ne pouvait mieux louer l'éloquence de Nestor. (Pope.)

(Page 379. S'il échappe de ce combat.)

Ernesti fait voir que Pope s'est écarté du sens, lorsqu'il a cru qu'il s'agissait d'un autre que de celui qui combattra Hector.

(*Ibid.* Un héraut, en commençant par la droite, le porte aux neuf guerriers.)

Le poëte entre ici dans un détail qui pourrait paraître minutieux; mais il s'agit d'un arrêt du sort, auquel étaient censés présider les dieux. Le combat qui devait se livrer était important. Il y a quelque chose de solennel dans tous ces apprêts qui suspendent et excitent l'attention.

(Page 380. Mais que ce soit en secret.)

Il appréhende que les troyens ne regardent ces vœux comme l'effet de la crainte; mais il se reprend aussitôt,

et montre toute sa fierté. Ce discours est convenable au caractère d'Ajax, qui parle peu ; il est concis et nerveux.

(*Ibid.* Accorde aux deux héros une valeur et une gloire égales !)

On a observé que le poëte prépare ici le lecteur à ce qui doit arriver.

(*Ibid.* Comme le formidable Mars.)

Qualis apud gelidi cùm flumina concitus Hebri
Sanguineus Mavors clypeo increpat, atque furentes
Bella movens immittit equos.

ÆNEID. LIB. XII.

(Page 381. Il sourit d'un air cruel et terrible.)

La grandeur et la fierté éclatent dans chaque trait de cette peinture. Madame Dacier a retranché celui-ci, « agitant sa longue pique ». Homère, dit Pope, a fait un tableau si sublime de la valeur d'Ajax, qu'on n'est pas étonné de l'émotion que sa présence inspire à Hector.

(*Ibid.* Et que même au sein d'Hector son grand cœur palpite.)

Les troyens tremblent en voyant paraître Ajax ; Hector éprouve seulement quelques palpitations. Il est inconcevable que Cicéron n'ait pas saisi cet endroit, et qu'il l'ait cité ainsi dans ses Tusculanes : « Hec- « torem toto pectore trementem » ; Hector saisi d'un tremblement violent. (Clarke.)

(*Ibid.* Tychius qui vivait dans Hylé.)

On prétend que c'est ici un trait de reconnaissance de la part d'Homère, qui, manquant de subsistance, avait été reçu et bien accueilli par un corroyeur nommé Tychius, et que l'on montrait l'endroit où ce poëte avait récité ses vers à Hylé, près d'un peuplier né dans ce tems.

(Page 382. Je marche aux sons du cruel Mars.)

Il y avait, sans doute, dès ce tems, des danses guerrières, et il compare ici les combats à ces danses; car il n'y avait pas alors d'instrumens militaires dans les armées.

(*Ibid.* Ils retirent à-la-fois leurs javelots.)

Il règne une grande ressemblance dans les combats singuliers de l'Iliade, quoique celui-ci inspire la terreur; c'est qu'on y employait plus la force que l'adresse. L'art de l'escrime n'était pas inventé. Le Tasse et d'autres poëtes ont varié ces descriptions [1].

Des lecteurs judicieux, vu la différence introduite dans les mœurs, n'exigeront pas qu'une traduction d'Homère amuse précisément de la même manière qu'une traduction du Tasse ou de tel autre poëte moderne. Ils doivent chercher dans la première une autre sorte de plaisir; et ils pourront peut-être l'y trouver s'ils sont un peu initiés aux beautés des anciens. Des journalistes auraient donc tort s'ils consultaient plus

[1] *Voyez* Goguet, de l'Origine des lois, etc.

l'amusement que l'instruction pour juger ces deux sortes d'ouvrages. Leur goût n'est-il pas trop difficile, lorsque la meilleure traduction d'Homère les fait bâiller ?

(Page 384. Cessez, mes chers enfans.)

Ces hérauts étaient sans doute des vieillards, puisqu'ils appellent enfans, des hommes faits. On voit que la personne des hérauts était sacrée, qu'ils remplissaient plusieurs fonctions religieuses et publiques ; aussi portaient-ils le titre de ministres des dieux et des hommes. Il paraît que d'autres chefs avaient leurs hérauts ; il est parlé, au second livre, de celui d'Ulysse. Sept hérauts, au même livre, élèvent leurs voix sonores pour imposer silence à l'assemblée ; car, avec une voix grêle, eût-on d'ailleurs toutes les qualités requises pour ce poste, on en eût été peu digne. Mais la plupart de ces hérauts jouent un très-petit rôle dans l'Iliade : ceux d'Agamemnon se distinguent le plus dans les offices publics et religieux. Au reste, malgré leur titre de ministres de Jupiter, on voit qu'ils étaient entièrement soumis aux ordres de leurs rois, jusqu'à exécuter des actions injustes et indignes de leur ministère : ce furent eux qui allèrent, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, enlever Briséis de la tente d'Achille. Homère joint au titre de hérauts celui de serviteurs dociles et fidèles, ὀτρηρὼ θεράποντε, sans doute d'un rang distingué. Les écuyers étaient aussi appelés θεράποντες. Agamemnon, en chargeant ces hérauts de cet enlèvement, semblait vouloir pallier cet acte de violence, et le faire regarder comme autorisé par l'armée et conforme aux lois de

la justice et de la religion. La présence de ces hérauts, qui étaient fort respectés, et qui firent éclater aux yeux d'Achille toute leur répugnance à obéir aux ordres du roi, contribua sans doute beaucoup à la modération de ce chef. Ces réflexions peuvent servir de supplément à la remarque du premier chant sur l'enlèvement de Briséis. Non-seulement les hérauts ne prenaient point de part aux combats, mais on ne voit point qu'ils y accompagnassent leurs maîtres.

A l'occasion des cérémonies religieuses où ils participaient, je dirai qu'il est remarquable que Calchas, qu'Euripide fait présider au sacrifice d'Iphigénie, qu'Homère nomme le plus excellent des augures, enchérissant même encore sur le superlatif ἐξ ἀρίστων, LONGÈ OPTIMUS, et dont les oracles avaient conduit les grecs à Troie; il est remarquable, dis-je, qu'après avoir joué un rôle si important au premier livre, il soit parlé très-peu de ce devin dans le reste du poëme. Les rois étaient souverains pontifes, et Agamemnon en faisait les fonctions dans les sacrifices.

Pour finir cette digression, il est certain qu'Ajax avait eu de l'avantage sur son adversaire : puis donc que les héros s'avancent des deux parts, il était contre les lois établies dans ces sortes de combats qu'ils fussent prolongés dans la nuit. Mais c'est le héraut troyen qui propose aux combattans de se retirer. J'ai rendu son discours dans toute sa simplicité. Les hérauts saisissent promptement l'arrivée de la nuit, qu'on regardait comme une déesse, pour terminer un combat si inquiétant pour tous les spectateurs. La fierté d'Ajax reparaît en cette occasion, ainsi que la douceur, la modération

et la noblesse du caractère d'Hector; il nomme son adversaire le plus vaillant des grecs, sans le mettre au-dessus de lui-même, et veut qu'ils se donnent quelques gages d'une mutuelle estime. Voici la seule fois, après la conduite de Glaucus et de Diomède, unis par des liens d'hospitalité, qu'on voit éclater des sentimens magnanimes et généreux entre les combattans de l'Iliade; et c'est Hector qui en donne l'exemple. Homère s'est attaché à le peindre sous des qualités aimables.

Le Tasse, au sixième chant, a imité cet endroit d'Homère dans le combat d'Argante et de Tancrède. Le point d'honneur étant plus délicat de son tems, il a pris soin de sauver mieux encore celui de ces combattans qu'il fait séparer; il insiste davantage sur l'obscurité de la nuit, sur ce que les actions héroïques devaient être exposées à la lumière. Les deux champions s'engagent à renouveler le combat, et les hérauts en fixent le jour, qui n'est pas éloigné, tandis qu'Hector se contente de dire à son adversaire qu'ils se retrouveront les armes à la main. On voit ici la différence des mœurs de ces deux siècles.

(Page 385. Il donne au fils de Télamon sa brillante épée.)

On sait qu'Ajax se perça avec l'épée d'Hector; que celui-ci fut attaché par le baudrier d'Ajax au char d'Achille, et que de-là vint le proverbe grec: « Les » dons des ennemis sont funestes. »

(*Ibid.* Et en croient à peine le témoignage de leurs yeux.

Son sang avait coulé, et il avait été abattu par son ennemi. Aussi Ajax s'attribua-t-il la victoire.

(Page 386. Tous participent avec joie à l'abondance.)

On distribuait aux convives des portions égales; et, pour honorer quelqu'un on lui donnait une portion plus considérable. Un écrivain a fait remarquer, à cette occasion, avec quelle simplicité on récompensait alors les actions héroïques. Madame Dacier cite Hérodote, qui dit que c'était un privilége des rois de Lacédémone d'avoir la peau et le dos entier des victimes qu'ils immolaient à la guerre.

(*Ibid.* Il en a noirci les rives qu'embellit le Scamandre.)

Homère mêle les peintures douces aux terribles. Pope et madame Dacier ont omis ici l'épithète qui produit cet effet.

(*Ibid.* Afin que chacun de nous en puisse porter les os à leurs enfans.)

Ce soin est touchant, et il est convenable que Nestor s'en occupe.

(*Ibid.* Hâtons-nous de bâtir une longue muraille.)

Il y a eu des critiques qui ont dit que les grecs, ayant en de l'avantage, ne devaient pas songer à fortifier leur camp. On leur a répondu que jusqu'alors les troyens n'avaient pas hasardé de s'éloigner de leurs remparts ; mais qu'enhardis par l'inaction d'Achille, ils paraissaient dorénavant vouloir attaquer les grecs avec plus d'audace. La précaution de Nestor, qui sentait tout ce que l'armée perdait par l'éloignement de ce héros, était donc un effet de sa prudence. « Bâtissons, « dit-il, une muraille qui, en servant de rempart à « nos vaisseaux, puisse nous défendre nous-mêmes. » Il parle d'abord des vaisseaux, qu'il s'agissait sur-tout de garantir de quelque embrasement. Le détail avec lequel il décrit la fortification qu'il propose d'élever, marque peut-être que ce n'était pas encore un usage fort commun que de fortifier un camp. On employa à ces travaux le tems de la trève destinée à la sépulture des morts. Selon Pope, cette fortification est aussi parfaite que celle des tems modernes. On ne sera pas de son sentiment : d'ailleurs, on ne peut croire qu'elle ait eu la même solidité, vu la rapidité avec laquelle on l'éleva, et la différence introduite dans les armes.

(Page 387. Une assemblée craintive et turbulente.)

On sent la justesse de ces épithètes, que madame Dacier, selon Pope, n'a pas rendues exactement.

(*Ibid.* Epoux de l'aimable Hélène.)

Pâris n'ayant pas d'autres distinctions bien remarquables, Homère le désigne souvent de cette manière.

(Page 388. Ce que tu viens de nous proposer m'a blessé vivement.)

On voit dans ce discours de Pâris l'embarras d'un criminel qui voudrait, mais en vain, colorer sa conduite : il flatte les troyens en louant leur valeur. Nous avons déjà parlé de l'indulgence du vieux Priam pour ce fils coupable.

On peut remarquer ici qu'Homère, dont les discours ont paru quelquefois trop longs, semble être tombé dans un excès contraire, en rapportant avec tant de brièveté ce qui fut dit dans un conseil où l'on délibéra si l'on renverrait Hélène, qui fut l'occasion de cette guerre. Quel beau champ pour un poëte moderne, et quel rôle il ferait jouer ici à l'amour! Mais cette passion, comme j'aurai encore lieu de l'observer en parlant des adieux d'Ulysse et de Calypso, cette passion était alors bien moins raffinée qu'elle ne l'a été depuis; Hélène prête à être renvoyée, scène si intéressante pour nous, l'aurait été beaucoup moins pour les grecs de ce tems. Ces mœurs peuvent, en partie, rendre raison de la brièveté qu'on remarque dans plusieurs passages semblables de l'Iliade. Ajoutons qu'Anténor n'aurait pu que répéter, et étendre les reproches qu'Hector adresse à Pâris au troisième chant.

Ceux qui ne feront pas ces considérations trouveront

sans doute du vide dans plusieurs endroits des poëmes d'Homère, et seront quelquefois assez injustes pour l'attribuer au traducteur.

(Page 389 Dès l'aurore, Idéus se rend vers le rivage.)

Les troyens demandent la trève projetée par les grecs. Homère sauve l'honneur de ses compatriotes. (Eustathe.)

(*Ibid.* Que ne périt-il avant ce tems loin de ces bords!)

Rien ne marque mieux la haine des troyens contre Pâris, et, ajoutons, la singulière simplicité de ces tems, dénués de toute politique, que cette imprécation à laquelle le héraut s'abandonne en présence des ennemis. Troie retentissait sans doute de ces invectives, que les tragiques grecs expriment avec tant d'éloquence. Euripide met dans la bouche d'Andromaque ces paroles: « Pâris n'a pas conduit dans son lit une épouse, mais « une furie, pour laquelle, ô Troie, le rapide Mars, « accourant de la Grèce avec mille vaisseaux, t'a dé- « vastée par le fer et le feu. »

(Page 390. N'épargnons point ces honneurs.)

Il y a dans le tour et dans toutes les expressions de ce discours d'Agamemnon un ton plaintif qui part d'une ame sensible, et qui exprime combien il regrette ceux d'entre les grecs qui ont péri les armes à la main.

(Page 391. Les grecs, pénétrés de la même douleur.)

La répétition des mêmes termes fait ici un bon effet, et convient au ton négligé de la tristesse.

(Page 392. O Jupiter, dit-il.)

Homère, par l'entretien de ces deux divinités, a pris le tour le plus propre à nous donner à-la-fois une grande idée de ces travaux des grecs et de la puissance des dieux, qui, selon lui, peuvent les détruire promptement et les faire oublier. Il est vrai que la jalousie de Neptune contraste avec sa puissance. Les hommes, dans ces poëmes anciens, sont quelquefois exaltés aux dépens des dieux. Ces remparts, élevés avec tant de promptitude dans un tems où l'art de fortifier les camps ne faisait que naître, paraissaient tenir du merveilleux.

(Page 393. Envoyés par Eunée, fils du roi Jason et d'Hypsipyle.)

Jason, en revenant de la conquête de la toison d'or avec les Argonautes, passa à Lemnos, où il eut deux enfans d'Hypsipyle, fille du roi Thoas. Eunée, qui était l'aîné, régna dans l'île. Tout ceci s'accorde fort bien avec le tems; le voyage des Argonautes ne se fit tout au plus que quarante ans avant la guerre de Troie. (Madame Dacier.)

(Page 393 Les uns, en échange, apportent de l'airain.)

Selon toute apparence, l'argent monnoyé n'était pas encore alors en usage, et tous les achats se faisaient par échange. (Madame Dacier.)

Il est parlé au neuvième chant de talens d'or. Probablement ils ne consistaient pas en pièces marquées d'un coin, et n'étaient estimés qu'au poids.

(*Ibid.* Il fait gronder sa foudre.)

Le poëte, en terminant ce chant, où les grecs ont eu plusieurs avantages, annonce, pour soutenir l'intérêt, les malheurs que Jupiter leur prépare. Ce dieu n'a pas oublié Achille.

FIN DU PREMIER VOLUME.

00566168l